

The Project Gutenberg EBook of Bric-à-brac, by Alexandre Dumas
(#31 in our series by Alexandre Dumas)

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the
copyright laws for your country before downloading or redistributing
this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project
Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the
header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the
eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is
important information about your specific rights and restrictions in
how the file may be used. You can also find out about how to make a
donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts

eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971

*****These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*****

Title: Bric-à-brac

Author: Alexandre Dumas

Release Date: August, 2004 [EBook #6319]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on November 25, 2002]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, BRIC-àBRAC ***

Produced by Philippe Chavin, Carlo Traverso, Juliet Sutherland, Charles
Franks and the Online Distributed Proofreading Team. Image files courtesy of
gallica.bnf.fr.

BRIC-A-BRAC

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TABLE

DEUX INFANTICIDES

POETES, PEINTRES ET MUSICIENS

DESIR ET POSSESSION

UNE MERE

LE CURE DE BOULOGNE

UN FAIT PERSONNEL

COMMENT J'AI FAIT JOUER A MARSEILLE LE DRAME DES FORESTIERS

HEURES DE PRISON

JACQUES FOSSE

LE CHATEAU DE PIERREFONDS

LE LOTUS BLANC ET LA ROSE MOUSSEUSE

DEUX INFANTICIDES

On s'est énormément occupé, depuis quelque temps, d'un animal de ma connaissance, pensionnaire du Jardin des Plantes, et qui a acquis sa célébrité à la suite de deux des plus grands crimes que puissent commettre le bipède et le quadrupède, l'homme et le pachyderme,--à la suite de deux infanticides.

Vous avez déjà compris que je voulais parler de l'hippopotame.

Toutes les fois que quelque grand criminel attire sur lui la curiosité publique, à l'instant même, on se met à la recherche de ses antécédents; on remonte à sa jeunesse, à son enfance; on jette des lueurs sur sa famille, sur le lieu de sa naissance, enfin sur tout ce qui tient à son origine.

Eh bien, sur ce point, j'ose dire que je suis le seul en France qui puisse satisfaire convenablement votre curiosité.

Si vous avez lu, dans mes *Causeries*, l'article intitulé: *les Petits Cadeaux de mon ami Delaporte* [Footnote: Tome II, p. 41], vous vous rappellerez que j'ai déjà raconté comment notre excellent consul à Tunis, dans son désir de compléter les échantillons zoologiques du Jardin des Plantes, était parvenu à se procurer successivement vingt singes, cinq antilopes, trois girafes, deux lions, et, enfin, un petit hippopotame, qui, parvenu à l'âge adulte, est devenu le père de celui dont nous déplorons aujourd'hui la fin prématurée.

Mais n'anticipons pas, et reprenons l'histoire ou nous l'avons laissée.

Le petit hippopotame offert par Delaporte au Jardin des Plantes avait été pris, il vous en souvient, sous le ventre même de sa mère.

Aussi fallut-il lui trouver un biberon.

Une peau de chèvre fit l'affaire; une des pattes de l'animal, coupée au genou et débarrassée de son poil, simula le pis maternel. Le lait de quatre chèvres fut versé dans la peau, et le nourrisson eut un biberon.

On avait quelque chose comme quatre ou cinq cents lieues à faire avant que d'arriver au Caire. La nécessité où l'on était de tenir toujours l'hippopotame dans l'eau douce forçait les pêcheurs à suivre le cours du fleuve; c'était, d'ailleurs, le procédé le plus facile. Un firman du pacha autorisait les pêcheurs à mettre sur leur route en réquisition autant de chèvres et de vaches que besoin serait.

Pendant les premiers jours, il fallut au jeune hippopotame le lait de dix chèvres ou de quatre vaches. Au fur et à mesure qu'il grandissait, le nombre de ses nourrices augmentait. À Philæ, il lui fallut le lait de vingt chèvres ou de huit vaches; en arrivant au Caire, celui de trente chèvres ou de douze vaches.

Au reste, il se portait à merveille, et jamais nourrisson n'avait fait plus d'honneur à ses nourrices.

Seulement, comme nous l'avons dit, les pêcheurs étaient pleins d'inquiétude; le pacha leur avait demandé une femelle, et, au bout de quatre ans, au lieu d'une femelle, ils lui apportaient un mâle.

Le premier moment fut terrible! Abbas-Pacha déclara que ses émissaires étaient quatre misérables qu'il ferait périr sous le bâton. Ces menaces-là, en Égypte, ont toujours un côté sérieux; aussi les malheureux pêcheurs députèrent-ils un des leurs à Delaporte.

Delaporte les rassura: il répondait de tout.

En effet, il alla trouver Abbas-Pacha; et, comme s'il ignorait l'arrivée du malencontreux animal à Boulacq, il annonça au pacha qu'il venait de recevoir des nouvelles du gouvernement français, lequel, éprouvant le besoin d'avoir au Jardin des Plantes un hippopotame mâle, faisait demander au consul s'il n'y aurait pas moyen de se procurer au Caire un animal de ce sexe et de cette espèce.

Vous comprenez...

Abbas-Pacha trouvait le placement de son hippopotame, et était en même temps agréable à un gouvernement allié.

Il n'y avait pas moyen de faire donner la bastonnade à des gens qui

avaient été au-devant des desirs du consul d'une des grandes puissances européennes.

D'ailleurs, la question était presque résolue: en vertu de l'entente cordiale qui existait entre les deux gouvernements, il était évident qu'à un moment donné, ou la France prêterait son hippopotame mâle à l'Angleterre, ou l'Angleterre prêterait son hippopotame femelle à la France.

Delaporte remercia Abbas-Pacha en son nom et au nom de Geoffroy Saint-Hilaire, donna une magnifique prime aux quatre pêcheurs, et s'occupa du transport en France de sa ménagerie.

D'abord, il crut la chose facile: il pensait avoir _l'Albatros_ à sa disposition; mais _l'Albatros_ reçut l'ordre de faire voile pour je ne sais plus quel port de l'Archipel.

Force fut à Delaporte de traiter avec un bateau à vapeur des Messageries impériales.

Ce fut une grande affaire: l'hippopotame avait quelque chose comme cinq ou six mois; il avait énormément profité; il pesait trois ou quatre cents, exigeait un bassin d'une quinzaine de pieds de diamètre.

On lui fit confectionner le susdit bassin, qui fut aménagé à l'avant du bâtiment; on transporta à bord cent tonnes d'eau du Nil afin qu'il eût toujours un bain doux et frais; en outre, on embarqua quarante chèvres, pour subvenir à sa nourriture.

Quatre Arabes, un pêcheur, un preneur de lions, un preneur de girafes et un preneur de singes furent embarqués avec les animaux qu'ils avaient amenés.

Le tout arriva en seize jours à Marseille.

Il va sans dire que Delaporte n'avait pas perdu de vue un instant sa première cargaison.

À Marseille, il mit sur des trues appropriées à cette destination l'hippopotame et sa suite.

Les trente, quadrupèdes, dont vingt quadrumanes, arrivèrent à Paris aussi heureusement qu'ils étaient arrivés à Marseille.

À leur arrivée j'allai leur faire visite. Grâce à Delaporte je fus admis à l'honneur de saluer les lions, de présenter mes respects à l'hippopotame, de caresser les antilopes, de passer entre les jambes des girafes, et d'offrir des noix et des pommes aux singes.

Le domestique de Delaporte, qui était le favori de tous ces animaux, semblait jaloux de me voir ainsi fraterniser avec eux.

À propos, laissez-moi vous dire un seul petit mot du domestique de

Delaporte.

C'est un magnifique enfant du Darfour, noir comme un charbon et qui a déjà l'air d'un homme, quoiqu'il n'ait, selon toute probabilité, que onze ou douze ans. Je dis _selon toute probabilité_, parce qu'il n'y a pas d'exemple qu'un negre sache son age. Celui-la... Pardon, j'oubliais de vous dire son nom. Il se nomme Abailard. En outre,--chose assez commune, au reste, d'un negre a l'égard de son maitre,--il appelle Delaporte _papa_.

Vous allez voir pourquoi il se nomme Abailard et appelle Delaporte _papa_.

Abailard, qui, en ce temps-la, n'avait pas encore de nom, ou qui en avait un dont il ne se souvient plus, fut fait prisonnier, avec sa mere, par une tribu en guerre avec la sienne.

Sa mere avait quatorze ans, et lui en avait deux.

On les separa et on les vendit.

La mere fut vendue a un Turc, l'enfant a un negociant chretien.

Nul ne sait ce que devint la mere.

Quant a l'enfant, son maitre habitait Kenneh; il vint a Kenneh avec son maitre.

Nous avons dit que son maitre etait negociant; mais nous avons oublie de specifier l'objet de son commerce.

Il vendait des etoffes.

Un jour, il s'apercut qu'une piece d'etoffe lui manquait, et il soupconna le pauvre petit, alors age de six ans, de l'avoir volee.

Le proces est vite fait dans toute l'Egypte, et dans la haute Egypte surtout, entre un maitre et un esclave.

Le marchand d'etoffes coucha l'enfant sur le dos, lui passa les jambes dans des entraves et lui appliqua lui-meme, afin d'etre sur qu'il n'y aurait point de tricherie, cinquante coups de baton sous la plante des pieds.

Puis, comme le sang s'y etait naturellement amasse et que l'on craignait des abces, qui se terminent souvent par la gangrene, on fit venir un barbier qui entailla chaque plante des pieds de deux ou trois coups de rasoir, lesquels permirent au sang de s'epancher.

L'enfant fut un mois sans pouvoir marcher et boita deux mois.

Au bout de ces trois mois, le malheur voulut qu'il cassat une soupiere. Cette fois, comme le negociant avait reconnu qu'il y avait

prodigalite a endommager la plante des pieds d'un negre, les blessures le rendant impropre au travail pendant trois mois, ce fut sur une autre partie du corps qu'il lui appliqua les cent coups.

Les negres ont cette partie du corps, que nous ne nommerons pas, fort sensible, a ce qu'il parait; la punition fut donc encore plus douloureuse a l'enfant que la premiere; si douloureuse, qu'au risque de ce qui pourrait lui arriver, le lendemain de la punition, il s'enfuit de la maison et se refugia chez l'oncle de son maitre.

L'oncle etait un brave homme, qui garda le fugitif jusqu'a ce qu'il fut gueri, c'est-a-dire environ un mois.

Au bout d'un mois, il lui annonca qu'il pouvait rentrer chez son maitre. Celui-ci avait jure qu'il ne lui serait rien fait, et meme il avait pousse la deference pour son oncle jusqu'a lui promettre que son protege serait vendu dans les vingt-quatre heures.

Or, la promesse de cette vente etait une bonne nouvelle pour le malheureux enfant. Il ne croyait pas, a quelque maitre qu'on le vendit, qu'il put rien perdre a changer de condition.

En effet, aucune punition ne fut appliquee au fugitif, et, le lendemain, un homme jaune etant venu et l'ayant examine avec un soin meticuleux, apres quelques debats, le prix fut arrete a mille piastres turques, c'est-a-dire a deux cents francs, a peu pres. Les mille piastres furent comptees et l'homme jaune emmena l'enfant.

Celui-ci suivit sans defiance son nouveau maitre, qui demeurait dans un quartier eloigne de la ville; ou plutot a un jet de fleche de la derniere maison de la ville.

Cependant, arrive a-la maison, une certaine repugnance instinctive le tirait en arriere; mais son maitre lui envoya un vigoureux coup de pied, dans une partie encore mal cicatrisee. L'enfant poussa un cri et entra dans la maison.

Il lui sembla que des cris plaintifs repondaient a son cri.

Il regarda derriere lui si la porte etait encore ouverte. La porte etait fermee et la barre deja mise.

Il se prit a trembler de tous ses membres.

Les cris qu'il avait cru entendre devenaient plus distincts.

Il n'y avait pas a en douter, on infligeait un supplice quelconque a un ou plusieurs individus.

Son nouveau maitre, au frisson qui parcourait son corps et au claquement de ses dents, devina ce qui se passait en lui.

Il le prit par le bras et le poussa dans la chambre d'ou partaient les

cris.

Une douzaine d'enfants de six a sept ans etaient attaches sur des planches comme des pigeons a la crapaudine; le barbier qui avait deja ouvert la plante des pieds du pauvre petit esclave etait la, son rasoir ensanglante a la main.

Le negociant chretien avait tenu, parole a son oncle: il avait, comme il le lui avait promis, vendu son esclave; seulement, il l'avait vendu a un marchand d'eunuques!

En jetant les yeux autour de lui, en voyant le sort qui lui etait reserve, l'enfant se trouva mal.

Le barbier jugea la disposition mauvaise pour faire l'operation, et il invita le negociant en chair humaine a la remettre au lendemain.

Le maitre, qui craignait de perdre les mille piastres, y consentit.

Il lacha l'enfant, qui tomba a terre evanoui.

L'enfant etait tombe pres de la porte.

Quand il revint a lui, il conserva l'immobilite de l'evanouissement.

Il esperait que cette porte s'ouvrirait, et que, par cette porte, il pourrait fuir.

Il avait remarque un escalier eclaire par le haut; il calcula que cet escalier devait donner sur une terrasse.

La porte s'ouvrit; l'enfant ne fit qu'un bond, gagna l'escalier, monta les degres quatre a quatre, gagna la terrasse elevee de quinze ou dix-huit pieds, sauta de la terrasse a terre, et, avec la rapidite du vent, se dirigea vers la ville.

Son maitre l'avait poursuivi; mais il n'osa faire le meme saut que lui. Il fut oblige de descendre et de le poursuivre par la porte.

Pendant ce temps, le fugitif avait gagne plus de deux cents pas.

Son maitre etait resolu a le rattraper; lui, tenait a ne pas se laisser reprendre.

Au reste, sa course avait un but: il s'enfuyait du cote du consulat francais.

Le beau nom, que le nom de France, qui, quelque part qu'il soit prononce, signifie liberte!

L'enfant se precipita haletant dans la cour.

Aveugle par son avarice, le marchand d'eunuques l'y suivit.

Or, de meme que le pape Gregoire XVI a rendu un decret qui defend de faire des castrats a Rome, Mehemet-Ali a rendu un decret qui defend de faire des eunuques dans ses Etats.

L'enfant n'eut donc qu'a dire a quel peril il venait d'echapper pour que Delaporte, qui par hasard voyageait dans la haute Egypte et se trouvait chez son collegue de Kenneh, le prit sous sa protection.

D'abord, et avant tout, il paya les mille piastres au marchand; puis il livra le marchand a la justice du pacha.

Le marchand recut cinq cents coups de baton et fut condamne aux galeres.

L'enfant etait libre; mais, comme supreme faveur, il demanda a Delaporte de le prendre pour son domestique.

Delaporte y consentit et en fit son _sais_.

C'est en souvenir de ce qu'il a gagne a ce changement de condition que l'enfant appelle Delaporte _papa_.

C'est en memoire de ce qu'il a failli perdre chez son avant-dernier maitre que Delaporte appelle l'enfant Abailard.

Cela nous a quelque peu eloigne de l'histoire de notre hippopotame; mais nous y revenons.

II

La France n'eut pas plus tot la huitieme merveille du monde, quelle se mit a en desirer une neuvieme.

Ce ne fut qu'un cri, qu'un gemitement, qu'une lamentation parmi les savants. Comme la voix de Rachel dans Rama, on entendait pendant la nuit des voix venant du Jardin des Plantes, et qui criaient:

--A quoi nous sert un hippopotame male, si nous n'avons pas un hippopotame femelle?

Ces voix traverserent la Mediterranee et firent tressaillir Halim-Pacha au milieu de son harem.

--Ne laissons pas se desoler ainsi un peuple chez lequel nous avons fait notre education, dit-il a son frere Said, et prouvons-lui que nous sommes restes Turcs en nous montrant reconnaissants.

Et il ordonna qu'a tout prix une femelle d'hippopotame fut prise dans le Nil blanc et envoyee au Caire.

Il y a un pays ou le mot _impossible_ est bien autrement inconnu qu'en France, c'est l'Egypte.

Au bout d'un an, on annonça par un messenger, a Halim-Pacha, que ses desirs etaient remplis. Au bout de seize mois, la femelle, agee de six mois et quelques jours, arriva au Caire; enfin, dans le commencement de son septieme mois, elle fut embarquee a bord d'un navire de l'Etat, avec de l'eau du Nil pour trente jours, et trente-cinq chevres, dont le lait servait a sa nourriture.

Au bout de dix-sept jours, le batiment aborda a Marseille.

Pendant ce temps, j'avais fait plus ample connaissance avec le male.

Delaporte, qui etait reste quatre mois en France, etait alle passer trois de ces quatre mois dans sa famille, et etait revenu a Paris.

Aussitot son retour, il etait venu me chercher pour aller voir son hippopotame au Jardin des Plantes.

Son hippopotame pouvait avoir de huit a neuf mois.

Il y avait trois mois qu'il n'avait vu Delaporte.

Voici ce que je puis constater a l'honneur de l'hippopotame, et c'est a regret que je contredis sur ce point l'opinion de mon honorable et savant ami Geoffroy Saint-Hilaire, qui pretend que l'hippopotame est une creature privee de tout sentiment genereux:

Des que nous entrames dans l'enceinte reservee, l'hippopotame, qui etait au fond de l'eau, reparut a la surface; puis, lorsque Delaporte l'eut appele de son nom arabe, l'animal accourut avec les demonstrations de joie les plus vives, et avec des grognements de satisfaction pouvant equivoquer a ceux que pousserait un troupeau d'une trentaine de porcs.

Rappelons un fait que le lecteur n'a pas oublie, c'est que le pere et la mere du susdit hippopotame s'etaient fait tuer l'un apres l'autre en defendant leur petit.

Il y a loin de la, a cet axiome si hardiment avance par notre savant ami Geoffroy Saint-Hilaire, " qu'il est commun que les femelles des mammiferes abandonnent leurs petits et meme les devorent, et qu'il n'y a pas d'animaux aussi brutaux et aussi coleres que les hippopotames. "

On verra l'explication que nous donnerons (nous qui ne sommes pas un savant) de cette brutalite de notre hippopotame femelle, a l'endroit de son petit.

A peine fut-elle arrivee a Paris, au bout de dix-sept jours, ayant encore, par consequent, pour treize jours d'eau du Nil, que, quoiqu'elle n'eut que sept mois, l'hippopotame male, qui en avait dix-sept, se rua sur elle avec une brutalite qui faisait plus

d'honneur a sa passion qu'a sa courtoisie.

Il resulta de cette brutalite une premiere gestation qui dura quatorze mois.

Au bout de quatorze mois, c'est-a-dire a vingt-deux mois, la femelle mit bas un petit hippopotame; la parturition eut lieu dans l'eau, soudainement, sans que la femelle eut annonce par aucun signe que cette parturition fut si proche.

A peine eut-elle mis bas, a peine le petit fut-il venu a la surface de l'eau pour respirer, que les savants furent prevenus et accoururent. Bien leur en prit de s'etre hates; car, dix ou douze heures apres sa naissance, la femelle se jeta sur son petit et, d'une de ses defenses, le blessa mortellement.

Disons en passant que, lorsque la gueule de l'hippopotame s'ouvre dans sa plus grande etendue, soit en jouant, soit en baillant, soit en absorbant une gerbe de carottes, elle mesure un metre d'etendue d'une machoire a l'autre.

Les savants etaient desoles de cette mort, attendu que les naturalistes avaient generalement affirme qua l'hippopotame etait unipare, c'est-a-dire ne mettait bas qu'une seule fois.

Il est vrai qu'unipare veut aussi bien dire, a mon avis, que l'hippopotame ne met bas qu'un seul petit a la fois.

La desolation, au reste, ne fut pas longue. Le gardien des deux animaux annonca bientot a ces memes savants que, si ses previsions ne le trompaient pas, la femelle hippopotame donnerait dans quatorze mois un nouveau produit. Quatorze mois apres, jour pour jour, la femelle manifesta l'intention d'aller au bassin prepare pour faire ses couches, et, apres une seule douleur, qui se manifesta par une violente crispation, elle mit au monde son second petit.

Les savants furent prevenus de nouveau. Ils accoururent, virent le petit animal nageant a la surface du bassin, se couchant delicatement sur le cou et sur le dos de sa mere, qui--l'allaitait en levant la cuisse; seulement, du lundi au mercredi matin, c'est-a-dire pendant l'espace de quarante-huit heures environ, ni le petit ni la mere ne sortirent de l'eau.

Le male paraissait indifferent, mais non pas hostile a sa progeniture.

Le mercredi matin, le petit commença de sortir du bassin et de se coucher au soleil. On envoya aussitot chercher les savants, qui vinrent, qui l'examinerent et le mesurerent. Il portait pres d'un metre trente-cinq centimetres d'une extremite a l'autre, et grossissait a vue d'oeil, et _comme si on l'eut souffle_. Rapport d'un temoin oculaire.

Au nombre des savants, est un fort bon et fort aimable homme, M.

Prevost, que la femelle hippopotame, malgré toutes les avances qu'il lui a faites et lui fait journellement, a pris en grippe. Elle ne peut pas le voir, et, sitôt qu'elle le voit, sort de son bassin et essaye de le charger.

M. Geoffroy-Saint Hilaire lui-même, malgré la haute position qu'il occupe, non-seulement au Jardin des plantes, mais encore dans la science, n'a jamais pu familiariser avec le pachyderme; ce qui pourrait bien avoir eu une influence sur le jugement un peu sévère qu'il en porte, contrairement à l'opinion de son confrère le savant allemand Funke, qui dit, dans son *«Histoire naturelle»*, édition de Leipzig, 1811, que "la nature de l'hippopotame est douce et inoffensive."

Ajoutons que, pendant la soirée qui précéda le meurtre commis par l'hippopotame sur son petit, MM. les savants se livrèrent à une grande chasse aux rats. Les moyens de destruction étant le pistolet, et les savants, chose reconnue, ne maniant pas cette arme avec une supériorité remarquable, il y eut peu de rats tués, mais beaucoup de coups de pistolet tirés et beaucoup de bruit fait.

Ce bruit parut vivement inquiéter la femelle de l'hippopotame.

Vers une heure du matin, le gardien de veille vit sortir de l'eau le petit hippopotame se traînant à peine, et paraissant visiblement souffrir. Au bout de quelques pas, il se coucha, avec un gémissement, au bord de son bassin; le gardien courut à lui, et reconnut six blessures, dont une mortelle traversant le poumon.

Il courut à M. Prevost, le réveilla, et lui annonça que, s'il voulait voir le petit hippopotame vivant, il lui fallait se hâter.

M. Prevost se hâta et recut le dernier soupir du petit hippopotame, sans que la mère, à ce triste spectacle, manifestât autre chose que son mécontentement de l'introduction d'un étranger dans son domicile.

Vers deux heures du matin, le petit hippopotame rendit le dernier soupir.

Maintenant, nous qui n'avons jamais eu aucune prétention à la science, mais qui sommes un homme pratique, ayant vécu parmi les animaux domestiques et sauvages, présentons une bien humble observation à MM. les savants.

C'est que les animaux domestiques seuls tolèrent la présence et l'attouchement de l'homme à l'endroit de leurs petits; encore a-t-on remarqué que les chiens et les chats, dont on avait tué, comme cela arrive souvent trois ou quatre petits pour ne leur en laisser qu'un ou deux, ou se cachaient pour mettre bas lors d'une nouvelle parturition, ou, voyant que l'on avait touché à leurs petits, les emportaient et les cachaient du mieux qu'il leur était possible pour les enlever à la main destructrice de l'homme.

Mais il en est bien pis des animaux sauvages. Beaucoup de quadrupedes, voyant l'endroit ou ils ont depose et ou ils allaitent leurs petits decouvert, les abandonnent et les laissent mourir de faim.

Quant aux oiseaux des forets et meme des jardins, il suffit de toucher a leurs oeufs pour qu'ils renoncent, a l'incubation et que ces oeufs soient perdus; il est vrai qu'ils tiennent davantage a leurs petits.

Cependant, citons un fait qui se passe frequemment a l'endroit de ceux-ci.

Souvent, des enfants, ayant decouvert, a quelques pas de la maison qu'ils habitent, dans le jardin qu'ils frequentent, un nid soit de chardonneret, soit de pinson, soit de fauvette, et voulant se dispenser de la peine d'elever les petits ou croyant les faire elever plus surement par la mere, mettent les oisillons dans une cage, a travers les barreaux de laquelle les parents viennent les nourrir pendant un certain temps; mais, lorsque le moment est venu ou les petits devraient les suivre et en sont empaches par leur captivite, les parents les abandonnent et les laissent mourir de faim.

Aussi n'oterez-vous pas de l'idee des petits paysans que, lorsqu'un amateur d'ornithologie emploie ce moyen economique de se procurer des oisillons, le pere et la mere, plutot que de laisser leurs petits en captivite, _les empoisonnent_.

L'infanticide existerait donc, dans ce cas, chez ces innocents chanteurs que l'on appelle le chardonneret, le pinson, la fauvette, comme chez ce feroce amphibie qu'on appelle l'hippopotame?

Non. Mais le fait irrecusable est celui-ci: tout animal sauvage a horreur de la captivite et de l'homme, qui la lui impose. Tant qu'il est petit, tant qu'il a besoin des soins de l'homme, il semble oublier qu'il etait fait pour la liberte. Mais, en grandissant, il redevient sauvage, et l'oiseau qui, lorsqu'il ne mangeait pas seul, venait chercher sa nourriture dans votre main, apres un an de cage, c'est-a-dire lorsqu'il devrait etre habitue a la captivite, se debat, s'effarouche et essaye de fuir lorsque cette meme main, dont, petit, il se faisait un perchoir, va le chercher et essaye de le prendre dans sa cage.

Eh bien, il est arrive pour l'hippopotame, animal essentiellement sauvage et farouche, ce qui arrive aux oiseaux dont on touche la couvee, ce qui arrive meme aux animaux domestiques dont on a decime les petits: acceptant la captivite et l'attouchement de l'homme pour elle-meme, l'hippopotame ne les a pas acceptes pour sa progeniture; elle a tue son petit, non point parce qu'elle etait mauvaise mere, mais parce qu'elle etait trop bonne mere.

Maintenant, quoique peu de temps se soit ecole depuis ce crime, l'hippopotame femelle se trouve deja, comme disent nos voisins d'outre-Manche, dans un etat interessant. Que MM. les savants attendent patiemment le quatorzieme mois de gestation, qu'ils separent

l'hippopotame male de l'hippopotame femelle, qu'ils laissent cette dernière seule avec son petit, sans la regarder, sans la toucher, en lui jetant ses carottes et ses navets par une ouverture quelconque; qu'ils prennent un autre moment que celui de la naissance de leur jeune pachyderme pour faire à coups de pistolet la chasse aux rats, et ils verront que, dans la solitude, loin du regard, de l'attouchement et de la curiosité de l'homme, la mauvaise mère redeviendra bonne mère, et qu'ils auront, comme on dit en termes de science, la satisfaction d'obtenir un produit.

Terminons ce récit par une anecdote sur MM. les savants, qui rappellera, d'une singulière façon, la spirituelle fable de _la Poule aux œufs d'or_.

Un de mes amis, le célèbre voyageur Arnaud, avait, au péril de sa vie, ramené de l'ancienne Saba un âne hermaphrodite, tranchant, comme Alexandre, ce nœud gordien de la science, qui avait déclaré que l'hermaphrodisme était un des rêves de l'antiquité.

L'âne hermaphrodite répondait victorieusement à tous les doutes: il pouvait féconder, il pouvait être fécondé.

Les savants n'y ont pas tenu; au lieu de conserver précieusement un pareil sujet, bien autrement rare que l'hippopotame, puisqu'il était, sinon unique, du moins le seul connu, ils l'ont tué, ouvert et disséqué.

Avouez que la femelle de l'hippopotame, qui connaît peut-être l'anecdote de l'âne hermaphrodite, a bien raison de ne pas permettre aux savants de toucher à son petit.

POETES, PEINTRES ET MUSICIENS

Avez-vous remarqué ceci:

Tous les peintres aiment la musique, tandis que tous les poètes, ou la détestent, ou la comprennent mal, ou disent comme Charles X: " Je ne la crains pas! "

Essayons d'expliquer ce fait.

La peinture et la musique sont deux arts essentiellement sensuels.

Les musiciens et les peintres idéalistes sont des exceptions assez peu appréciées des autres peintres et des autres musiciens.

Voyez Scheffer, voyez Schubert.

Les musiciens existent dans un pays en raison inverse des poètes.

Ainsi, la Belgique, qui n'a pas un poète, pas un romancier, pas un historien, a des compositeurs respectables et des exécutants supérieurs: madame Pleyel. Vieuxtemps, Beriot, Batta, que sais-je, moi! dix autres encore. Elle a d'excellents peintres: Gallait, Wilhems, les deux Stevens, Leys.

La France, qui a des poètes à foison: Hugo, Lamartine, de Vigny, Barbier, Brizeux, Emile Deschamps, madame Desbordes-Valmore, n'a, en compositeurs, qu'Auber et Halevy.

Je ne nomme pas plus Herold et Adam que je ne nomme Chateaubriand et de Musset: tous deux sont morts.

Maintenant, pourquoi les, peintres aiment-ils la musique?

C'est que, comme nous l'avons dit, la musique et la peinture sont deux arts sensuels.

La musique entre par les oreilles et chatouille les sens.

La peinture entre par les yeux et rejouit le cœur.

C'est la peinture et la musique qui sont sœurs, et non pas, comme le dit Horace, la peinture et la poésie.

Nous dirons pourquoi la peinture et la poésie ne sont pas sœurs.

C'est que la peinture est égoïste.

La poésie décrit un tableau: elle n'aura jamais l'idée d'y rien changer, d'en alterer les lignes, d'en transformer les personnages.

La peinture traduit la poésie: elle ne s'inquiète ni des traits arrêtés, ni des costumes traditionnels, ni des contours tracés par la plume.

Plus le peintre sera grand et individuel, plus la traduction s'éloignera de l'original.

Tant que les peintres ont été idéalistes comme Giotto, Orcagna, Benvenuto Cellini, Beato Angelico, Masaccio, Perugin, Léonard de Vinci et Raphaël dans sa première manière, la poésie biblique et évangélique a été aussi bien rendue que possible.

Mais, quand Raphaël eut fait les Sibylles; Michel-Ange, le Jugement dernier; quand la peinture païenne, sous le pinceau de Carrache, se fut substituée à la peinture chrétienne; quand la Vierge fut une Niobe pleurant ses fils et non plus Marie s'évanouissant au pied de la croix; Jésus, un Minos qui juge les vivants et les morts au lieu d'un apôtre qui pleure et pardonna; le Père Éternel un Jupiter Olympien clouant implacablement Prométhée sur son rocher au lieu d'un maître compatissant se contentant de chasser Adam et Ève du paradis

terrestre, la poesie et la peinture rompirent l'une avec l'autre.

A l'heure qu'il est, il est impossible qu'un poete et un peintre jugent de la meme facon.

Le peintre peut voir juste a l'endroit du poete, et le poete le reconnaitre; mais le peintre n'admettra jamais que le poete voie juste a l'endroit du peintre.

Ainsi, prenons, par exemple, _la Peche miraculeuse_ de Rubens.

Le poete dira:

--C'est admirablement peint; c'est un, chef-d'oeuvre d'execution. Le cote materiel de la couleur et de la brosse est irreprochable du moment que ce sont des pecheurs d'Ostende ou de Blankenberghe qui tirent leurs filets; mais, si c'est le Christ avec ses apotres, non!

--Pourquoi non?

--Dame, parce que j'ai dans l'esprit la poesie traditionnelle, du Christ, de l'homme au corps mince, aux longs cheveux blonds, a la barbe rousse, aux yeux bleus et doux, a la bouche consolatrice, aux gestes bienveillants; parce que mon Christ, a moi, c'est celui qui preche sur la montagne; qui plaint Satan de ne pouvoir aimer; qui ressuscite la fille de Jair; qui pardonne a la femme adultere, et qui, de ses deux bras cloues sur la croix, benit le monde, et que je ne vois rien de tout cela dans le Christ de _la Peche miraculeuse_, pas plus que je ne vois un Arabe des bords du lac de Genezareth, dans ce gros et puissant gaillard a vareuse rouge qui tire la barque a lui.

Le peintre vous repondra:

--Vous n'avez pas le sens commun, mon cher ami; Rubens a vu le Christ comme l'homme au manteau rouge, et l'Arabe comme l'homme a la vareuse.

Que voulez-vous repondre a cela? Rien. Il faut admirer le cote materiel de la peinture, convenir que Rubens et Rembrandt sont les deux plus habiles peintres, qui aient jamais existe, mais se dire a soi-meme; tout bas:

--Si j'avais a prier devant un Christ ou devant une Vierge Marie, ce ne serait point devant un Christ de Rubens ou une Vierge Marie de Rembrandt que je prierais.

Voila pourquoi le peintre peut apprecier le poete au point de vue, de la poesie; voila pourquoi le poete n'apprciera jamais le peintre au point de vue de la peinture.

Maintenant, pourquoi les poetes sont-ils si froids a l'endroit de la musique, qu'ils se contentent de ne pas la craindre, quand ils ne la haissent pas?

Ce sera encore plus simple que ce que je viens de vous expliquer.

La poesie n'aime pas la musique, parce qu'elle est elle-meme une musique. Quand la poesie a affaire a la musique, elle n'a donc point affaire a une soeur, mais a une rivale.

En effet, que la musique fasse les honneurs d'une partition a la poesie, sous pretexte de donner l'hospitalite a la poesie, elle la conduira dans le chateau de Procuste; elle la couchera sur son lit, c'est-a-dire sur un veritable echafaud.

Les vers qui seront trop courts, elle les tirera, au risque de les disloquer, jusqu'a ce qu'ils aient la longueur voulue.

Les vers qui seront trop longs, elle les rognera, au risque de les estropier, jusqu'a ce qu'ils soient raccourcis a sa convenance. Elle aura besoin d'une syllabe en plus, elle l'ajoutera.

Le poete a ecrit:

L'or est une chimere,
Sachons nous en servir.

Le musicien mettra:

Oh! l'or est une chimere.
Eh! sachons nous en servir.

Elle aura besoin d'une, de deux, de trois, de quatre syllabes en moins, le musicien les retranchera. Et il aura raison.

Quand les poetes voudront etre lus comme poetes, ils feront les _Odes et Ballades_, les _Meditations poetiques_, les _Contes d'Espagne et d'Italie_. Quand ils voudront etre ecoutes comme librettistes, ou plutot ne pas etre ecoutes, ils feront _Guillaume Tell_, _le Prophete_, _la Marchande d'oranges_.

On a dit qu'on ne pouvait faire de bonne musique que sur de mauvais vers.

C'est exagere peut-etre. Certains musiciens font d'excellente musique sur de beaux vers. Preuves: _le Lac_, de Lamartine, musique de Niedermayer; _le Navire_, de Soulie, musique de Monpou.

Mais, en general, la puissance humaine ne va pas jusqu'a ecouter et comprendre a la fois de belle musique et de beaux vers.

Il faut absolument abandonner l'un pour l'autre.

Les melomanes suivront les notes, les poetes suivront les paroles; mais les paroles devoreront les notes ou les notes mangeront les paroles.

Supposez que l'on sorte d'un opera de Scribe, on fredonnera la musique. Supposez que l'on sorte d'un opera de Lamartine, on redira les vers.

Ce qui signifie que, sans etre un grand poete, et justement parce qu'il n'est pas un grand poete, Scribe sera, pour Meyerbeer, Auber et Halevy, un librettiste preferable a Hugo ou a Lamartine.

Et la preuve, c'est qu'ils n'ont pas fait un seul opera avec Hugo ou Lamartine, et qu'ils ont fait a peu pres tous leurs operas avec Scribe.

DESIR ET POSSESSION

La mode des charades est passee. Oh! le beau temps pour les poetes sphinx que celui ou _le Mercure_ apportait, tous les mois, tous les quinze jours, et enfin toutes les semaines, une charade, une enigme ou un logogriphe a ses lecteurs!

Eh bien, moi, je vais faire revenir cette mode.

Dites-moi, donc, cher lecteur ou belle lectrice,--c'est pour l'esprit perspicace des lectrices surtout que sont faites les charades, --dites-moi de quelle langue est tire l'apologue suivant.

Est-ce du sanscrit, de l'egyptien, du chinois, du phenicien, du grec, de l'etrusque, du roumain, du gaulois, du goth, de l'arabe, de l'italien, de l'anglais, de l'allemand, de l'espagnol, du francais ou du basque?

Remonte-t-il a l'antiquite, et est-il signe Anacreon?--Est-il gothique, et est-il signe Charles d'Orleans?--Est-il moderne, et est-il signe Goethe, Thomas Moore ou Lamartine?--Ou plutot, ne serait-il pas de Saadi, le poete des perles, des roses et des rossignols?--Ou bien...?

Mais ce n'est pas mon affaire de deviner; c'est la votre.

Devinez donc, cher lecteur.

Voici l'apologue en question:

Un papillon avait reuni sur ses ailes d'opale la plus suave harmonie de couleurs: le blanc, le rose et le bleu.

Comme un rayon de soleil, il voltigeait de fleur en fleur, et, pareil lui-meme a une fleur volante, il s'elevait, s'abaissait, se jouait au-dessus de la verte prairie.

Un enfant qui essayait ses premiers pas sur le gazon diapre, le vit, et se sentit pris tout a coup du desir d'attraper l'insecte aux vives couleurs.

Mais le papillon etait habitue a ces sortes de desirs-la. Il avait vu des generations entieres s'epuiser a le poursuivre. Il voltigea devant l'enfant, se posant a deux pas de lui; et, quand l'enfant, ralentissant sa course, retenant son haleine, etendait la main pour le prendre, le papillon s'enlevait et recommençait son vol inegal et eblouissant.

L'enfant ne se lassait pas; l'enfant suivait toujours.

Apres chaque tentative avortee, au lieu de s'eteindre, le desir de la possession augmentait dans son coeur, et, d'un pas de plus en plus rapide, l'oeil de plus en plus ardent, il courait apres le beau papillon!

Le pauvre enfant avait couru sans regarder derriere lui; de sorte que, ayant couru longtemps, il etait deja bien loin de sa mere.

De la vallee fraiche et fleurie, le papillon passa dans une plaine aride et semee de ronces.

L'enfant le suivit dans cette plaine.

Et, quoique la distance fut deja longue et la course rapide, l'enfant, ne sentant point sa fatigue, suivait toujours le papillon, qui se posait de dix pas en dix pas, tantot sur un buisson, tantot sur un arbuste, tantot sur une simple fleur sauvage et sans nom, et qui toujours s'envolait au moment ou le jeune homme croyait le tenir.

Car, en le poursuivant, l'enfant etait devenu jeune homme.

Et, avec cet insurmontable desir de la jeunesse, et avec cette indefinissable besoin de la possession, il poursuivait toujours le brillant mirage.

Et, de temps en temps, le papillon s'arretait comme pour se moquer du jeune homme, plongeait voluptueusement sa trompe dans le calice des fleurs, et battait amoureusement des ailes.

Mais, au moment ou le jeune homme s'approchait, haletant d'esperance, le papillon se laissait aller a la brise, et la brise l'emportait, leger comme un parfum.

Et ainsi se passaient, dans cette poursuite insensee, les minutes et les minutes, les heures et les heures, les jours et les jours, les annees et les annees, et l'insecte et l'homme etaient arrives au sommet d'une montagne qui n'etait autre que le point culminant de la vie.

En poursuivant le papillon, l'adolescent s'était fait homme.

La, l'homme s'arrêta un instant, ne sachant pas s'il ne serait pas mieux pour lui de revenir en arrière, tant ce versant de montagne qui lui restait à descendre lui paraissait aride.

Puis, au bas de la montagne, au contraire de l'autre cote, ou, dans de charmants parterres, dans de riches enclos, dans des parcs verdoyants, poussaient des fleurs parfumées, des plantes rares, des arbres chargés de fruits; au bas de la montagne, disons-nous, s'étendait un grand espace carré fermé de murs, dans lequel on entrait par une porte incessamment ouverte, et où il ne poussait que des pierres, les unes couchées, les autres debout.

Mais le papillon vint voltiger, plus brillant que jamais, aux yeux de l'homme, et prit sa direction vers l'enclos, suivant la pente de la montagne.

Et, chose étrange! quoiqu'une si longue course eût du fatiguer le vieillard, car, à ses cheveux blanchissants, on pouvait reconnaître pour tel l'insensé coureur, sa marche, à mesure qu'il avançait, devenait plus rapide; ce qui ne pouvait s'expliquer que par la déclivité de la montagne.

Et le papillon se tenait à égale distance; seulement, comme les fleurs avaient disparu, l'insecte se posait sur des chardons piquants, ou sur des branches d'arbre desséchées.

Le vieillard, haletant, le poursuivait toujours.

Enfin, le papillon passa par-dessus les murs du triste enclos, et le vieillard le suivit, entrant par la porte.

Mais à peine eut-il fait quelques pas, que, regardant le papillon, qui semblait se fondre dans l'atmosphère grisâtre, il heurta une pierre et tomba.

Trois fois il essaya de se relever, et retomba trois fois.

Et, ne pouvant plus courir après sa chimère, il se contenta de lui tendre les bras.

Alors, le papillon sembla avoir pitié de lui, et, quoiqu'il eût perdu ses plus vives couleurs, il vint voltiger au-dessus de sa tête.

Peut-être n'étaient-ce point les ailes de l'insecte qui avaient perdu leurs vives couleurs; peut-être étaient-ce les yeux du vieillard qui s'affaiblissaient.

Les cercles décrits par le papillon devinrent de plus en plus étroits, et il finit par se reposer sur le front pâle du mourant.

Dans un dernier effort, celui-ci leva le bras, et sa main toucha enfin le bout des ailes de ce papillon, objet de tant de desirs et de tant de fatigues; mais, o desillusion! il s'aperçut que c'était, non pas un papillon, mais un rayon de soleil qu'il avait poursuivi.

Et son bras retomba froid et sans force, et son dernier soupir fit tressaillir l'atmosphère qui pesait sur ce champ de mort...

Et cependant, poursuis, o poète, poursuis ton désir effréné de l'idéal; cherche, à travers des douleurs infinies, à atteindre ce fantôme aux mille couleurs qui fuit incessamment devant toi, dut ton cœur se briser, dut ta vie s'éteindre, dut ton dernier soupir s'exhaler au moment où ta main le touchera.

UNE MERE

(CONTE IMITE D'ANDERSEN)

Une mère était assise près du berceau de son enfant. Il n'y avait qu'à la regarder pour lire sur sa physionomie qu'elle était en proie à la plus vive douleur.

L'enfant était pâle, ses yeux étaient fermés, il respirait difficilement, et chacune de ses aspirations était profonde comme s'il soupirait.

La mère tremblait de le voir mourir, et regardait le pauvre petit être avec une tristesse déjà muette comme le désespoir.

On frappa trois coups à la porte.

--Entrez, dit la mère.

Et, comme on avait ouvert et refermé la porte, et que cependant elle n'entendait point le bruit des pas, elle se retourna.

Alors elle vit s'approcher un pauvre vieillard, le corps à moitié enveloppé, dans une couverture de cheval.

C'était un triste vêtement pour qui n'en avait pas d'autre. L'hiver était rigoureux; derrière les vitres blanchies et ramagées par le givre, il faisait dix degrés de froid et le vent coupait le visage.

Le vieillard était pieds nus; c'était sans doute pour cela que ses pas ne faisaient pas de bruit sur le parquet.

Comme le vieillard tremblait de froid, et que, depuis qu'il était là, l'enfant paraissait dormir plus profondément, la mère se leva pour ranimer le feu du poêle.

Le vieillard s'assit a sa place et se mit a bercer l'enfant, en chantant une chanson mortellement triste dans une langue inconnue.

--N'est-ce pas que je le conserverai? dit la mere en s'adressant a son hote sombre.

Celui-ci fit de la tete un signe qui ne voulait dire ni oui ni non, et de la bouche un sourire etrange.

La mere baissa les yeux, de grosses larmes coulesent sur ses joues, sa tete tomba sur sa poitrine. Il y avait trois jours et trois nuits qu'elle n'avait ni dormi ni mange!

Son front devint si lourd, qu'un instant elle s'assoupit malgre elle; mais bientot elle se reveilla en sursaut et toute glacee.

Le vieillard n'etait plus la.

--Ou donc est le vieillard? cria-t-elle.

Et elle se leva et courut au berceau.

Le berceau etait vide.

Le vieillard avait emporte l'enfant.

En ce moment, la vieille horloge qui etait pendue dans un coin contre le mur sembla se detraquer; le poids en plomb descendit jusqu'a ce qu'il eut touche le sol, et l'horloge s'arreta.

La mere se precipita hors de la maison en criant:

--Mon enfant! qui est-ce qui a vu mon enfant?

Une grande femme vetue d'une longue robe noire, et qui se tenait dans la rue en face de la maison, les pieds dans la neige, lui dit:

--Imprudente! tu as laisse la Mort entrer chez toi et bercer ton enfant, au lieu de la chasser. Tu t'es endormie pendant qu'elle etait la; elle n'attendait qu'une chose: c'etait que tu fermasses les yeux; alors elle a pris ton enfant. Je l'ai vue s'enfuir rapidement et l'emportant entre ses bras. Elle allait vite comme le vent, et ce qu'emporte la Mort, pauvre mere, elle ne le rapporte jamais!

--Oh! dites-moi seulement le chemin qu'elle a pris, s'ecria la mere, et je saurai bien la retrouver, moi.

--Certes, rien ne m'est plus facile, dit la femme noire; mais, avant de le faire, je veux que tu me chantes toutes les chansons que tu chantais a ton enfant en le bercant. Je suis la Nuit, et j'ai vu couler tes larmes lorsque tu les chantais.

--Je vous les chanterai toutes, depuis la première jusqu'à la dernière, dit la mère, mais un autre jour, mais plus tard; laissez-moi passer maintenant, afin que je puisse les rejoindre et retrouver mon enfant.

Mais la Nuit resta muette et inflexible; alors la pauvre mère, en se tordant les bras, lui chanta toutes les chansons qu'elle avait chantées à son enfant. Il y avait beaucoup de chansons, mais il y eut encore plus de larmes. Quand elle eut chanté sa dernière chanson et que sa voix se fut éteinte dans son plus douloureux sanglot, la Nuit lui dit:

--Va droit à ce sombre bois de cyprès; j'ai vu la Mort y entrer avec ton enfant.

La mère y courut; mais, au milieu du bois, le chemin bifurquait. Elle s'arrêta, ne sachant si elle devait prendre à droite ou à gauche.

À l'angle des deux chemins, il y avait un buisson d'épines qui n'avait plus ni feuilles ni fleurs, car c'était l'hiver; il était couvert de givre, et des glaçons pendaient à chacune de ses branches.

--N'as-tu pas vu la Mort passer avec mon enfant? demanda la mère au buisson.

--Oui, répondit l'arbuste; mais je ne te dirai point le chemin qu'elle a pris que tu ne m'aies réchauffé à ton sein; car, tu le vois, je ne suis qu'un glaçon.

La mère, sans hésiter, se mit à genoux et pressa le buisson contre son sein, afin qu'il dégelât; les épines pénétrèrent dans sa poitrine, et le sang coulait à grosses gouttes.

Mais, au fur et à mesure que le sein de la mère était déchiré et que son sang coulait, il poussait au buisson, qui était une aubépine, de belles feuilles vertes et de belles feuilles roses, tant est chaud le cœur d'une mère!

Et le buisson, alors, lui indiqua le chemin qu'elle devait suivre.

Elle le prit en courant, et parvint ainsi au rivage d'un grand lac, sur lequel on ne voyait ni vaisseau ni barque; le lac était trop gelé pour qu'on essayât de le passer à la nage, pas assez pour qu'on put le passer à pied.

Il fallait cependant, tout impossible que cela paraissait au premier abord, que cette mère affligée le traversât.

Elle tomba à genoux, espérant que Dieu ferait un miracle en sa faveur.

--N'espère pas l'impossible, lui dit le génie du lac en levant sa tête blanche au-dessus de l'eau. Voyons plutôt, à nous deux, si nous en viendrons à bout. J'aime à amasser les perles, et tes yeux sont les

plus brillante que j'aie vus; veux-tu pleurer dans mes eaux jusqu'a ce que tes yeux tombent? Car alors tes larmes deviendront des perles et tes yeux des diamants. Apres cela, je te transporterai sur mon autre bord, a la grande serre chaude ou demeure la Mort, et ou elle cultive les arbres et les fleurs dont chacun represente une vie humaine.

--Oh! ne veux-tu que cela? dit la pauvre desolee. Je te donnerai tout, tout, pour arriver a mon enfant.

Et elle pleura, elle pleura tant, que ses yeux, n'ayant plus de larmes, suivirent les larmes, qui etaient devenues des perles, et tomberent dans le lac, ou ils devinrent des diamants.

Alors le genie du lac sortit ses deux bras de l'eau, la prit, et en un instant la transporta de l'autre cote de ses eaux.

Puis il la deposa sur la rive, ou etait situe le palais des fleurs vivantes.

C'etait un immense palais tout en verre, ayant plusieurs lieues de long, doucement chauffe l'hiver par des poeles invisibles, et l'ete par le soleil.

La pauvre mere ne pouvait le voir, puisqu'elle n'avait plus d'yeux.

Elle chercha en tatonnant, jusqu'a ce qu'elle en trouvat l'entree; mais sur le seuil se tenait la concierge du palais.

--Que venez-vous chercher ici? demanda la concierge.

--Oh! une femme! s'ecria la mere; elle aura pitie de moi.

Puis, a la femme:

--Je viens chercher la Mort, qui m'a pris mon enfant, dit-elle.

--Comment es-tu venue jusqu'ici et qui t'y a aidee? demanda la vieille.

--C'est le bon Dieu, dit la mere. Il a eu pitie de moi. Toi aussi, tu auras pitie de moi et tu me diras ou je puis retrouver mon enfant.

--Je ne le connais pas, repondit la vieille, et, toi, tu ne peux plus le voir. Beaucoup de fleurs et d'arbres sont morts cette nuit. La Mort va bientot venir pour les replanter; car tu n'ignores pas que chaque creature humaine a son arbre ou sa fleur de vie, suivant que chacun est organise. Ils ont la meme apparence que les autres vegetaux, mais ils ont un coeur, et ce coeur bat toujours; car, lorsque les hommes ne vivent plus sur la terre, ils vivent au ciel. Et, comme les coeurs des enfants battent comme les coeurs des grandes personnes, peut-etre au toucher reconnaitras-tu le battement du tien.

--Oh! oui, oui, dit la mere, je le reconnaitrai, j'en suis sure.

--Quel age avait ton enfant?

--Un an; il souriait depuis six mois, et avait dit pour la premiere fois _maman_, hier au soir.

--Je vais te conduire dans la salle des enfants d'un an; mais que me donneras-tu?

--Qu'ai-je encore a donner? demanda la mere. Rien, vous le voyez; mais, s'il faut aller pour vous pieds nus au bout du monde, j'irai!

--Je n'ai rien a faire au bout du monde, repondit sechement la vieille; mais, si tu veux me donner tes longs et beaux cheveux noirs en echange de mes cheveux gris, je ferai ce que tu desires.

--Ne vous faut-il que cela? dit la pauvre femme. Oh! prenez-les, prenez-les!

Et elle lui donna ses longs et beaux cheveux noirs, et recut en echange les cheveux gris de la vieille.

Elles entrerent alors dans la grande serre chaude de la Mort, ou fleurs, plantes, arbres, arbustes, sont ranges et etiquetes selon leur age.

Il y avait des jacinthes sous des cloches de verre, des plantes aquatiques nageant a la surface des bassins, quelques-unes fraiches et bien portantes, d'autres malades et a demi fanees; des serpents d'eau se couchaient enroules sur celles-ci, et des ecrevisses noires grimpaient apres leurs tiges. Il y avait la de magnifiques palmiers, des chenes gigantesques, des platanes et des sycomores immenses; il y avait des bruyeres, des serpolets, du thym en fleurs. Chaque arbre, chaque plante, chaque fleur, chaque brin d'herbe avait son nom et representait une vie humaine, les unes en Europe, les autres en Afrique, celles-ci en Chine, celles-la au Groenland. Il y avait de grands arbres dans de petites caisses qui paraissaient sur le point d'eclater, etant devenues trop etroites. Il y avait aussi maintes petites plantes dans de trop grands vases, dix fois trop grands pour elles. Les caisses trop etroites representaient les pauvres, les vases trop grands representaient les riches. Enfin, la pauvre mere arriva dans la salle des enfants.

--C'est ici, lui dit la vieille.

Alors la mere se mit a ecouter battre les coeurs et a tater les coeurs qui battaient.

Elle avait mis si souvent la main sur la poitrine du pauvre petit etre que la Mort lui avait pris, qu'elle eut reconnu ce battement du coeur de son enfant au milieu d'un million d'autres coeurs.

--Le voila! le voila! s'ecria-t-elle enfin en etendant les deux mains sur un petit cactus qui se penchait tout maladif sur un cote.

--Ne touche pas a la fleur de ton enfant, lui dit la vieille, mais place-toi ici tout pres. J'attends la Mort a chaque instant, et, quand elle viendra, ne lui laisse pas arracher la plante; mais menace-la, si elle persiste, d'en faire autant a deux autres fleurs: elle aura peur; car, pour qu'une plante, une fleur ou un arbre soient arraches, il faut l'ordre de Dieu, et elle doit compte a Dieu de toutes les plantes humaines.

--Ah! mon Dieu, dit la mere, pourquoi ai-je si froid?

--C'est la Mort qui rentre, dit la vieille; reste la et souviens-toi de ce que je t'ai dit.

Et la vieille s'enfuit.

A mesure que la Mort approchait, la mere sentait le froid redoubler.

Elle ne pouvait la voir, mais elle devina qu'elle etait devant elle.

--Comment as-tu pu trouver ton chemin jusqu'ici? demanda la Mort; comment surtout as-tu pu etre ici avant moi?

--Je suis mere! repondit-elle.

Et la Mort etendit son bras decharne vers le petit cactus; mais la mere le couvrit de ses mains avec tant de force et tant de precaution, qu'elle n'endommagea point une seule de ses feuilles.

Alors la Mort souffla sur les mains de la mere, et elle sentit que ce souffle etait froid comme s'il sortait d'une bouche de marbre.

Ses muscles se detendirent et ses mains se detacherent de la plante, sans force et sans chaleur.

--Insensee! tu ne saurais lutter contre moi, dit la Mort.

--Non; mais le bon Dieu le peut, repondit la mere.

--Je ne fais que ce qu'il me commande, repliqua la Mort. Je suis son jardinier, je prends les arbres et les fleurs qu'il a plantes sur la terre et les replante dans le grand jardin du paradis.

--Rends-moi donc mon enfant, dit la mere en pleurant et en suppliant; ou arrache mon arbre en meme temps que le sien.

--Impossible, dit la Mort: tu as encore plus de trente annees a vivre.

--Plus de trente annees! s'ecria la mere desesperee; et que veux-tu, o Mort, que je fasse de ces trente ans? Donne-les a quelque mere plus heureuse, comme j'ai donne mon sang au buisson, mes yeux au lac, mes

cheveux a la vieille.

--Non, dit la Mort, c'est l'ordre de Dieu et je n'y puis rien changer.

--Eh bien, dit la mere, a nous deux alors.--Mort, si tu touches a la plante de mon enfant, j'arrache toutes ces fleurs.

Et elle saisit a pleines mains deux jeunes fuchsias.

--Ne touche pas a ces fleurs, s'ecria la Mort. Tu dis que tu es malheureuse, et tu veux rendre une autre mere plus malheureuse encore que toi; car ces deux fuchsias sont deux jumeaux.

--Oh! fit la pauvre femme.

Et elle lacha les deux fleurs.

Il se fit un silence, pendant lequel on eut dit que la Mort eprouvait un mouvement de pitie.

--Tiens, dit la Mort en presentant a la mere deux beaux diamants, voici tes yeux: je les ai peches en passant dans le lac; reprends-les; ils sont plus beaux et plus brillants qu'ils n'ont jamais ete. Je te les rends: regarde avec eux dans cette source profonde qui coule a cote de toi. Je te dirai les noms de ces deux fleurs que tu voulais arracher, et tu y verras tout l'avenir, toute la vie humaine de ces deux enfants. Tu apprendras alors ce que tu voulais detruire; tu verras ce que tu voulais refouler dans le neant.

Et, reprenant ses yeux, la mere regarda dans la source. C'etait un magnifique spectacle que de voir a quel avenir de bonheur et de bienfaisance etaient reserves ces deux etres qu'elle avait failli aneantir.

Leur vie s'ecoulait dans une atmosphere de joie, au milieu d'un concert de benedictions.

--Ah! murmura la mere en mettant la main sur ses yeux, j'ai failli etre bien coupable.

--Regarde, dit la Mort.

Les deux fuchsias avaient disparu, et, a leur place, on voyait un petit cactus qui prenait la forme d'un enfant; puis l'enfant grandissait et devenait un jeune homme plein de brulantes passions; tout etait chez lui larmes, violences et douleur.--Il finissait par le suicide.

--Ah! mon Dieu, qu'etait-ce que celui-la? demanda la mere.

--C'etait ton enfant, repondit la Mort.

La pauvre femme poussa un gémissement et s'affaissa sur la terre.

Puis, après un instant, levant les bras au ciel:

--O mon Dieu, dit-elle, puisque vous l'avez pris, gardez-le. Ce que vous faites est bien fait.

La Mort, alors, étendit le bras vers le petit cactus.

Mais la mère lui arrêta le bras d'une main, et, de l'autre, lui rendant ses deux yeux:

--Attends, dit-elle, que je ne le voie pas mourir.

Et la pauvre mère vécut trente ans encore, aveugle mais résignée.

Dieu avait mis l'enfant au rang des anges;--il mit la mère au rang des martyrs.

LE CURE DE BOULOGNE

Voici une petite histoire qui est populaire dans la marine française, et que je meurs d'envie de populariser parmi les _terriens_.

Vous me direz si elle valait la peine d'être racontée.

Le 14 novembre de l'année 1766, une calèche découverte, attelée de chevaux de poste, emportant trois officiers de marine, dont l'un était assis sur la banquette du fond, et les deux autres sur la banquette de devant, ce qui indiquait une différence notable dans les grades, traversait le bois de Boulogne, venant de la barrière de l'Etoile, et suivant l'avenue de Saint-Cloud.

A la hauteur du château de la Muette, elle croisa un prêtre qui se promenait à petits pas, lisant son bréviaire, dans une contre-allée.

--He! postillon, cria l'officier assis au fond de la calèche, arrêtez donc un peu, s'il vous plaît.

Le postillon s'arrêta.

Cette invitation donnée à haute voix, et le bruit que fit le postillon en arrêtant ses chevaux, amenèrent naturellement le prêtre à lever la tête, et à fixer les yeux sur la calèche et les trois voyageurs.

--Pardieu! je ne me trompais pas, dit l'officier assis au fond de la voiture, c'est toi, mon cher Remy?

Le pretre regardait avec etonnement; cependant, peu a peu son visage s'eclairait du jour qui se faisait en lui-meme, et sa bouche passait de l'etonnement au sourire.

--Ah! dit-il enfin, c'est vous?

--Comment, _vous_?

--Non... c'est toi, Antoine!

--Oui, c'est moi, Antoine de Bougainville.

--Mon Dieu! qu'es-tu donc devenu depuis vingt-cinq ans que nous nous sommes quittes?

--Ce que je suis devenu, cher ami? dit Bougainville; viens t'asseoir un instant pres de moi, et je te le dirai.

--Mais...

Le pretre regarda autour de lui avec inquietude, comme s'il avait peur de s'ecarter de son domicile.

Bougainville comprit sa crainte.

--Sois tranquille; nous irons au pas, repondit-il.

Un valet descendit du siege de derriere, et abaissa le marchepied.

--C'est qu'il est onze heures un quart, dit le pretre, et Marianne m'attend pour diner.

--Ou demeures-tu, d'abord?... Mais assieds-toi donc!

Et Bougainville tira legerement par sa soutane le pretre, qui s'assit.

--Ou je demeure? dit celui-ci.

--Oui.

--A Boulogne... Je suis cure de Boulogne, mon ami.

--Ah! ah! je t'en fais mon compliment; tu avais toujours eu la vocation.

--Aussi, tu vois, suis-je entre dans les ordres.

--Et tu es content?

--Enchante, mon ami! La cure de Boulogne n'est pas une cure de premier ordre: elle ne rapporte que huit cents livres; mais mes gouts sont modestes, et il me reste encore quatre cents livres par an a donner aux pauvres.

--Cher Remy!... Vous pouvez aller au petit trot, afin que nous perdions le moins de temps possible.

Le postillon fit prendre a ses chevaux l'allure demandee, laquelle, si moderee qu'elle fut, n'en amena pas moins un nuage d'inquietude sur la physionomie du cure.

--Mais sois donc tranquille, dit Bougainville, puisque nous allons du cote de Boulogne.

--Mon ami, dit en riant l'abbe Remy, il y a vingt ans que je suis cure a Boulogne; il y a quinze ans que Marianne est avec moi, et jamais, a moins d'etre retenu pres d'un mourant, je ne suis rentre a midi cinq minutes; aussi, a midi juste, la soupe est sur la table, et... tu comprends?...

--Oui; ne crains rien, je ne voudrais pas inquieter Marianne... A midi juste, tu seras chez toi.

--Voila qui me rassure... Mais parlons un peu de toi-meme: n'est-ce pas l'uniforme de la marine que tu portes la?

--Oui, je suis capitaine de vaisseau.

--Comment cela se fait-il? Je te croyais avocat.

--Vraiment?

--Dame, en sortant du college, ne t'etais-tu pas mis a l'etude des lois?

--Que veux-tu, mon cher Remy! toi, l'elu du Seigneur, tu dois mieux que personne connaitre le proverbe: "L'homme propose et Dieu dispose!" C'est vrai, j'ai ete recu, en 1752, avocat au parlement de Paris.

--Ah! je savais bien, moi! dit le bon pretre on tirant de son breviaire son doigt, qui indiquait la place ou il en etait reste de sa lecture. Ainsi, tu as ete recu avocat?

--Oui; mais, en meme temps que j'etais recu avocat, continua Bougainville, je me faisais inscrire aux mousquetaires.

--Oh! en effet, tu avais toujours eu du gout pour les armes, et surtout des dispositions pour les mathematiques.

--Tu te rappelles cela?

--Tiens, par exemple! N'etais-je pas ton meilleur ami au college?

--Ah! c'est bien vrai!

--Est-ce toi ou ton frere Louis qui est de l'Academie?

Bougainville sourit.

--C'est mon frere, dit-il, ou plutot c'etait mon frere; car il faut que tu saches que j'ai eu le malheur de le perdre, il y a trois ans.

--Ah! pauvre Louis... Mais, que veux-tu! nous sommes tous mortels, et il fait bon ne regarder cette vie que comme un voyage qui nous mene au port... Pardon, mon ami, il me semble que nous passons Boulogne.

Bougainville regarda a sa montre.

--Bah! dit-il, qu'importe! il n'est que onze heures et demie, et, par consequent, tu as encore vingt bonnes minutes devant toi. Plus vite, postillon!

--Comment, plus vite?

--Puisque tu es presse, mon ami!

--Bougainville!...

--Quoi! le desir de savoir ce que je suis devenu ne l'emporte pas en toi sur la crainte d'inquieter Marianne par un retard de cinq minutes?... Oh! le triste ami que j'ai la!

--Tu as raison... ma foi, cinq minutes de plus ou de moins... Raconte-moi cela, mon cher Antoine. D'ailleurs, quand je dirai a Marianne que c'est pour toi et par toi que je suis en retard, elle ne grondera plus.

--Marianne me connait donc?

--Si elle te connait? Je le crois bien! Vingt fois je lui ai parle de toi... Mais, voyons, depeche-toi, et acheve de me dire comment il se fait que, ayant ete recu avocat, et t'etant fait inscrire dans les mousquetaires, je te retrouve officier de marine.

-C'est bien simple, et, en deux mots, je vais t'expliquer tout cela. En 1753, j'entrai comme aide-major dans le bataillon provincial de Picardie; l'annee suivante, je fus nomme aide de camp de Chevert, que je quittai pour devenir secretaire d'ambassade a Londres et me faire recevoir membre de la Societe royale; en 1756, je partis comme capitaine de dragons avec le marquis de Montcalm, charge de defendre le Canada...

--Bon! bon! bon! interrompit l'abbe Remy, je te vois venir!... Continue, mon ami, continue, je t'ecoute.

Complettement captive par le recit de Bougainville, l'abbe n'avait pas remarque que les chevaux etaient passes tout doucement du petit trot au grand trot.

Bougainville continua:

--Une fois au Canada, j'étais presque maître de mon avenir; je n'avais qu'à bien faire pour arriver à tout. Je fus chargé par le marquis de Montcalm de plusieurs expéditions, que je menai à bonne fin; ainsi, par exemple, après une marche de soixante lieues à travers des bois que l'on jugeait impenetrables, et tantôt sur un terrain couvert de neige, tantôt sur les glaces de la rivière de Richelieu, je m'avançai jusqu'au fond du lac du Saint-Sacrement, où je brûlai une flottille anglaise sous le fort même qui la protégeait.

--Comment, dit l'abbé, c'est toi qui as fait cela? Oh! j'ai lu la relation de cet événement; mais je ne savais pas que tu en fusses le héros...

--N'as-tu pas reconnu mon nom?

--J'ai reconnu le nom, mais je n'ai pas reconnu l'homme... Comment veux-tu que je reconnaisse, dans un basochien que je quitte étudiant les lois, et aspirant à être avocat au parlement, un gaillard qui brûle des flottes au fond du Canada?... Tu comprends bien que ce n'était pas possible.

En ce moment, la voiture s'arrêta devant une maison de poste.

--Oh! dit l'abbé Remy, ou sommes-nous, Antoine?

--Nous sommes à Sevres, mon ami.

--A Sevres!... Et quelle heure est-il? Bougainville regarda à sa montre.

--Il est midi dix minutes.

--Oh! mon Dieu! s'écria l'abbé; mais jamais je ne serai à Boulogne pour midi.

--C'est plus que probable.

--Une lieue à faire!

--Une lieue et demie.

--Si, au moins, je trouvais un coucou...

L'abbé se leva tout droit dans la voiture, porta ses regards autour de lui aussi loin que la vue pouvait s'étendre, et n'aperçut pas le plus mince véhicule.

--N'importe, j'irai à pied.

--Mais non, tu n'iras pas à pied, dit Bougainville.

--Comment, je n'irai pas a pied?

--Non, il ne sera pas dit que tu auras attrape une pleuresie pour avoir fait la conduite a un ami.

--J'irai doucement.

--Oh! je te connais; tu craindras d'etre gronde par mademoiselle Marianne, tu presseras le pas, tu arriveras en sueur, tu boiras froid, tu te donneras une fluxion de poitrine... un imbecile de medecin te purgera au lieu de te saigner, ou te saignera au lieu de te purger, et, trois jours apres, bonsoir... plus d'abbe Remy!

--Il faut pourtant que je retourne a Boulogne. He! postillon! postillon! arretez... arretez donc! La voiture, relayee, repartait au trot.

--Ecoute, dit Bougainville, voici ce qu'il y a de mieux a faire.

--Ce qu'il y a de mieux a faire, mon bon ami, mon cher Antoine, c'est d'arreter les chevaux, afin que je descende et que je regagne Boulogne.

--Mais non, dit Bougainville; ce qu'il y a de mieux a faire, c'est de venir avec moi jusqu'a Versailles.

--Jusqu'a Versailles?...

--Oui, puisque tu as manque le diner de mademoiselle Marianne, tu dineras avec moi a Versailles. Pendant que j'irai prendre les derniers ordres de Sa Majeste, un de ces messieurs se chargera de trouver un coucou qui te ramenera a Boulogne.

--En verite, mon ami, ce serait avec grand plaisir, mais...

--Mais quoi?

L'abbe Remy tata les poches de sa veste, plongea alternativement les deux mains jusqu'au fond de ses goussets.

--Mais, continua-t-il, Marianne n'a pas mis d'argent dans mes poches.

--Qu'a cela ne tienne, mon cher Remy: a Versailles, je demanderai au roi cent ecus pour les pauvres de Boulogne; le roi me les accordera, je te les donnerai; tu leur emprunteras un petit ecu afin de retourner en coucou a Boulogne, et tout sera dit.

--Comment, tu crois que le roi te donnera cent ecus pour mes pauvres?

--J'en suis sur.

--Parole d'honneur?

--Foi de gentilhomme!

--Mon ami, voila qui me decide.

--Merci! tu ne serais pas venu pour moi, et tu viens pour tes pauvres; mieux vaut, a ce qu'il parait, etre ton pauvre que ton ami.

--Je ne dis pas cela, mon cher Antoine; mais, tu comprends, un cure qui se derange, il lui faut une excuse.

--Une excuse?... Oh! si tu decouchais, je ne dis pas...

--Comment, si je decouchais? s'ecria l'abbe Remy effraye; aurais-tu donc l'intention de me faire decoucher?... Postillon! he! postillon!

--Mais non, n'aie donc pas peur... Au train dont nous allons, nous serons a Versailles a une heure; nous aurons dine a deux; tu pourras partir a trois.

--Pourquoi a trois, et pas a deux?

--Mais parce qu'il me faut le temps de voir le roi et de lui demander les cent ecus.

--Ah! c'est vrai.

--Trois heures pour revenir en coucou de Versailles; tu seras chez toi a six heures.

--Que dira Marianne?

--Bah! quand Marianne te verra revenir avec cent ecus emanant directement du roi, Marianne sera heureuse et fiere de ton influence.

--Tu as, ma foi, raison... Tu me raconteras tout ce que le roi t'aura dit; elle en aura pour huit jours, avec ses voisines, a parler de cette aventure.

--Ainsi, c'est convenu, nous dinons a Versailles?

--Va pour Versailles! Mais, au moins, dis-moi la fin de ton histoire.

--Ah! c'est vrai!... Nous en etions a mon expedition sur le Saint-Sacrement. Elle me valut le grade de marechal des logis de l'un des corps d'armee, et la mission d'aller a Versailles expliquer la situation preciaire du gouverneur du Canada et demander pour lui du renfort. Je restai deux ans et demi en France sans rien obtenir de ce que je demandais; il est vrai que j'obtins ce que je ne demandais pas, c'est-a-dire la croix de Saint-Louis et le grade de colonel a la suite du regiment de Rouergue. J'arrivai au Canada juste pour recevoir du marquis de Montcalm le commandement des grenadiers et des volontaires dans la fameuse retraite de Quebec, que je fus charge de couvrir. Arrive sous les murs de la ville, Montcalm crut pouvoir risquer une

bataille; les deux generaux furent tues: Montcalm, dans nos rangs; Wolf, dans ceux des Anglais. Montcalm mort, notre armee battue, il n'y avait plus moyen de defendre le Canada. Je revins en France, et je fis, en qualite d'aide de camp de M. de Choiseul-Stainville, la campagne de 1761, en Allemagne...

--Mais alors, c'est donc a toi, interrompit le cure de Boulogne, que le roi a fait cadeau de deux canons?

--Qui t'a appris cela?

--Mais je l'ai lu, mon ami, dans la _Gazette de la Cour_. Aurais-je pu penser que ce Bougainville-la etait mon ami Antoine?

--Et qu'as-tu dit du cadeau?

--Dame, il m'a paru bien merite... mais, pourtant, j'ai trouve que le roi aurait pu donner a ce M. Bougainville, que j'etais si loin de me douter etre toi, quelque chose de plus facile a transporter que deux canons... car enfin, c'est tres-honorable, deux canons, mais on ne peut pas conduire cela partout ou l'on va.

--Il y a du vrai dans ce que tu dis la, reprit Bougainville en riant; mais, comme en meme temps le roi venait de me nommer capitaine de vaisseau et de me charger de fonder, pour les habitants de Saint-Malo et aussi pour moi-meme, un etablissement dans les iles Malouines, je pensai que mes deux canons pourraient avoir la leur utilite.

--Ah! cela, c'est vrai, dit l'abbe Remy; mais, excuse mon ignorance en geographie, mon cher Antoine, ou prends-tu les iles Malouines?

--Pardon, mon ami, dit Bougainville, j'aurais du les appeler les iles Falkland, attendu que c'est moi qui leur ai donne ce nom d'iles Malouines, en l'honneur de la ville de Saint-Malo.

--A la bonne heure! dit l'abbe Remy en souriant, sous ce nom-la, je les reconnais! Les iles Falkland appartiennent a l'archipel de l'ocean Atlantique; je les vois d'ici, pres de la pointe meridionale de l'Amerique du Sud, a l'est du detroit de Magellan.

--Par ma foi, dit Bougainville, Strong, qui les a baptisees, n'aurait pas mieux determine leur gisement... Tu t'occupes donc de geographie dans ta cure de Boulogne?

--Oh! mon ami, etant jeune, j'avais toujours ambitionne une mission dans les Indes... J'etais ne voyageur, moi, et je ne sais pas ce que j'aurais donne pour faire le tour du monde... autrefois, pas maintenant.

--Oui, je comprends, dit Bougainville en echangeant un coup d'oeil avec ses deux compagnons, aujourd'hui, cela te derangerait de tes habitudes... Alors, tu as voyage?

--Mon ami, je n'ai jamais depasse Versailles.

--Ainsi, tu ne connais pas la mer?

--Non.

--Tu n'as jamais vu un vaisseau?

--J'ai vu le coche d'Auxerre.

--C'est quelque chose; mais cela ne peut te donner qu'une idee tres-imparfaite d'une fregate de soixante canons.

--Je le crois, comme toi, ajouta naivement l'abbe Remy. Et tu dis donc que tu partis pour les iles Malouines, ou le gouvernement t'avait autorise a fonder un etablissement,--que tu fondas, je n'en doute pas?

--En effet... Malheureusement, les Espagnols, apres la paix de Paris, firent valoir leurs droits sur ces iles; leur reclamation parut juste a la cour de France, qui les leur rendit, a la condition qu'ils m'indemniseraiient des frais que j'avais faits.

--Et t'ont-ils indemnie, au moins?

--Oui, mon cher ami, ils m'ont donne un million.

--Un million?... Peste! joli denier.

Le bon abbe avait presque jure, comme on voit.

--Et, aujourd'hui, continua-t-il, tu vas?...

--Je vais au Havre.

--Pour quoi faire?... Mais, pardon, mon ami, peut-etre suis-je indiscret...

--Indiscret? Ah! par exemple!... Je vais au Havre pour visiter une fregate dont le roi vient de me nommer capitaine.

--Et elle s'appelle, ta fregate?

--_La Boudeuse_.

--Ce doit etre un beau batiment?

--Superbe.

L'abbe Remy poussa un soupir.

Il etait evident que le pauvre pretre pensait au plaisir qu'il eut eprouve, du temps qu'il etait libre, a voir la mer et a visiter une fregate.

Ce soupir amena entre Bougainville et les deux officiers un nouvel échange de regards accompagnés d'un sourire.

Sourire et regards passerent inaperçus du digne abbé Remy, qui était tombé dans une si profonde reverie, qu'il ne revint à lui que lorsque la voiture s'arrêta devant un grand hôtel.

--Ah! il paraît que nous sommes arrivés, dit-il. J'ai très-faim!

--Eh bien, nous n'attendrons pas, car le dîner doit être commandé d'avance.

--L'agréable vie que celle de capitaine de vaisseau! dit l'abbé: on reçoit des millions des Espagnols; on court la poste dans une bonne calèche, et, quand on arrive, on trouve un dîner qui vous attend! ...
Pauvre Marianne! elle a dîné sans moi, elle!

--Bah! dit Bougainville, une fois n'est pas coutume ... Nous allons dîner sans elle, nous, et j'espère que son absence ne t'ôtera pas l'appétit.

--Oh! sois tranquille... C'est que j'ai véritablement très-faim.

--Eh bien, alors, à table! à table!

--À table! répéta gaillardement l'abbé Remy.

Le dîner était bon; Bougainville était un gourmet; il ne buvait que du vin de Champagne; la mode venait d'être inventée de le glacer.

Tout cure--fut-ce le cure d'une bourgade ou d'un hameau, fut-ce le desservant d'une chapelle sans paroissiens--est aussi un tant soi peu gourmet; l'abbé Remy, si modeste qu'il était, avait ce côté sensuel dont la nature a doté le palais des hommes d'Eglise. Il voulut d'abord ne boire que quelques gouttes de vin dans son eau; puis il mélangea le vin et l'eau en parties égales; puis, enfin, il se décida à boire son vin pur.

Quand Bougainville le vit arriver à ce point, il se leva, annonçant que l'heure était venue pour lui de se présenter chez le roi, auquel il allait adresser la requête relative aux pauvres de Boulogne.

Les deux officiers devaient, pendant ce temps, tenir compagnie à l'abbé Remy.

Comme il l'avait dit, Bougainville fut absent une heure.

Malgré les instances des officiers, le digne prêtre s'était tenu dans un état d'équilibre qui faisait honneur à sa volonté.

--Eh bien, dit-il en apercevant Bougainville, et mes pauvres?

--Ce n'est pas trois cents livres que le roi m'a donnees pour eux, dit Bougainville en tirant un rouleau de sa poche; c'est cinquante louis!

--Comment, cinquante louis? s'ecria l'abbe Remy tout ebouiffé de la largesse royale; douze cents livres?...

--Douze cents livres.

--Impossible!

--Les voici.

L'abbe Remy tendit la main,

--Mais le roi me les a remises a une condition.

--Laquelle?

--C'est que tu boiras a sa sante.

--Oh! qu'a cela ne tienne!

Et il presenta son verre, sur le bord duquel Bougainville inclina le goulot de la bouteille.

--Assez! assez! dit l'abbe.

--Allons donc! reprit Bougainville, un demi-verre? Eh bien, le roi serait content s'il voyait boire a sa sante dans un verre a moitie vide!

--Le fait est, dit gaiement l'abbe Remy, que douze cents livres, cela vaut bien un verre entier... Verse tout plein, Antoine, et a la sante du roi!

--A la sante du roi! repeta Bougainville.

--Ah! dit l'abbe Remy en posant son verre sur la table, voila ce qui s'appelle une veritable orgie!... Il est vrai que c'est la premiere que je fais, et que de longtemps je n'aurai pas l'occasion d'en faire une seconde.

--Sais-tu une chose? dit Bougainville en posant ses coudes sur la table.

--Non, repondit l'abbe Remy, dont les yeux brillaient comme des escarboucles.

--Une chose que tu devrais faire.

--Laquelle?

--Tu m'as dis que tu n'avais jamais vu la mer.

--Jamais.

--Eh bien, tu devrais venir au Havre avec moi.

--Moi?... au Havre avec toi?... Mais tu n'y songes pas, Antoine.

--Au contraire, je ne songe qu'a cela... Un verre de vin de Champagne.

--Merci, je n'ai deja que trop bu!

--Ah! a la sante de tes pauvres... c'est un toast que tu ne saurais refuser.

--Oui, mais une goutte.

--Une goutte! quand tu as bu le verre plein pour le roi? Ah! cela n'est pas evangelique, mon cher Remy; Notre-Seigneur a dit: "Les premiers seront les derniers..." Un verre plein pour les pauvres de Boulogne, ou pas du tout.

--Va donc pour le verre plein, mais c'est le dernier!

Et l'abbe, bon catholique, vida aussi gaillardement son verre a la sante des pauvres qu'il l'avait vide a la sante du roi.

--La! dit Bougainville; et, maintenant, c'est dit, nous partons pour le Havre.

--Antoine, tu es fou!

--Tu verras la mer, mon ami... et quelle mer! pas un lac, comme cette pauvre Mediterranee: l'Ocean, qui enveloppe le monde!

--Ne me tente pas, malheureux!

--L'Ocean, que tu avoues toi-meme avoir eu envie de voir toute ta vie!

--_Vade retro_, _Satanas_!

--C'est l'affaire de huit jours.

--Mais tu ne sais donc pas que, si je m'absentais huit jours sans conge, je perdrais ma cure!

--J'ai prevu le cas, et, comme monseigneur l'eveque de Versailles etait chez le roi, je lui ai fait signer ta permission, en lui disant que tu venais avec moi.

--Tu lui as dit cela?

--Oui.

--Et il a signe ma permission?

--La voici.

--C'est, parbleu! bien sa signature!... Bon! voila que je jure, moi!

--Mon ami, tu es marin dans l'ame.

--Donne-moi mes cinquante louis; et laisse-moi m'en aller.

--Voici les cinquante louis; mais tu ne t'en iras pas.

--Pourquoi cela?

--Parce que je suis autorise par le roi a t'en remettre cinquante autres au Havre, et que tu ne seras pas assez mauvais chretien pour priver tes pauvres,--c'est-a-dire tes enfants, ton troupeau, ceux dont le Seigneur t'a donne la garde,--de cinquante beaux louis d'or!

--Eh bien, s'ecria l'abbe Remy, va pour le voyage du Havre! mais c'est uniquement pour eux que j'y consens.

Puis, s'arretant tout a coup:

--Mais non, dit-il avec explosion, c'est impossible!

--Comment, impossible?

--Et Marianne!...

--Tu vas lui ecrire qu'elle ne soit pas inquiete.

--Que lui dirai-je, mon ami?

--Tu lui diras que tu as rencontre l'eveque de Versailles, et qu'il t'a donne une mission pour le Havre.

--Ce sera mentir, cela!

--Mentir pour un bon motif n'est pas peche, c'est vertu.

--Elle ne me croira pas.

--Tu lui montreras ta permission signee de l'eveque.

--Tiens, c'est vrai... Ah! ces avocats, ces militaires, ces marins, ils ont reponse a tout.

--Voyons, veux-tu une plume, de l'encre et du papier?

L'abbe Remy reflechit un instant, et sans doute se dit-il qu'un mensonge ecrit etait un plus gros peche qu'un mensonge de vive voix,

car, tout a coup:

--Non, dit-il, j'aime mieux lui conter cela a mon retour... Mais elle me croira mort.

--Elle n'en sera que plus joyeuse de te revoir vivant.

--Alors, mon ami, ne me laisse pas le temps de la reflexion, enleve-moi!

--Rien de plus facile!

Puis, se tournant vers les deux officiers:

--Les chevaux sont attelés, n'est-ce pas?

--Oui, capitaine.

--Eh bien, en voiture, alors!

--En voiture! repeta l'abbe Remy, comme un homme qui se jette tete baissee dans un peril inconnu.

--En voiture! repeterent gaiement les deux officiers.

On monta en voiture, on courut la poste toute la nuit; le lendemain, a cinq heures du matin, on etait au Havre.

Bougainville choisit lui-meme la chambre que devait occuper son ami, lequel, fatigue de la route, et un peu alourdi encore du diner de la veille, s'endormit, et ne se reveilla qu'a midi.

Juste comme il se reveillait, Bougainville entra dans sa chambre et ouvrit les fenetres.

L'abbe jeta un cri de surprise et d'admiration: les fenetres donnaient sur la mer.

A un quart de lieue en rade se balançait gracieusement la Boudeuse, affourchee sur ses ancras.

--Oh! demanda l'abbe Remy, qu'est-ce que ce magnifique batiment?

--Mon ami, dit Bougainville, c'est la Boudeuse, ou nous sommes attendus pour diner.

--Comment, tu veux que je m'embarque?

--Bon! tu serais venu au Havre, et tu t'en retournerais sans avoir visite un batiment? Mais, cher ami, c'est comme si tu allais a Rome sans voir le pape.

--C'est vrai, dit l'abbe Remy; mais quand revenons-nous?

--Cela te regarde... apres diner, quand tu voudras... Tu donneras tes ordres; c'est toi qui seras capitaine a mon bord.

--Eh bien, partons plus tot que plus tard... Nous avons mis quatorze heures pour venir; mais je mettrai bien cinq ou six jours pour m'en aller.

--Que t'importe, puisque tu as permission pour une semaine?

--Je sais bien; mais, vois-tu, c'est Marianne...

--Te figures-tu les cris de joie qu'elle poussera en te revoyant?

--Tu crois que ce seront des cris de joie?

--Mordieu! je l'espere bien!

--Moi aussi, je l'espere, dit l'abbe d'un air qui prouvait qu'il y avait dans son esprit plus de doute que d'esperance.

Puis, en homme qui a jete son bonnet par-dessus les moulins:

--Allons, allons, dit-il, a la fregate!

Bougainville semblait etre servi par des genies, et ces genies semblaient obeir a l'abbe Remy. De meme que, lorsque celui-ci avait crie: " Au Havre! " il avait trouve la caleche tout attellee, de meme, en criant: " A la fregate " il trouva la yole du capitaine toute paree.

Il descendit dans la barque, s'assit pres de Bougainville, qui prit le gouvernail. Douze matelots attendaient, les rames levees.

Bougainville fit un signe; les douze rames retomberent, battant l'eau d'un mouvement si egal, qu'elles ne frapperent qu'un seul coup.

La yole volait sur la mer comme ces araignees des eaux qui glissent sur leurs longues pattes.

En moins de dix minutes, on etait a bord.

Il va sans dire que cette merveille maritime qu'on appelle une fregate eveilla au plus haut degre l'enthousiasme du bon abbe Remy; il demanda a Bougainville le nom de chaque mat, de chaque vergue, de chaque agres.

De voiles, il n'en etait pas question: toutes etaient carguees.

Au milieu de la nomenclature des differentes pieces qui composent un batiment, on vint prevenir le capitaine qu'il etait servi.

L'abbe et lui descendirent dans la salle a manger.

La salle a manger pouvait le disputer en commodite et en elegance a celle du plus riche chateau des environs de Paris.

L'abbe marchait d'etonnement en etonnement.

Par bonheur, quoiqu'on fut au 15 novembre, la mer etait magnifique: il faisait une de ces belles journees d'automne qui semblent un adieu envoye a la terre par ce soleil d'ete que l'on ne reverra que dans six mois.

L'abbe Remy n'avait pas le moindre mal de mer, ce qui lui valut les felicitations des officiers superieurs admis a la table du capitaine, et celles du capitaine lui-meme.

Cependant, vers le milieu du diner, il lui sembla que le mouvement de la fregate augmentait.

Bougainville repondit que c'etait le reflux, et se livra a l'expose d'une savante theorie sur les marees.

L'abbe Remy ecouta avec la plus grande attention et le plus vif plaisir la dissertation scientifique de son ami, et, comme il n'etait pas etranger aux sciences physiques, il fit, de son cote, des observations qui parurent ravir en admiration les officiers.

Le diner se prolongea plus longtemps que les convives ne le croyaient eux-memes.

Rien ne trompe sur la duree des heures comme une conversation interessante arrosee de bon vin.

Puis arriva le cafe, ce doux nectar pour lequel l'abbe Remy avouait sa predilection.

Celui du capitaine Bougainville offrait un si savant et si heureux melange de moka et de marlinique, qu'en le sirotant, a petites gorges, l'abbe Remy declara n'en avoir jamais pris de pareil.

Puis, apres le cafe, vinrent les liqueurs, ces fameuses liqueurs de madame Anfoux, qui faisaient les delices des gourmets de la fin du dernier siecle.

Enfin, les liqueurs savorees, l'abbe Remy proposa de remonter sur le pont.

Bougainville ne fit aucune opposition a ce desir; seulement, il fut oblige, dans l'escalier, de donner le bras a son ami, lequel attribuait naivement son defaut d'equilibre au vin de Champagne, au cafe moka et aux liqueurs de madame Anfoux.

La fregate marchait babord amures, le cap au nord-nord-ouest, ayant le vent grand large, toutes voiles dehors, des bonnettes basses aux

bonnettes de perroquet.

Il n'y avait pas jusqu'aux voiles d'etai qui ne fussent deployees.

On pouvait filer onze noeuds a l'heure.

Le premier sentiment du bon abbe fut tout a l'admiration que lui causait ce chef-d'oeuvre d'architecture maritime endimanche de toutes ses voiles.

Puis il s'apercut que la fregate marchait.

Puis il regarda autour de lui.

Puis il poussa un cri de terreur.

La terre de France n'apparaissait plus que comme un nuage a l'horizon.

Il regarda Bougainville d'un air qui contenait toute la gamme des reproches que peut faire a un ami la confiance trompee.

--Mon cher, lui dit Bougainville, j'ai eu tant de bonheur a te revoir, toi, mon plus ancien et mon plus cher camarade, que j'ai resolu que nous ne nous quitterions que le plus tard possible... Il me fallait un aumonier a bord de ma fregate; j'ai demande pour toi cette place a Sa Majeste, qui t'a fait la grace de te l'accorder avec mille ecus d'appointements... Voici ton diplome.

L'abbe Remy jeta un regard effare sur sa nomination.

--Mais, dit-il, ou allons-nous?

--Faire le tour du monde, mon cher.

--Et combien de temps cela peut-il demander, de faire le tour du monde?

--Oh! de trois ans a trois ans et demi tout au plus... Mais compte plutot trois ans et demi que trois ans.

L'abbe se laissa tomber aneanti sur le banc de quart.

--Oh! murmura-t-il, je n'oserai jamais me presenter devant Marianne!...

--Je te promets de te reconduire jusqu'au presbytere, et de faire ta paix avec elle, dit Bougainville.

Le 15 mai 1770, la fregate _la Boudeuse_ rentrait dans la port de Saint-Malo.

Il y avait juste trois ans et demi qu'elle avait quitte le Havre;

Bougainville ne s'était pas trompé d'un jour.

Dans l'intervalle, elle avait fait le tour du monde.

Dieu seul sait ce qui se passa dans la première entrevue qui eut lieu entre l'abbé Remy et Marianne!

UN FAIT PERSONNEL

Parlons d'une lettre de moi qui a fait beaucoup plus de bruit que je ne desirais qu'elle en fit, et surtout qu'elle n'était appelée à en faire.

Un jour, un de mes amis vint me dire, tout indigné, que mademoiselle Augustine Brohan, correspondante du *Figaro*, sous le nom de Suzanne, venait sinon d'insulter, du moins d'attaquer Victor Hugo.

Je voudrais qu'une fois pour toutes on comprit bien le triple sentiment qui m'attache à Victor Hugo.

Je le connais depuis la soirée de *Henri III*, c'est-à-dire depuis le 11 février 1828; depuis ce jour, il est mon ami; depuis longtemps, j'étais son admirateur: je le suis toujours.

Seulement, aujourd'hui à ces deux sentiments s'en joint un troisième, pour lequel je cherche inutilement un nom. C'est au cœur de le comprendre; mais la langue ne peut l'exprimer.

Victor Hugo est proscrit.

Qu'éprouve de plus, pour un homme proscrit, celui qui déjà l'aime et l'admire?

Quelque chose comme une religion.

Eh bien, c'était contre cette religion que, à mon avis, venait d'être commis un acte qui ressemblait à un sacrilège, surtout de la part d'une artiste dramatique, surtout de la part d'une actrice qui a joué dans les pièces de Hugo, surtout de la part d'une femme!

Le coup qui ne pouvait atteindre Hugo me frappa profondément.

Je pris la plume, et, sans intention aucune de publicité, j'écrivis à M. le directeur du Théâtre-Français la lettre suivante:

" Monsieur,

" J'apprends que le courrier du *Figaro*, signé Suzanne, est de mademoiselle Augustine Brohan.

" J'ai pour M. Victor Hugo une telle amitie et une telle admiration, que je desire que la personne qui l'attaque au fond de son exil ne joue plus dans mes pieces.

" Je vous serai, en consequence, oblige de retirer du repertoire _Mademoiselle de Belle-Isle_ et _les Demoiselles de Saint-Cyr_, si vous n'aimez mieux distribuer a qui vous voudrez les deux roles qu'y joue mademoiselle Brohan.

" Veuillez agreer, etc.

" ALEX. DUMAS. "

Je savais parfaitement que je n'avais pas le droit de retirer mes pieces du repertoire; je savais parfaitement que je n'avais pas le droit de retirer mes roles a mademoiselle Brohan.

Je protestais, voila tout.

Si j'eusse eu le droit de retirer pieces ou roles, je les eusse retires par huissier, et n'eusse point ecrit au directeur.

Je crus, en effet, un instant, que l'on avait accede a ma priere. On joua _les Demoiselles de Saint-Cyr_, et mademoiselle Fix avait repris le role de mademoiselle Brohan.

Mais on joua _Mademoiselle de Belle-Isle_, et mademoiselle Brohan avait conserve son role.

C'est alors seulement que je crus que ma lettre devait etre publiee, et que je la publiai.

Cette lettre fit un effet auquel j'etais loin de m'attendre. Je n'y avais vu qu'un acte d'amitie: on y vit un acte,--a peine oserai-je le dire--un acte de courage.

De courage, bon Dieu! on est courageux a bon marche, par le temps qui court!

La lettre eut un echo rapide dans un grand nombre de coeurs.

Je recus cinquante cartes, je recus vingt lettres.

Je me contenterai de citer trois de ces lettres.

" Monsieur Alexandre Dumas,

" Ce sont d'obscurs citoyens inconnus de vous, inconnus de M. Victor Hugo, qui, au nom de la gloire et de l'infortune insultees par une femme, viennent, dans toute l'effusion de leur coeur, vous remercier de votre noble lettre a M. Empis.

" General TRAVAILLAUD; AUGUSTE OLLIER; SALVADOR BER; J. GAUDARD. "

" Cher Dumas,

" Du fond de notre chartreuse, ou votre souvenir est vivant comme partout ou nous vivons, je vous embrasse avec la plus vive tendresse; c'est un elan de soeur qui vous remercie de vous ressembler toujours, fidele ami du malheur. Pauline a bondi pour m'apprendre cette sublime et simple protestation qui soude ensemble les deux plus grands coeurs du monde et nos deux plus cheres gloires: la sienne s'appelle Souffrance et la votre Bonte,

" Merci pour nous tous de la part du bon Dieu.

" MARCELINE [Footnote: Madame Desbordes-Valmere.]"

" Cher Dumas,

" Les journaux belges m'apportent, avec tous les commentaires glorieux que vous meritez, la lettre que vous venez d'ecrire au directeur du Theatre-Francais.

" Les grands coeurs sont comme les grands astres: ils ont leur lumiere et leur chaleur en eux; vous n'avez donc pas besoin de louanges; vous n'avez donc pas meme besoin de remerciements; mais j'ai besoin de vous dire, moi, que je vous aime tous les jours davantage, non-seulement parce que vous etes un des eblouissements de mon siecle, mais aussi parce que vous etes une de ses consolations.

" Je vous remercie.

" Mais venez donc a Guernesey; vous me l'avez promis, vous savez. Venez y chercher le serrement de main de tous ceux qui m'entourent, et qui ne se presseront pas moins filialement autour de vous qu'autour de moi.

" Votre frere,

" VICTOR HUGO. "

N'est-ce pas trop, en verite, de trois lettres pareilles, en recompense d'avoir accompli un simple devoir, cede a un premier mouvement de coeur?

Ah! monsieur de Talleyrand, vous avez profere un grand blaspheme, quand vous avez dit: " Ne cede pas a votre premier mouvement, car c'est le bon. "

Mais, comme vous vous etes enleve une grande joie en le mettant en

pratique, j'espere que Dieu ne vous a pas impose d'autre punition en l'autre monde que celle que vous vous etiez faite a vous-meme en celui-ci.

Le choeur de desapprobation qui s'etait eleve contre mademoiselle Augustine Brohan etait tel, qu'elle crut devoir me repondre.

Un matin, on m'apporta _Le Constitutionnel_, et j'y lus cette lettre:

" Monsieur le Redacteur,

" J'ai lu, dans _l'Independance belge_, une lettre par laquelle M. Alexandre Dumas pere invite M. l'administrateur general de la Comedie-Francaise a retirer du repertoire les pieces de _Mademoiselle de Belle-Isle_ et des _Demoiselles de Saint-Cyr_, ou a distribuer a une autre artiste les roles dont je suis chargee dans ces ouvrages.

" M. Dumas sait tres-bien qu'il n'a le droit, ni de retirer les pieces du repertoire, ni d'en changer la distribution.

" Il doit savoir egalement que, depuis plus d'un an, j'ai spontanement renonce, en faveur de mademoiselle Fix, au role, un peu trop jeune pour moi, de la pensionnaire de Saint-Cyr.

" Ce qu'il ignore, peut-etre, c'est que je n'ai joue le role secondaire de la marquise de Prie dans _Mademoiselle de Belle-Isle_, pour les debuts de mademoiselle Stella Colas, qu'a regret et sur les instances reiterees de M. Empis.

" J'y renoncerai avec empressement, le jour ou le jugera convenable M. l'administrateur du Theatre-Francais, a qui j'ai ete heureuse de prouver en cette occasion mon desir de lui plaire.

" Quant a la lecon que M. Dumas pretend me donner, je ne saurais l'accepter. J'ai pu, dans un moment inopportun peut-etre, porter un jugement consciencieux sur des actes et des ecrits que leur auteur lui-meme livrait au public; je ne blessais ni d'anciennes amities, ni meme d'anciennes admirations. Mais, dans ces questions delicates, moins qu'a personne il appartient de prendre la parole a l'homme qui n'a pas su respecter dans ses anciens bienfaiteurs un exil doublement sacre.

" Agreez, etc.,

" A. BROHAN. "

Nous ne sommes de l'avis de mademoiselle Brohan, ni sur le role de mademoiselle Mauclerc, ni sur celui de madame de Prie.

Mademoiselle Augustine Brohan, agee de trente-sept ans a peine, et toujours jolie, pouvait parfaitement jouer la pensionnaire de

Saint-Cyr, puisque mademoiselle Mars, a cinquante, jouait celui de la duchesse de Guise, et, a cinquante-huit, celui de mademoiselle de Belle-Isle.

Quant au role _secondaire_ de madame de Prie, qu'elle a joue par complaisance, dit-elle, peut-etre est-il devenu un role secondaire aujourd'hui; mais, du temps de mademoiselle Mante, c'etait un premier role; j'en appelle a tous ceux qui l'ont vu jouer a cette eminente actrice.

Passons a mon ingratitude envers _mes bienfaiteurs_.

Je ne discuterai pas avec mademoiselle Brohan la signification multiple de ce mot bienfaiteur. Je le prends dans son sens ordinaire et moral. Donc, quant a mon ingratitude envers _mes bienfaiteurs_, je remercie mademoiselle Augustine Brohan de me placer sur ce terrain. Je vois que, malgre ma lettre, elle est toujours restee mon amie.

Attaque, je dois repondre.

Ceux qui ont lu mes _Memoires_ savent qu'entre dans les bureaux du duc d'Orleans, en 1823, sur la recommandation du general Foy, j'y restai sept ans:

Une annee, comme expeditionnaire, a 1,200 francs;

Trois ans, comme employe au secretariat, a 1,500 francs;

Deux ans, comme commis d'ordre, a 2,000 francs;

Deux ans, comme bibliothecaire adjoint, a 1,200 francs.

La se sont bornes a mon egard les bienfaits du duc d'Orleans (Louis-Philippe), bienfaits en echange desquels je lui consacrais neuf heures de mon temps par jour.

En 1830, je donnai ma demission de bibliothecaire adjoint, afin d'avoir le droit non-seulement d'avoir une opinion, mais encore de la dire tout haut.

Je perdis immediatement la protection de mon bienfaiteur couronne, et jamais depuis je ne la reconquis, ni n'essayait de la reconquerir.

Mais, en compensation, je conservai une amitie bien precieuse: celle du prince royal.

Ah! celui-la fut mon veritable _bienfaiteur_.

J'obtins de lui la grace d'un homme condamne aux galeres.

J'obtins de lui la vie d'un homme condamne a mort.

Aussi, envers celui-la, ma reconnaissance ne s'est point dementie: je

l'ai aime et respecte vivant; mort, je le vener.

Racontons en deux mots comment se nouerent plus tard les relations que j'eus l'honneur d'avoir avec M. le duc de Montpensier.

C'etait a la premiere representation des _Mousquetaires_, a l'Ambigu, le 27 octobre 1845.

La piece en etait au huitieme ou dixieme tableau, et etait en train de conquerir le succes qui se traduit par cent cinquante ou cent soixante representations consecutives.

Le duc de Montpensier assistait a la representation.

Pasquier, son chirurgien, vint frapper a ma loge.

--Le duc de Montpensier te demande, me dit-il.

--Pour quoi faire?

--Mais pour te faire ses compliments.

--Je ne le connais pas.

--Vous ferez connaissance.

--Je suis en redingote et en cravate noire.

--Un jour de triomphe, on n'y regarde pas de si pres.

Je suivis Pasquier.

Trois mois apres, la direction du Theatre-Historique etait accordee a M. Hostein.

Un an plus tard, le Theatre-Historique jouait la _Reine Margot_, comme piece d'ouverture.

Je paye aujourd'hui deux cent mille francs _ce bienfait_ de M. le duc de Montpensier; mais je ne lui en suis pas moins reconnaissant.

Et la preuve, c'est que, le 4 mars 1848, c'est-a-dire sept jours apres la revolution de fevrier, au milieu de l'effervescence republicaine qui remplissait les rues de bruit et de clameurs, j'ecrivis cette lettre dans le journal _la Presse_:

A monseigneur le duc de Montpensier.

" Prince,

" Si je savais ou trouver Votre Altesse, ce serait de vive voix, ce serait en personne que j'irais lui offrir l'expression de ma douleur pour la grande catastrophe qui l'atteint personnellement.

" Je n'oublierai jamais que, pendant trois ans, en dehors de tout sentiment politique et contrairement aux desirs du roi, qui connaissait mes opinions, vous avez bien voulu me recevoir et me traiter presque en ami.

" Ce titre d'ami, monseigneur, quand vous habitiez les Tuileries, je m'en vantais; aujourd'hui que vous avez quitté la France, je le réclame.

" Au reste, monseigneur, Votre Altesse, j'en suis certain, n'avait point besoin de cette lettre pour savoir que mon cœur est un de ceux qui lui sont acquis.

" Dieu me garde de ne pas conserver dans toute sa pureté la religion de la tombe et le culte de l'exil.

" J'ai l'honneur d'être avec respect,

" Monseigneur, de Votre Altesse royale,

" Le très-humble et très-obéissant
serviteur,

" ALEX. DUMAS. "

A cette époque, et pendant le moment d'effervescence où l'on se trouvait, il y avait quelque danger à écrire une pareille lettre.

Et vous allez le voir, chers lecteurs.

Le lendemain ou le surlendemain du jour où cette lettre parut, il y avait, à la Bastille, inhumation des citoyens tués pendant les trois jours de 1848.

Ils allaient rejoindre les patriotes de 1789 et de 1830.

J'assistai à cette fête, avec mon costume de commandant de la garde nationale de Saint-Germain.

Je revenais de la Bastille.

Depuis quelque temps, j'entendais une rumeur grossissante derrière moi.

À l'entrée de la rue de la Grange-Batelière, je crus m'apercevoir que j'étais l'objet de cette rumeur, et je me retournai.

En effet, un homme avait ameuté une cinquantaine d'individus et me suivait avec eux.

En voyant que je me retournais, cet homme vint à moi.

--C'est donc toi, citoyen Alexandre Dumas, me dit-il, qui appelle Montpensier _monseigneur_?

--Monsieur, lui repondis-je avec ma politesse accoutumee, j'appelle toujours un exile _monseigneur_; c'est une mauvaise habitude peut-etre; mais, que voulez-vous! elle est prise ainsi.

--Eh bien, tiens, continua le citoyen X..., voila pour ta peine.

Et, a ce mot, il tira un pistolet de dessous son paletot, et me le mit sur la poitrine.

Un jeune homme que je ne connaissais pas, M. Emile Mayer, qui demeure aujourd'hui rue de Buffaut, n deg. 17, releva avec son bras le pistolet du citoyen X...

Le pistolet partit en l'air.

J'avais tire mon sabre du fourreau; je pouvais le passer au travers du corps du citoyen X...; je jugeai la represaille inutile; je rentrai chez moi.

L'evenement se passa en plein jour et devant deux cents personnes; il est donc incontestable, et, s'il etait conteste, vingt temoins seraient la pour affirmer ce que je raconte.

Le bruit n'en est pas venu jusqu'a mademoiselle Brohan.

Cela n'a rien d'etonnant; on faisait tant de bruit a cette epoque, surtout au Theatre-Francais, ou mademoiselle Rachel chantait _la Marseillaise_.

Mais le bruit en vint jusqu'a M. le prince de Joinville.

Lorsqu'il fut question de former l'Assemblee constituante, un de ses aides de camp vint me trouver de sa part.

C'etait un capitaine de fregate.

--Monsieur Dumas, me dit-il, le prince de Joinville desire se mettre sur les rangs pour la deputation.

Je m'inclinai, attendant la suite de l'ouverture.

Le capitaine continua.

--Il me charge de vous demander votre avis sur la facon dont doit etre redigee sa profession de foi.

--Ah! repondis-je, monsieur, c'est bien simple! Et je pris une feuille de papier, et j'ecrivis:

" Saint-Jean d'Ulloa.--Tanger.--Mogador.

" Retour des cendres de Sainte-Helene.

" JOINVILLE. "

--Voila, dis-je en remettant la feuille de papier au capitaine, la meilleure profession de foi que, a mon avis, puisse faire M. le prince de Joinville.

Le prince de Joinville adopta une autre redaction.

Je crois qu'il eut tort.

L'Assemblée nationale reunie, on discuta la loi d'exil.

J'avais alors un traite avec le journal La Liberte. J'y etais entre au mois de mars, lorsqu'il tirait a douze ou treize mille exemplaires.

Au 15 mai suivant, il tirait a quatre-vingt-quatre mille.

La Liberte etait devenue une puissance.

C'etait un M. Lepoitevin Saint-Alme qui en etait redacteur en chef.

Je crus devoir protester contre la loi d'exil, qui frappait tous les membres de la famille d'Orleans.

J'apportai ma protestation a M. Lepoitevin Saint-Alme, qui refusa de l'insérer.

Je rompis mon traite avec La Liberte.

Puis j'allai porter ma protestation de journal en journal.

Tous refuserent.

J'allai a la Commune de Paris, c'est-a-dire dans la gueule du lion. J'attaquais tous les jours Sobrier et Blanqui.

La Commune de Paris fit ce qu'aucun journal n'avait ose faire, elle insera ma protestation.

Ce n'est pas tout.

Lorsque le prince Louis-Napoleon fut nomme president de la Republique, je lui adressai, le 19 decembre 1848, une lettre sur le meme sujet, et qui fut publiee par le Journal l'Evenement.

Etrange coincidence, l'Evenement, dans lequel je demandais le rappel de tous les exiles, etait le journal de Victor Hugo!

Ceux qui desireront lire cette lettre la trouveront a la date du 19 decembre.

Enfin, lorsque le roi Louis-Philippe mourut, je fis le voyage de Paris a Claremont pour assister a son convoi, comme, dix ans auparavant, j'avais fait le voyage de Florence a Dreux pour assister a celui du duc d'Orleans.

Selon toute probabilite, ces differents faits ne sont point parvenus a la connaissance de mademoiselle Augustine Brohan.

Il n'y a rien la d'etonnant; a cette epoque, mademoiselle Augustine Brohan n'etait pas encore journaliste.

Une derniere anecdote.

On se rappelle que c'est sous l'influence du duc de Montpensier que le Theatre-Historique s'etait ouvert.

Le duc de Montpensier avait sa loge au Theatre-Historique.

La revolution de fevrier terminee, le duc de Montpensier parti, sa loge, dont il n'avait pas renouvele la location, se trouvait vacante.

J'allai trouver M. Hostein et le priai de ne louer cette loge a personne, la prenant pour mon compte.

M. Hostein y consentit.

Pendant pres d'un an, la loge du duc de Montpensier resta vide, et eclairee aux premieres representations, comme si elle l'attendait.

Il y a plus: le duc de Montpensier, a chaque premiere representation, recevait, avec une lettre de moi, son coupon de loge a Seville.

Au bout d'un an, son secretaire intime, M. Latour, vint faire un voyage a Paris.

A peine arrive, il accourut chez moi.

Il venait me faire des compliments de la part du prince.

Apres avoir cause de beaucoup de choses,--les sujets de conversation ne manquaient point a cette epoque,--nous en arrivames au Theatre-Historique.

--A propos, me dit-il, ai-je encore mes entrees?

--Ou cela?

--Au Theatre-Historique.

--Parbleu!

--Je veux dire mes entrees sur la scene.

--Avez-vous toujours votre clef de communication?

--Oui.

--Eh bien, cher ami, servez-vous-en ce soir; les revolutions changent les gouvernements, mais elles ne changent pas les serrures. Seulement, a mon tour.--A propos...

--Quoi?

--Le prince recoit ses coupons de loge, n'est-ce pas?

--Certainement.

--Qu'a-t-il dit quand il a reçu le premier?

--Il s'est mis a rire en disant: "Ce farceur de Dumas!"

--Tiens, c'est singulier, repondis-je; a sa place, je me serais mis a pleurer.

J'allai a mon bureau.

--Vous ecrivez? me demanda Latour.

--Oh! rien, un mot.

J'écrivais, en effet.

J'écrivais a M. Hostein:

" Mon cher Hostein,

" Vous pouvez, a partir de demain, disposer de l'avant-scene de M. le duc de Montpensier. Je trouve que c'est un peu trop cher, de payer une loge a l'annee pour faire rire un prince.

" Tout a vous,

" ALEX. DUMAS. "

COMMENT J'AI FAIT JOUER A MARSEILLE LE DRAME DES _FORESTIERS_

Un jour,--il y a dix-huit mois de cela,--je recus une lettre de Clarisse Miroy. Vous vous rappelez bien Clarisse Miroy, n'est-ce pas? vous l'avez assez applaudie dans _la Grace de Dieu_ et dans _la Bergere des Alpes_.

L'excellente artiste me pria de lui envoyer, pour elle et pour Jenneval, dont elle me vantait le talent, un _Antony_ censure.

Le prefet des Bouches-du-Rhone, ignorant que l'on jouat _Antony_ a Paris, refusait de le laisser jouer a Marseille.

J'avais beaucoup entendu parler du talent de Jenneval, qui a une grande reputation en province. Je venais d'ecrire les derniers mots d'un drame tire d'un roman anglais, _Jane Eyre_; j'eus l'idee, au lieu d'envoyer _Antony_ a Clarisse et a Jenneval, de leur offrir _Jane Eyre_.

Peut-etre la piece ne valait-elle pas _Antony_, qui, du temps de l'ecole idealiste, passait pour une assez bonne piece; mais, en tout cas, c'etait moins connu. Jenneval et Clarisse accepterent. Ils allerent trouver MM. Tronchet et Lafeuillade, les directeurs des deux theatres, et leur firent part de ma proposition.

Poste pour poste, je recus de ces messieurs priere de leur envoyer mes conditions.

J'etais fatigue, j'avais un enorme besoin de cette grande amie a moi que l'on nomme la solitude, je resolut de porter mes conditions moi-meme.

Je sautai en wagon; vingt-deux heures apres, j'etais a Marseille.

Avec des ambassadeurs comme Jenneval et Clarisse, qui tenaient les recettes du theatre de Marseille entre leurs mains, les conditions ne furent pas longues a debattre.

Le jour de la lecture aux acteurs fut fixe.

A mon grand etonnement, je trouvai chez M. Tronchet, l'un des deux directeurs, non-seulement les artistes qui devaient jouer dans l'ouvrage, mais encore une partie de la presse et une fraction du conseil municipal.

Vous jugez si cette solennite m'effraya, moi, l'homme le moins solennel du monde.

Enfin, je tirai mon manuscrit de _Jane Eyre_, et lus, tant bien que mal, le prologue et les trois premiers actes.

Par malheur ou par bonheur,--vous allez voir combien les desseins de Dieu sont impenetrables,--le copiste qui m'avait promis de m'apporter les deux derniers actes de mon drame me manqua de parole.

Je fus donc obligé de faire a l'honorable societe un discours dans lequel je lui exposais la situation, en l'invitant a revenir le samedi suivant.

L'honorable societe fut de bonne composition; elle m'assura qu'elle s'etait trop amusee aux trois premiers actes pour ne pas revenir aux deux derniers, et partit, en apparence fort satisfaite.

C'est ce qu'il nous faut, a nous, qui ne vivons que d'apparences.

Mais, pendant ces deux jours, il devait se passer un grand evenement.

Une artiste mecontente de son role, et qui, par consequent, desirait que la piece ne fut pas jouee, vint trouver Jenneval et, en confidence, lui glissa tout bas que ma piece avait deja ete jouee a Bruxelles.

J'avoue qu'a cette ouverture de Jenneval, mon etonnement fut grand.

J'allai aux sources; voici ce qui etait arrive:

J'avais lu le roman de miss Currer Bell sur l'original. J'ignorais qu'il eut ete traduit, et, par suite, j'ignorais que deux jeunes Belges de beaucoup de talent, ce qui n'arrangeait pas mon affaire, en avaient fait un drame pour le theatre des galeries Saint-Hubert.

C'etait ce drame que l'on m'accusait tout simplement de vouloir faire jouer sous mon nom a Marseille. L'accusation etait absurde. Mais vous connaissez l'axiome, chers lecteurs: *_Credo quia absurdum_*.

A l'instant meme, mon parti fut pris; je remerciai l'artiste de sa bienveillante demarche a mon egard, j'arrivai a la reunion du samedi, je demandai la parole et je racontai toute l'histoire, declarant qu'il m'etait impossible de laisser jouer maintenant *_Jane Eyre_*.

Ce fut un concert de desolation. Comme il paraissait sincere:

--Messieurs et mesdames, demandai-je, car il y avait des dames, voulez-vous me permettre de vous raconter une histoire?

Ma proposition souleva une tempete.

--Ce n'est pas une histoire que nous voulons, me fut-il repondu de tous cotes, c'est un drame, ou, tout au moins, une comedie.

--Laissez-moi toujours vous raconter l'histoire, insistai-je.

On me fit cette concession, mais bien en rechignant, je vous jure.

--Messieurs, dis-je, il n'est point que vous n'ayez entendu parler d'un grand legiste nomme Cambaceres, qui avait l'honneur d'etre archichancelier sous Napoleon 1er.

La plupart des personnes qui se trouvaient la, de si mauvaise humeur qu'elles fussent, furent obligees de convenir qu'elles retrouvaient dans leurs souvenirs quelque chose qui n'etait aucunement en desaccord avec ce que je disais.

Je continuai.

--Il n'est point que vous n'avez entendu dire encore que cet archichancelier, que Napoleon tourmentait tant avec son vote du 20 janvier 1793, etait non-seulement un grand legiste, mais encore un grand gastronome, chose bien autrement rare; car on peut etre un grand legiste avec une bonne memoire, mais on ne peut etre un grand gastronome qu'avec un bon estomac. Or, Son Excellence l'archiechancelier, ayant ete doublement doue, et d'une bonne memoire et d'un bon estomac, etait donc a la fois un grand legiste et un grand gastronome...

Ici, je fus interrompu pour tout de bon.

--Qui etes-vous? demandai-je, un jour que je mettais en scene le drame des _Girondins_ au Theatre-Historique, a un homme que je trouvais constamment entre mes jambes, et dont la figure, sans m'etre completement inconnue, ne m'etait pas tout a fait etrangere, et pourquoi etes-vous toujours la?

--Parce que j'ai le droit d'y etre, monsieur, me repondit-il, comme un homme sur de son droit.

--Qui etes-vous donc?

--Je suis _le premier murmure_,

J'inclinai la tete sous cette reponse. Cet homme, mon chef de comparses, etait, en effet, le premier murmure.

Que de fois je l'avais deja entendu, ce malheureux premier murmure, qui a toujours le droit d'etre la! que de fois je devais l'entendre encore!

--Ah! lui repondis-je, je te connais, tu es l'esclave qui suivait a Rome le char du triomphateur, et qui lui criait, au milieu des couronnes, des fanfares, des bravos, des applaudissements, des palmes: " Cesar, souviens-toi que tu es mortel!" Seulement, tu ne t'appelles pas le premier murmure, tu t'appelles l'Envie; seulement, tu n'es pas un homme, tu es un serpent!

Eh bien, ce premier murmure, je venais de l'entendre derriere moi, a cette seconde periode de mon histoire de Cambaceres.

--Messieurs, dis-je, par grace, laissez-moi achever.

On conceda.

--Un jour, continuai-je, que ce grand legiste donnait un de ces diners dont lui seul et son cuisinier avaient le secret, il recut un si magnifique poisson, que cuisinier et maitre resterent en admiration devant lui.

--Oh! nous connaissons l'anecdote, dit une voix:

Et le turbot fut mis a la sauce piquante.

--Messieurs, vous vous trompez: ce n'était point un turbot, c'était un saumon, et il fut mangé, non pas avec une sauce piquante, mais avec une sauce hollandaise.

Le silence se rétablit; l'interrupteur avait vu qu'il était dans son tort.

--Mais, au moment, continuai-je, ou maître et cuisinier étaient en admiration, voilà que l'on annonce un second saumon. On le déballa négligemment, et seulement à cause de la longueur de sa bourriche, qui semblait exagérée. L'étonnement fut grand lorsqu'on le mettait à côté du premier, on vit qu'il avait trente-deux centimètres de plus, et lorsqu'on le plaçait dans une balance, on reconnut qu'il l'emportait sur l'autre de deux livres et demie. Jamais on n'avait vu saumon de pareille taille.

--Pardonnez-moi, me dit une voix, mais il me semble que vous vous éloignez de plus en plus de la question.

--Au contraire, je m'en rapproche. Laissez-moi dire, et vous verrez.

Le premier murmure devint second murmure.

Je fis comme on fait au bal de l'Opéra; je lui dis: " Je te connais, beau masque," et je continuai.

--Que faire de deux pareils poissons? L'archichancelier en était presque à regretter le second, qui le mettait dans un pareil embarras. Enfin il se frotta le front, un sourire s'épanouit sur ses lèvres éloquentes et gourmandes:

"--Le dîner a lieu demain, dit-il au maître d'hôtel; faites cuire les deux poissons, vous recevrez des ordres ultérieurs.

" Oh était habitué à ne plus s'inquiéter de rien en politique et en cuisine, quand l'archichancelier avait dit:

"--Soyez tranquille.

" On ne s'inquiéta plus de rien.

" Le même soir, les ordres furent donnés.

" Le lendemain, à six heures précises, les convives étaient à table.

" Pendant le potage, qui était une bisque aux écrevisses, on leur avait annoncé le saumon comme un monstre marin dont ils n'avaient aucune idée.

" Les convives de Cambacères, qui avaient vu ce qu'il y a de mieux en poissons de tout genre, et qui croyaient naturellement n'avoir plus rien à voir sous ce rapport, attendaient donc avec une dédaigneuse

confiance l'apparition du prétendu monstre.

" On n'avait pas longtemps à l'attendre, il devait venir en relève de potage.

" Au moment solennel, la porte de la salle à manger s'ouvrit, on entendit resonner dans le lointain la marche des Samnites.--Un chef parut, un candelabre à la main, suivi de quatre marmitons en costume d'une entière blancheur, portant sur leurs épaules une planche de cinq pieds de long sur laquelle, au milieu d'une mer d'herbes odoriférantes, dormait le saumon attendu.

" Quoique ce fut le moins grand des deux, sa vue excita une clameur universelle.

" Les convives, pour mieux voir, se leverent; les plus petits monterent sur leur chaise, et la procession commença sa promenade autour de la salle à manger.

" On en était au plus fort de l'admiration, quand un marmiton maladroit glisse et tombe, entraînant son compagnon dans sa chute.

" Il n'y eut qu'un cri, cri de terreur, non pas pour les deux marmitons,--qui s'inquiétait de deux pareils droles!--mais pour le saumon.

" Le saumon, en effet, était cuit trop à point pour supporter impunément une pareille chute.

" Il se brisa en dix morceaux.

"--Ah! firent les convives d'un seul cri, mais en modulant leur sensation sur vingt tons différents qui remplirent la gamme de la douleur, depuis le soupir jusqu'au sanglot.

" Au milieu de ce concert de desolation, on entendit une voix qui disait:

"--Que voulez-vous, messieurs! c'est un petit malheur.

" Chacun se retourna vers celui qui venait de prononcer ce blasphème.

" C'était le maître de la maison, qui, au milieu de ce désastre, était resté le front calme et le visage souriant.

" Tous les bras devinrent des points d'interrogation et se dressèrent vers lui.

"--Qu'on en apporte un autre! dit-il d'un air impératif et avec un geste de commandement qui rappelait le grand Condé.

" Chacun resta stupefait.

" Au meme instant, la musique, qui avait cesse comme si elle eut ete frappee du meme coup que les convives, reprit plus animee que jamais.

" On entendit le pietinement d'une nouvelle procession.

" Un nouveau chef entra, portant deux candelabres au lieu d'un.

" Il etait suivi, non plus de quatre, mais de huit marmitons, portant, non plus une planche de six pieds, mais de dix, et sur cette planche gisait, non plus au milieu du cerfeuil, de la pimprenelle et du persil, mais sur un lit des fleurs les plus rares, le veritable colosse, le veritable monstre, le saumon gigantesque destine a etre mange, et dont l'autre n'etait que la miniature.

" L'esprit des gourmands est ordinairement d'une grande finesse.

" Il n'y eut pas un des convives qui ne comprit l'admirable comedie culinaire qui venait d'etre jouee devant lui.

" Toutes les voix eclaterent en un seul cri:

"--Vive monseigneur l'archichancelier! vive le soutien de l'Empire!

" Cambaceres se rassit modestement et ne dit que ces deux mots:

"--Messieurs, mangeons.

--Eh bien, me demanda une voix, que signifie votre histoire?

--Cela signifie, messieurs, que le saumon de cinq pieds a fait une chute, et que l'on va vous en servir un de sept. Voulez-vous vous trouver ici jeudi prochain? D'ici la, je ferai une autre piece, que j'aurai l'honneur de vous lire.

--Et ce drame, comment s'appellera-t-il? demanda la meme voix interrogative.

--Il s'appellera _le Salteador_, _Pascal Bruno_ ou _les Gardes forestiers_, a votre choix.

--Va pour _les Gardes forestiers_, dit la meme voix.

--A jeudi donc _les Gardes forestiers_, messieurs.

Le grand saumon avait fait son effet; on m'entoura, on m'applaudit, on me felicita.

--Que cherchez-vous? me demanda Jenneval.

--Je cherche le premier murmure.

--Oh! soyez tranquille, me dit-il en riant, il est alle vous attendre dans la salle.

Au nombre des personnes qui assistaient a la lecture etait un de mes vieux amis, nomme Berteau.

Nous etions deja amis avant de nous connaitre.--Nous sommes restes amis apres nous etre connus, et nous nous sommes connus en 1834, voila de cela tantot vingt-quatre ans.

Une amitie qui a age d'homme, c'est respectable.

Comment etait-il mon ami sans me connaitre? comment m'avait-il prouve son amitie?

Je vais vous raconter cela.

Berteau avait vingt-quatre ans en 1830; comme tous les Marseillais, il avait le coeur chaud, la tete poetique, et de l'esprit jusqu'au bout des ongles.

Je ne sais pas comment font ces diables de Marseillais, ils ont tous de l'esprit, et il en reste encore pour les autres.

Il s'etait fait non-seulement un adepte, mais un fanatique de la nouvelle ecole.

Malheureusement, tout le monde n'etait pas de son opinion litteraire a Marseille. Il y avait bon nombre d'opposants, et les opposants etaient meme en majorite.

Madame Dorval y vint en 1831 pour jouer Antony.

Or, Antony etait l'expression la plus avancee du parti. Victor Hugo, plus romantique que moi par la forme, etait plus classique par le fond.

L'effet d'Antony sur les Marseillais devait etre decisif. Continuerait-on de parler la langue d'Oc a Marseille? Y parlerait-on la langue d'Oil?

Telle etait la question.

Antony allait la decider.

Chers lecteurs qui courez les boulevards un agenda a la main, non pas pour y inscrire vos pensees,--mais vos differences;--et vous surtout, belles lectrices qui portez ces crinolines immenses et ces imperceptibles chapeaux, dont l'un est necessairement la critique de l'autre, vous n'avez pas connu ces representations de 1830, dont chacune etait une bataille de la Moscova, a la fin de laquelle chacun chantait son Te Deum, comme si les deux partis etaient vainqueurs, tandis qu'au contraire, souvent les deux partis etaient vaincus; vous ne pouvez donc vous faire une idee de ce que fut, ou plutot de ce que

ne fut pas la première représentation d'Antony à Marseille.

Des le premier acte, il y eut lutte dans le parterre, non pas lutte de sifflets et de bravos, d'applaudissements et de chants de coqs, de cris humains et de miaulements de chats, comme cela se pratique dans les représentations ordinaires, non; lutte d'injures, lutte à coups de pied, lutte à coups de poing.

Berteau, à son grand regret, fut un peu empêché de prendre part à cette lutte.

Pourquoi?--ou plutôt par quoi?

Par une couronne de laurier qu'il avait apportée toute faite, et qu'il cachait sous une de ces immenses redingotes blanches, comme on en portait en 1831.

Peut-être un combattant de plus, et surtout un combattant de la force, de l'enthousiasme et de la conviction de Berteau, eut-il changé la face de la bataille.

Or, quoi qu'il doive m'en coûter, il faut bien que je l'avoue, la bataille fut perdue, non pas comme Waterloo, au cinquième acte, mais comme Rosbach. au premier.

Force fut de baisser la toile avant la fin de ce malheureux premier acte.

Que fait Berteau, ou plutôt que fera Berteau de sa couronne?

Berteau s'élance sur le théâtre, crie: "Au rideau!" d'une si majestueuse voix, que le machiniste la prend pour celle du régisseur; le rideau se lève, et que voit le parterre, encore en train de se gourmer?

Berteau sur le théâtre avec sa redingote blanche, et sa couronne à la main.

Berteau, secrétaire de la préfecture, était connu de tout Marseille.

Que va faire Berteau?

À peine chacun s'était-il adressé cette question, que Berteau arrache la brochure des mains du souffleur, allonge son double laurier sur la brochure, et, à haute et intelligible voix:

--Alexandre Dumas, dit-il, puisque tu n'es pas ici et que je ne puis te couronner, permets que je couronne ta brochure.

Je vous demande, à vous qui connaissez Marseille, quel fut le tonnerre d'injures, de cris, d'imprecations qui s'élança de ce volcan que l'on appelle un parterre marseillais.

Vous croyez que Berteau, vaincu, va se retirer?

Vous ne connaissez pas Berteau.

Il se retire, en effet, mais pour aller chercher dans le cabinet des accessoires la plus immense perruque du _Malade imaginaire_, la fait poudrer a blanc par le coiffeur, la dissimule derriere sa redingote blanche, rentre sur la scene et crie: " Au rideau! " pour la seconde fois.

Trompe pour la seconde fois, le machiniste leve la toile.

Encore Berteau; cette fois, seulement, Berteau fait trois humbles saluts.

On croit qu'il vient faire des excuses, on crie: " Silence! " on se rassied.

Berteau tire sa perruque de derriere son dos, et, d'une voix articulee de facon a ce que personne n'en perde un mot:

--Tiens, parterre de perruquiers, dit-il, je t'offre ton embleme.

Et il jette sa perruque poudree a blanc au milieu du parterre.

Cette fois, ce ne fut pas une revolte, ce fut une revolution; ce n'etait plus assez de proscrire Berteau comme Aristide, il fallait l'immoler comme les Gracques.

On se precipita sur le theatre.

Berteau n'eut que le temps de disparaitre, non par une trappe, mais par le trou du souffleur.

Un pompier, qui lui avait des obligations, lui presta son casque et sa veste pour sortir du theatre et rentrer chez lui.

Le lendemain, en venant a son bureau, il trouva le prefet plein d'inquietude; on lui avait annonce que son secretaire particulier etait fou, et comme, a part son enthousiasme romantique, Berteau etait un excellent employe, le prefet etait au desespoir.

Or, j'avais retrouve Berteau aussi chaud en 1858 qu'il l'etait en 1832.

Present a l'engagement que je prenais de lire une nouvelle piece le jeudi suivant, il pensa que j'aurais besoin de solitude, et m'offrit sa campagne de la Blancarde.

En sortant du theatre, nous montames en voiture et allames a la campagne.

Imaginez-vous la plus delicieuse retraite qu'il y ait au monde, avec

des forets de pins qui au mois d'aout, ne laissent point passer un rayon de soleil, avec des vergers d'amandiers qui, au mois de mars, quand a Paris tombe la veritable neige, froide et glacee, secouent, eux, leur neige parfumee et rose sur des gazons qui n'ont pas cesse d'etre verts.

La maison etait gardee par un simple jardinier nomme Claude, comme au temps de Florian et de madame de Genlis,

Le matin, au poste a feu de la Blancarde, il avait tue un oiseau qui lui etait inconnu.

Il apportait cet oiseau a son maitre.

Berteau poussa un cri de joie.

--Eh! mon ami, dit-il, c'est pour vous, c'est en votre honneur que cet oiseau s'est fait tuer.

Je pris l'oiseau, je l'examinai, le tournant et le retournant.

--Je ne lui trouve rien d'extraordinaire, dis-je, et, a moins que ce ne soit le rara avis de Juvenal ou le phenix qui vient deguise en simple particulier pour le carnaval a Marseille...

Berteau m'interrompit.

--Eh! mon ami, c'est bien mieux que tout cela: c'est l'oiseau conteste, l'oiseau fabuleux, l'oiseau que l'on vous a accuse d'avoir trouve dans votre imagination, l'oiseau qui n'existe pas, a ce que pretendent les savants; c'est un chastre, mon ami; voila vingt ans que j'en cherche un pour vous l'envoyer. Tiens, Claude, voila cent sous.

--Un chastre!

Je vous avoue que, moi-meme, j'etais reste stupefait; on m'avait tant dit que j'avais invente le chastre, que j'avais fini par le croire.

Je m'etais dit que j'avais ete mystifie par M. Louet, et je m'etais console, ayant ete depuis mystifie par bien d'autres.

Mais non, l'honnete homme ne m'avait dit que la verite; peut-etre n'avait-il pas ete a Rome en poursuivant un chastre, mais il avait pu y aller, puisque, ornothologiquement parlant, la cause premiere existait.

Je mis le chastre dans une boite faite expres, et je l'expediai a Paris pour le faire empailler.

Puis je m'occupai de mon installation.

La premiere chose qui m'etait necessaire etait une cuisiniere.

Je m'informai a Berteau.

--Diable! me dit-il, je vous en donnerais bien une, mais....

--Mais quoi?

--Mais elle a un defaut.

--Lequel?

--Elle ne sait pas faire la cuisine.

Je jetai un cri de joie.

--Eh! mon ami, lui dis-je, c'est justement ce que je cherche! Une cuisiniere qui ne sait pas faire la cuisine, mais c'est un oiseau bien autrement rare que votre chastre, que je soupconne d'etre le merle a plastron, ce qui, soyez tranquille, ne m'ote aucunement de ma consideration pour lui. Une cuisiniere qui ne sait pas faire la cuisine est un etre sans envie, sans orgueil, sans prejuges, qui n'ajoutera pas de poivre dans mes ragouts, de farine dans mes sauces, de chicoree dans mon cafe; qui me laissera mettre du vin et du bouillon dans mes omelettes sans lever les iras au ciel, comme le grand pretre Abimeleck. Allez me chercher votre cuisiniere qui ne sait pas faire la cuisine, cher ami, et n'allez pas vous tromper et m'en amener une qui la sache.

Berteau partit comme si c'etait la veille qu'il eut jete une perruque au parterre, et revint ramenant au petit trot derriere lui une bonne grosse Provencale de trente-cinq a quarante ans, avec un sourire sur les levres, une etincelle dans les yeux, et un accent que, pres d'elle, la capitaine Pamphile parlait le tourangeau.

Elle s'appelait madame Cammel.

Nous nous entendimes en quelques paroles.

Il fut convenu qu'elle ferait le marche et que je ferais la cuisine.

La seule part qu'elle prendrait a cette preparation chimique serait de gratter les legumes, d'ecumer le pot-au-feu et de vider les volailles; je me chargeais du reste.

Il n'est pas, chers lecteurs,--detournez-vous, belles lectrices qui meprisez les occupations du menage, et n'ecoutez pas,--il n'est pas, chers lecteurs, que vous ne sachiez que j'ai des pretentions a la litterature, mais qu'elles ne sont rien aupres de mes pretentions a la cuisine.

J'ai, de par le monde, trois ou quatre grands cuisiniers de mes amis, que je me menage pour collaborateurs dans un grand ouvrage sur la cuisine, lequel ouvrage sera l'oreiller de ma vieillesse.

Ces grands cuisiniers, ces illustres collaborateurs, sont Vuillemot, mon ancien hôte de la Cloche et de la Bouteille, qui tient aujourd'hui le restaurant de la place de la Madeleine, l'homme chez lequel on boit le meilleur vin, on mange les huîtres les plus fraîches, et l'on déguste les hollandais les plus fins; enfin Roubion et Jenard de Marseille, les seuls praticiens chez lesquels on mange la véritable bouillabaisse aux trois poissons.

Et, remarquez-le bien, chers lecteurs, mon livre ne sera pas un livre de simple théorie. Ce sera un livre de pratique. Avec mon livre, on n'aura plus besoin de savoir la cuisine pour la faire; au contraire, moins on la saura, mieux on la fera.

Car, si poétique que sera l'œuvre, l'exécution sera toute matérielle. Comme en arithmétique, dès que j'aurai indiqué une recette, je donnerai la preuve de son infailibilité.

Tenez,--exemple,--le premier venu, et bien simple; vous allez toucher la chose du doigt.

Il s'agit de faire rotir un poulet.

Brillat-Savarin, homme de théorie, qui n'a, au fond, inventé que l'omelette aux laitances de carpes, a dit:

On devient cuisinier, mais on naît rotisseur.

C'est une maxime, c'est même plus ou moins qu'une maxime, c'est un vers.

Mais, au lieu d'une maxime, au lieu d'un vers, il aurait bien mieux fait de nous donner une recette.

Coutry, autre grand praticien, aujourd'hui retiré, a dit:

" Je préfère le cuisinier qui invente un plat à l'astronome qui découvre une étoile; car, pour ce que nous en faisons, des étoiles, nous en aurons toujours assez. "

Revenons à la manière de faire rotir un poulet.

--Pardieu! c'est bien simple! me direz-vous, surtout avec nos cuisines économiques. Vous mettez votre poulet dans un plat, sur une couche de beurre, vous glissez le plat dans votre four, et, de temps en temps, vous arrosez le poulet.

--Pouah!--ne causons pas ensemble, s'il vous plaît, ce serait du temps perdu.--Un roti au four! c'est bon pour des Esquimaux, des Hottentots et des Arabes.

--Alors, à la broche! soit à la broche au tourniquet, soit dans une cuisinière, avec une coquille devant.

--C'est deja mieux; mais ne vous fachez pas si je vous dis que c'est l'enfance de l'art que vous pratiquez la.

--L'enfance de l'art?

--Eh! oui. Savez-vous combien vous faites de trous a votre poulet en le faisant cuire de cette facon? Quatre: deux avec la broche, deux horizontalement, deux verticalement. Eh bien, c'est trois de trop. Ah! vous commencez a reflechir, n'est-ce pas, chers lecteurs? Vous vous dites: " Le maitre, en somme, pourrait bien avoir raison: plus le poulet a de trous, plus il perd de jus, et le jus du poulet, une fois tombe dans la lechefrite, n'est plus bon qu'a faire des epinards; encore, pour les susdits epinards, la graisse de caille vaut-elle mieux. "

Pas de broches, mes enfants, pas de brochettes! Une simple ficelle!

Ecoutez bien ceci:

Tout animal a deux orifices, n'est-ce pas? un superieur, un inferieur; c'est incontesté.

Vous prenez votre poulet, vous lui faites rentrer la tete entre les deux clavicules, de maniere a ce qu'elle penetre dans les cavites de l'estomac (methode belge), vous recousez la peau du cou de maniere a fermer hermetiquement les blessures de la poitrine.

Vous retournez votre poulet, vous faites rentrer dans son orifice inferieur le foie, vous introduisez avec le foie un petit oignon et un morceau de beurre manie de sel et de poivre, et, devant un bon feu de bois, vous pendez votre poulet par les pattes de derriere a une simple ficelle, que vous faites tourner comme sainte Genevieve faisait tourner son fuseau.

Puis vous versez dans votre lechefrite gros comme un oeuf de beurre frais et une tasse a cafe de creme.

Enfin, avec ce beurre et cette creme meles ensemble, vous arrosez votre poulet, en ayant soin de lui introduire le plus que vous pourrez de ce melange dans l'orifice inferieur.

Vous comprenez bien qu'il n'y a pas meme a discuter la superiorite d'une pareille methode. Il y a a faire cuire deux poulets, et meme trois poulets, si vous y tenez, a votre four, et a gouter.

Eh bien, dans mon livre, tout sera de cette simplicité, et, j'ose le dire, de cette superiorite.

Au bout de quatre jours de cette cuisine simple et substantielle, les _Gardes forestiers_ etaient faits.--Le jeudi, ils furent lus.--Quinze jours apres, ils furent joues avec le succes que vous ont dit les journaux de Marseille.

Berteau retrouva, le soir de la representation, le premier murmure dans la salle; mais il le fit taire.

--Par quel moyen?

--Ah! quant a cela, je n'en sais rien... Par les moyens connus de Berleau.

Le jour meme ou j'arrivai a Marseille, je pris Jenneval et Clarisse, et je les emmenai au chateau d'If.

A propos, je ne vous ai pas dit de moi et de ma piece tout le bien que j'en pense, et je vous ai modestement renvoye aux journaux de Marseille; mais ne point parler de la facon dont Jenneval et Clarisse jouerent, l'un le pere Vattrin et l'autre la mere Vattrin, ce serait une ingratitude.

Vous connaissez Clarisse, je n'ai donc rien a vous en dire, ou plutot je n'ai a vous en dire que ce que vous en savez: que c'est une de ces rares organisations qui ont recu de Dieu le privilege de vous faire rire et pleurer.

Mais vous ne connaissez pas Jenneval. C'est un beau garçon de trente-quatre a trente-cinq ans, un type qui tient a la fois de Clarence et de Melingue, et qui a, surtout dans le grand drame, dans Richard Darlington, dans Buridan, dans Kean, de magnifiques emportements.

Cette fois, il perdait une partie de ses avantages, jouant un vieux garde dont les epaules, a force de porter son fusil, sont un peu rentrees dans la poitrine, dont les jambes, a force de marcher, sont un peu rentrees dans le ventre.

Eh bien, il y avait ete tout simplement parfait.

Quand il y aura, dans un des theatres de Paris, un directeur qui ne fera pas ses pieces lui-meme, et que j'aurai un peu d'influence dans ce theatre, j'y ferai entrer Jenneval.

Alors vous verrez et vous jugerez.

J'avais, en outre, retrouve dans la troupe un garçon d'un grand talent, qui avait cree a Bruxelles le role de Mazarin dans mon drame de la Jeunesse de Louis XIV, arrete par la censure parisienne.

On l'appelle Romanville.

Encore un qui devrait etre a Paris, et qui n'y est pas.

En outre, etaient venues de Paris: mademoiselle Henriette Nova, charmante actrice deja applaudie a l'Ambigu, et la petite Dubreuil, qui tient a neuf ans ce que les autres actrices promettent a peine a

dix-huit.

Carre et M. Herbeley completaient cet ensemble, auquel la meilleure troupe de drame de Paris eut porte envie.

Donc, grace a eux, succes et grand succes. Maintenant, n'en parlons plus, et revenons au chateau d'If.

Ce n'etait pas que je ne connusse le chateau d'If, si j'etais presse d'y aller. Je le connais depuis 1834; en 1834, j'y fis une visite avec le meme Berteau, que vous avez vu en 1858 m'accompagner a la Blancarde, et Mery, que nous laissames sur le rivage, comme une Ariane volontairement abandonnee.

C'est que Mery a le mal de mer rien qu'a regarder le balancement d'un bateau; aussi mimes-nous sa peur a rancon; il ne fut rachete du voyage qu'a la condition qu'au retour il y aurait deux cents vers faits.

Au retour, il y en avait deux cent cinquante. Mery est de bonne mesure et donne toujours plus qu'on ne lui demande.

A l'epoque ou je visitai pour la premiere fois le chateau d'If,--1834--l'ombre de Mirabeau y regnait en souveraine. On n'y montrait que le cachot de Mirabeau; on n'y parlait que de Mirabeau; on n'y racontait que les faits et gestes de Mirabeau.

Depuis 1834, tout est bien change.

Canaris! Canaris! nous t'avons oublie!

s'ecrie Victor Hugo.

Helas! Mirabeau est aujourd'hui bien plus oublie au chateau d'If que Canaris en Grece.

Qui est cause de cet oubli?

Votre serviteur, qui a eu le malheur de faire un roman en une douzaine de volumes, intitule _Monte-Cristo_.

Avant d'etre Monte-Cristo, Monte-Cristo fut Dantes.

Vous vous en souvenez bien; Dantes passe quatorze ans avec l'abbe Faria dans les cachots du chateau d'If, et n'en sort qu'en se substituant a celui-ci dans le sac qu'on jette a la mer.

Or, voila que la legende fausse a pris la place de l'histoire vraie; voila qu'on ne raconte plus au chateau d'If la captivite de Mirabeau, mais la fuite de Dantes.

Deja, en 1847, quand j'ai fait représenter _Monte-Cristo_ en deux journees, au Theatre-Historique, j'avais ecrit a Marseille pour avoir une vue du chateau d'If.

Le dessin me fut envoye avec cette exergue:

Vue du chateau d'If, prise de l'endroit ou Dantes a ete precipite.

Depuis ce temps, la tradition n'a fait que croitre et embellir. Un concierge fait sa fortune au chateau d'If--fortune de concierge, bien entendu--en six a sept ans, vend son fonds comme Boissier fait de son magasin, Philippe, de son restaurant, madame Prevost, de sa boutique de fleurs, et se retire avec des rentes.

Un journal a meme ete plus loin: il a annonce qu'un de ces concierges enrichis m'avait, reconnaissant a son dernier soupir, laisse cent mille francs.

C'est possible, mais aucun notaire ne m'a encore ecrit pour jne faire des communications a ce sujet.

Tant il y a que j'arrivai au chateau d'If pour me faire raconter l'histoire de Dantes comme a un etranger, et que, comme a un etranger, le concierge, ou plutot la concierge, dans un baragouin espagnol impossible a comprendre, il faut lui rendre cette justice, me raconta l'histoire de Dantes.

Rien n'y manquait, je dois le dire, ni le corridor creuse d'un cachot a l'autre, ni la mort de Faria, ni la fuite du prisonnier.

Quelques pierres avaient meme ete tirees de la muraille pour donner plus de vraisemblance a la chose.

En sortant, je donnai au concierge un certificat constatant que toute cette histoire etait parfaitement conforme au roman.

Mais j'avoue que j'ecoutais le recit de la digne concierge avec une certaine distraction.

Au moment ou j'avais pris une barque sur la Canebiere,--la premiere venue,--un des bateliers qui etaient amarres au quai avait dit quelques mots tout bas a l'oreille de son camarade, c'est-a-dire a celui que j'avais choisi. Il s'en etait suivi une reponse de la part de mon batelier, puis une transaction qui avait eu pour resultat de mettre dix francs dans la poche du patron de ma barque.

Moyennant ces dix francs, le batelier etranger s'etait etabli a l'avant, avait pris un aviron de chaque main, et, tandis que son confrere restait les bras croises sur la Canebiere, il avait fait force de rames vers le chateau d'If, ou, apres une demi-heure de navigation, il nous avait heureusement deposes.

Il etait clair que le bonhomme m'avait achete a son collegue, et que le marche avait eu lieu a forfait pour dix francs.

Aussi, en mettant pied a terre, tirai-je quinze francs de ma poche,

pensant que c'était le moindre bénéfice que je pusse donner à un homme qui avait estimé à dix francs l'honneur de me conduire.

Mais lui, secouant la tête:

--Non, monsieur Dumas, dit-il, ce n'est rien.

--Ah! ah! dis-je, vous me connaissez?

--Eh! tron de l'air, si je ne vous avais pas connu, je ne vous eusse pas acheté.

--Mais raison de plus, puisque vous m'avez acheté, pour que je vous rembourse au moins le prix que je vous ai coûté.

--Ah! sous ce rapport-là, je suis payé.

--Comment cela?

--Par le plaisir de vous avoir conduit. Ah ça! vous croyez donc que, parce qu'on est un pauvre batelier, on est une brute? Point. Oh! oh! on vous a lu, allez! La femme vous a lu, les enfants vous ont lu.

--Mais, mon ami, tout cela n'est pas une raison pour que vous me conduisiez gratis au château d'If; qu'est-ce que je dis, gratis! pour que vous donniez dix francs pour me conduire.

--L'imbecile! dit-il avec cet accent provençal qui prend une si grande expression dans la bouche d'un Marseillais; quand je pense qu'il ne vous connaît pas! Moi, vous seriez descendu dans mon bateau, et l'on fut venu m'offrir cent francs pour céder mon bateau, que je ne l'eusse pas cédé.

--Mais, mon Dieu, fis-je en me grattant l'oreille, cela m'embarrasse beaucoup.

--Oh! il n'y a pas d'embarras là-dedans. Voilà mon bateau, _la Ville-de-Paris_. Vous êtes à Marseille pour huit jours, quinze jours, un mois; _la Ville-de-Paris_ est à votre disposition pendant tout le temps que vous serez à Marseille.

--Mais pas comme aujourd'hui, pas gratis, cher ami?

--Gratis, au contraire, ou, sans cela, l'affaire ne se fait pas.

--Cependant...

--Voilà comme je suis; seulement, si vous êtes trop fier pour accepter, eh bien, vous ferez de la peine à un de vos meilleurs amis, voilà tout.

Je lui tendis la main.

--J'accepte, lui dis-je.

--Alors, donnez vos ordres pour demain.

--Demain, a onze heures, je vais déjeuner a la Reserve.

--A onze heures, on vous attendra. Mais ne vous genez pas, si ce n'est que pour midi, on vous attendra encore, on vous attendra toute la journee.

--Mais je vais vous ruiner, mon ami!

--Bah! vous ne me ferez jamais tant perdre que vous m'avez fait gagner! Mais vous etes notre boulanger; c'est vous qui nous avez cuit notre pain avec votre roman de Monte-Cristo. A partir du mois d'avril jusqu'au mois de novembre, on n'entend sur la Canebiere que cette phrase-la, avec dix accents differents: " Batelier, au chateau d'If! " Mais, si nous n'etions pas un tas d'ingrats, nous vous ferions une pension.

--Alors, n'en parlons plus; a demain onze heures.

--A demain onze heures.

Le lendemain, a onze heures, j'etais sur la Canebiere; mon homme m'attendait. Je me fis conduire a la Reserve; je commandai un excellent déjeuner pour deux; puis, quand le déjeuner fut servi:

--Faites prevenir mon batelier que je l'attends, dis-je a Isnard.

On prevint mon batelier, qui monta en tordant son chapeau entre ses doigts.

Mais, de meme que, sur l'eau, j'avais ete oblige d'accepter ses conditions, sur terre, il fut force d'accepter les miennes.

Or, ces conditions etaient qu'il se mit a table et dejeuner; ce qu'il fit, du reste, d'excellente grace.

Maintenant, chers lecteurs, c'est a vous de m'acquitter avec ce brave homme.

Si jamais vous allez a Marseille, et qu'a Marseille il vous prenne fantaisie de faire une promenade sur l'eau, demandez le batelier de la Ville-de-Paris; ne lui dites pas que vous me connaissez, pour Dieu! il ne vous laisserait pas payer.

Demandez-lui seulement si l'anecdote est vraie.

Je n'avais pas vu Marseille depuis 1842.

Or, depuis 1842, Marseille, grace a nos colonies d'Afrique, grace au commerce, qui chaque jour devient plus actif avec le Levant; grace au

port de la Joliette, grace au quai Mires, dont on peut rire a Paris, mais qu'il faut admirer a Marseille,--Marseille compte cinquante ou soixante mille habitants de plus, sans compter que la population flottante a double. Il est vrai qu'au contraire de la fille du Phocéen Protis, qui engraisse, profite et fleurit, la fille de Sextius Calvinus, la pauvre Aix maigrît, palit, s'etiole.

Le chemin de fer qui, a la suite du beau discours de Lamartine, a passe a Arles au lieu de passer a Aix, a acheve de tuer la pauvre ville poitrinaire; Aix, qui avait autrefois vingt-quatre mille habitants, n'en a pas quinze mille a cette heure.

Aussi Berteau, qui est aujourd'hui secretaire, non plus du prefet, mais de la chambre de commerce, ce qui lui vaut dix-huit mille francs au lieu de cent louis, avait-il fait une proposition au conseil municipal de Marseille.

C'etait d'acheter Aix.

Il avait calcule que c'etait une affaire de cinq a six millions: on achetait toutes les maisons d'Aix; on les rasait, on passait la charrue sur leur emplacement, et on y plantait des oliviers.

Les Aixois, sans feu ni lieu, etaient obliges de venir a Marseille.

Bonne affaire pour les proprietaires auxquels tombait du ciel un surcroit de quatorze mille locataires avec de l'argent tout frais en poche. En outre, la cour royale, l'academie, l'universite, les archives, suivaient naturellement les habitants.

Marseille heritait de tout cela; cela valait bien six millions, et il n'y avait rien d'enorme a faire une pareille proposition a une ville qui vient de depenser quarante millions pour emprunter un filet d'eau a la Durance.

La municipalite refusa.

Les esprits senses en sont encore a se demander pourquoi.

Berteau pense que c'est son affaire de 1831--vous savez, la fameuse affaire de la couronne de laurier et de la perruque--qui lui a fait du tort.

Il pourrait bien avoir raison: rien n'est rancunier comme un classique.

Il y a tel academicien qui ne peut pas encore pardonner au public du Theatre-Français le succes de Henri III et la chute d'Arbogaste.

A propos, on dit qu'il est question de le reprendre.--Oh! soyez tranquilles! Arbogaste,--pas Henri III.

HEURES DE PRISON

Un livre me tombe sous la main, qui reveille en moi de vieux souvenirs, un livre comme ceux de Pelisson, de Latude, du baron de Trenck, de Silvio Pellico et d'Andriane.

Celle qui l'a écrit n'est plus qu'un cadavre froid et insensible; le coeur qui a battu sous tant de douloureuses impressions s'est arrêté; l'âme qui a jeté de si lamentables cris est remontée au ciel.

Marie Capelle était-elle coupable ou non? Ceci est maintenant une affaire entre ses juges et Dieu. Elle disait obstinément, éternellement: *«Non!»* La loi a dit une seule fois: *«Oui,»* et cette seule affirmation l'a emportée sur toutes ses dénégations.

Nous l'avons connue enfant, paree de la double robe virginale, de la jeunesse et de l'innocence. Si notre conscience avait à prendre un parti, peut-être, comme la loi, dirait-elle: *«Oui,»* si notre coeur et notre imagination avaient à absoudre ou à condamner, peut-être, comme la victime, diraient-ils: *«Non.»*

En tout cas, coupable ou innocente, Marie Capelle est morte; elle a pour elle aujourd'hui l'expiation du cachot, la réhabilitation de la tombe. Recueillons donc les larmes qui, pendant onze ans, sont tombées goutte à goutte de ses yeux. Que ce soit le remords, l'injustice ou le désespoir qui les ait fait couler, celle qui les versait, pécheresse ou martyre, est maintenant à la droite du Seigneur; ses larmes sont pures comme le liquide cristal qui sort du rocher.

Aussi accorderons-nous au livre un peu plus d'espace, à la prisonnière un peu plus de temps que d'autres ne leur en ont accordé. Ni la prisonnière ni le livre ne nous sont étrangers. J'étais lié au grand-père de Marie Capelle, mon tuteur; je suis lié à sa mère par les liens de la famille: Antonine, sa soeur, a épousé un de mes parents.

On me dit que sa famille, qui l'avait abandonnée avant son mariage, l'a reniée après son crime.--Remarquez que je parle au point de vue de la loi, et que je la tiens coupable, du moment que le jury a dit qu'elle l'était.

Mais, de mon côté, il n'en a pas été ainsi: au moment du procès, j'ai fait ce que j'ai pu pour la sauver; condamnée et captive, j'ai fait ce que j'ai pu pour la faire sortir de prison.

En 1848, j'étais près d'obtenir du roi Louis-Philippe, qui, aux yeux de la nature, lui était plus proche parent que moi, la grâce de Marie Capelle. J'avais parole du ministre de la justice qu'elle passerait de la prison de Montpellier dans une maison de santé, et, de la maison de santé, à l'air libre. Pauvre hirondelle, comme elle eut secoué ses ailes en deuil! comme elle eut chanté son plus joyeux chant!

Maintenant, pourquoi, en 1847 et 1848, avais-je redoublé d'efforts pour rendre la liberté à la pauvre prisonnière? d'où vient que je m'étais exposé à toutes les avanies auxquelles s'expose un solliciteur, moi qui redoute tellement les avanies, que je n'ai jamais rien sollicité pour moi?

Je vais vous le dire.

Au mois de décembre 1846, je voyageais en Afrique avec mon fils, Auguste Maquet, Louis Boulanger, Giraud et Desbarolles. Nous avions quitté, cinq ou six heures auparavant, ce nid d'aigle qu'on appelle Constantine, et nous étions forcés de faire halte et de passer la nuit au camp de Smendou.

Le camp de Smendou avait des murailles, mais n'avait point de maisons. On avait dû songer à se défendre avant de songer à se loger.

Je me trompe: il y avait une grande baraque en bois qui portait le nom pompeux d'auberge, et une petite maison en pierre modelée en miniature sur le fameux hôtel de Nantes, qui est resté si longtemps debout et isolé sur la place du Carrousel, laquelle maison était habitée par le payeur du régiment en garnison au camp de Smendou.

C'est remarquable comme il fait froid en Afrique! c'était à croire que le soleil, roi des Saharas, avait abdiqué, et faisait faire son intermède par Saturne ou par Mercure. Il avait plu, et gelé par-dessus la pluie; de sorte que nous arrivions au terme de notre étape tout mouillés et tout transis.

Nous entrâmes à l'auberge et nous nous pressâmes autour du poêle, tout en commandant le souper.

Il faisait une bise atroce, et cette bise passait par les planches gerçées, de manière à nous faire craindre d'être obligés de souper sans chandelle. Smendou, en 1846, n'en était pas arrivé encore à ce degré de civilisation, de se servir de lampes ou de bougies.

Je demandai deux hommes de bonne volonté pour se mettre en quête d'une chambre, tandis que je veillerais sur le souper.

Quoiqu'on mangeât mieux qu'en Espagne, cela ne voulait pas dire que l'on mangeât agréablement et abondamment.

Giraud et Desbarolles se devouèrent. Ils prirent une lanterne: tenter de parcourir les corridors avec une chandelle, c'était une entreprise insensée qui ne se présenta même point à leur esprit.

Au bout de dix minutes, les intrepides explorateurs revinrent; ils rapportaient cette nouvelle, qu'ils avaient trouvé une espèce de galetas par les interstices duquel le vent pénétrait de tous les côtés. Le seul avantage que présentait une nuit passée là sur une nuit passée à la belle étoile, c'est qu'on avait chance d'y attraper des coups d'air.

Nous ecoutions melancoliquement le recit de Giraud et de Desbarolles,--je dis de Giraud et de Desbarolles, parce que nous esperions toujours, en les interrogeant l'un apres l'autre, apprendre de celui qui s'etait tu quelque chose de mieux que de celui qui avait parle;--mais ils avaient beau alterner, comme Melibee et Dametas, leur chant etait d'une effroyable monotonie et d'une lamentable uniforme.

Tout a coup, notre hote, apres avoir echange quelques paroles avec un soldat, vint a moi, me demanda si je ne m'appelais pas M. Alexandre Dumas, et, sur ma reponse affirmative, me presenta les compliments de l'officier payeur, lequel le chargeait de m'offrir l'hospitalite dans le rez-de-chaussee de la petite maison en pierre sur laquelle, des notre arrivee et en la comparant a la baraque en bois, nous avons tourne des regards d'envie.

L'offre etait donc on ne peut plus opportune. Seulement, je demandai s'il y avait des lits pour six personnes, ou, tout au moins, si le rez-de-chaussee etait assez grand pour nous contenir tous. Le rez-de-chaussee avait douze pieds carres et ne contenait qu'un lit.

J'envoyai tous mes compliments a l'obligeant officier; mais, du moment qu'il n'y avait qu'un lit, je priai notre hote de lui dire que je ne pouvais accepter.

C'etait du devouement; mais ce devouement fut repousse par ceux en faveur de qui il se produisait. Mes compagnons de voyage s'ecrierent d'une seule voix qu'ils n'en seraient pas mieux parce que je serais plus mal, et ils insisterent en choeur pour que j'acceptasse l'offre qui m'etait faite.

La logique de ce raisonnement me touchant d'un cote, le demon du bien-etre me sollicitant de l'autre, j'etais tout pres d'accepter, quand j'objectai un dernier scrupule.

Je privais l'officier payeur de son lit.

Mais mon hote semblait avoir une carte d'arguments comme il avait une carte de mets; seulement, la premiere etait mieux fournie que la seconde. Il me repondit que l'officier avait deja fait dresser un lit de sangle au premier, et qu'au lieu de le priver de quoi que ce fut, je lui faisais, au contraire, le plus grand plaisir en acceptant.

Resister plus longtemps a une offre faite avec tant de cordialite eut ete chose ridicule. J'acceptai donc; seulement, je mis pour condition que j'aurais l'honneur de lui presenter mes remerciements.

Mais l'ambassadeur me repondit que l'officier payeur etait rentre tres-fatigue, qu'il s'etait immediatement couche sur son lit de sangle, en priant que l'on me transmit son offre.

Des lors, je ne pouvais plus le remercier qu'en le reveillant, ce qui faisait de ma politesse quelque chose qui ressemblait fort a une

indiscretion.

Je n'insistai donc pas davantage, et, le souper fini, je me fis conduire au rez-de-chaussée qui m'était destinée.

La pluie tombait à torrents, et un vent aigu sifflait à travers quelques arbres dépouillés de leurs feuilles, la baraque de l'aubergiste, la maison du payeur et les tentes des soldats.

J'avoue que je fus agréablement surpris à la vue de mon logement. C'était une jolie petite cellule, parquetée en sapin, où l'on avait poussé la recherche jusqu'à couvrir les murs d'un papier. Cette petite chambre, toute simple qu'elle était, s'offrait à moi avec un parfum de propreté aristocratique.

Les draps étaient d'une blancheur éclatante et d'une finesse remarquable; une commode, aux tiroirs ouverts, laissait voir, dans l'un, une élégante robe de chambre, dans l'autre, des chemises blanches et de couleur.

Il était évident que mon hôte avait prévu le cas où je désirerais changer de linge, sans prendre la peine d'ouvrir mes malles.

Tout cela avait un caractère de courtoisie presque chevaleresque.

Il y avait bon feu dans la cheminée. Je m'en approchai.

Sur la cheminée, il y avait un livre. Je l'ouvris.

Ce livre était l'«Imitation de Jésus-Christ».

Sur la première page du livre saint étaient écrits ces mots:

«Donne par mon excellente amie la marquise de...»

Le nom venait d'être raturé il n'y avait pas dix minutes, et de façon à le rendre illisible.

Etrange chose!

Je levai la tête pour regarder autour de moi, doutant que je fusse en Afrique, dans la province de Constantine, au camp de Smendou.

Mes yeux s'arrêtèrent sur un petit portrait au daguerreotype.

Ce portrait représentait une femme de vingt-six à vingt-huit ans, accoudée à une fenêtre et regardant le ciel à travers les barreaux d'une prison.

La chose devenait de plus en plus étrange; plus je regardais cette femme, plus j'étais convaincu que je la connaissais.

Seulement, cette ressemblance, qui ne m'était pas étrangère, flottait

dans les vagues horizons d'un passe deja lointain.

Quelle pouvait etre cette femme prisonniere? a quelle epoque etait-elle entree dans ma vie? de quelle facon s'y etait-elle melee? quelle part y avait-elle prise, superficielle ou importante? Voila ce qu'il m'etait impossible de preciser.

Cependant, plus je regardais le portrait, plus je demeurais convaincu que je connaissais ou que j'avais connu cette femme.

Mais la memoire a parfois de singuliers entetements: la mienne s'ouvrait parfois sur des echappees de ma jeunesse, mais presque aussitot une epaisse brume envahissait le paysage, brouillant et confondant tous les objets.

Je passai plus d'une heure la tete appuyee dans ma main; pendant cette heure, tous les fantomes de mes vingt premieres annees, evoques par ma volonte, reparurent devant moi: les uns rayonnants comme si je les avais vus la veille; les autres dans la demi-teinte; les autres, pareils a des ombres voilees.

La femme du portrait etait parmi ces derniers; mais j'avais beau etendre la main, je ne pouvais soulever son voile.

Je me couchai et m'endormis, esperant que mon sommeil serait plus lumineux que ma veille.

Je me trompais.

Je fus reveille a cinq heures par mon hote, qui frappait a ma porte, et qui m'appelait.

Je reconnus sa voix.

J'allai ouvrir, et je le priai de demander pour moi, au proprietaire de la chambre, au proprietaire du livre, au proprietaire du portrait, la permission de lui presenter mes remerciements. En le voyant, peut-etre tout ce mystere, qui m'eut semble un reve si les objets qui occupaient ma pensee n'eussent point ete sous mes yeux; en le voyant, dis-je, peut-etre tout ce mystere me serait-il explique. En tout cas, si la vue ne suffisait pas, il me restait la parole; et, au risque d'etre indiscret, j'etais resolu a interroger.

Mais c'etait un parti pris: mon hote me repondit que l'officier payeur etait parti depuis quatre heures du matin, exprimant le regret de partir si tot, _ce qui le privait du plaisir de me voir._

Cette fois, il etait evident qu'il me fuyait.

Quelle raison avait-il de me fuir?

C'etait plus difficile encore a etablir que l'identite de cette femme, au portrait de laquelle je revenais sans cesse. J'en pris mon parti et

je tachai d'oublier.

Mais n'oublie pas qui veut. Mes compagnons de voyage me trouverent, sinon tout soucieux, du moins tout pensif; ils me demanderent la cause de ma preoccupation.

Je leur racontai cette contre-partie du voyage de M. de Maistre autour de sa chambre.

Puis nous remontames en diligence, et nous dimes adieu, probablement pour toujours, au camp de Smendou.

Au bout d'une heure de marche, une cote assez roide se dressa sur notre chemin; la diligence s'arreta, le conducteur nous faisant cette galanterie, a laquelle ses chevaux etaient encore plus sensibles que nous, de nous offrir de descendre.

Nous acceptames ce delassement. La pluie de la veille avait cesse, et un pale rayon de soleil filtrait entre deux nuages.

Au milieu de la montee, le conducteur de la diligence s'approcha de moi d'un air mysterieux.

Je le regardai d'un air etonne.

--Monsieur, me dit-il, savez-vous le nom de l'officier qui vous a prete sa chambre?

--Non, lui repondis-je, et, si vous le savez, vous me feriez grand plaisir de me l'apprendre.

--Eh bien, il se nomme M. Collard.

--Collard! m'ecriai-je; et pourquoi ne m'avez-vous pas dit ce nom-la plus tot?

--Il m'avait fait promettre de ne vous le dire que lorsque nous serions a une lieue de Smendou.

--Collard! repetais-je comme un homme a qui l'on ote un bandeau de devant les yeux.--Ah! oui, Collard.

Ce nom m'expliquait tout.

Cette femme qui regardait le ciel a travers les barreaux de sa prison, cette femme, dont ma memoire avait garde une image indecise, c'etait Marie Capelle, c'etait madame Lafarge.

Je ne connaissais qu'un Collard, Maurice Collard, avec qui j'avais, aux jours de notre jeunesse, couru tant de fois, insoucieux, dans les allees ombreuses du parc de Villers-Hellon. Pour moi, cet homme retire du monde, refuge dans un desert, payeur d'un regiment, ne pouvait etre que celui que j'avais connu, c'est-a-dire l'oncle de Marie

Capelle.

De la le portrait de la prisonniere sur la cheminee. La parente expliquait tout.

Maurice Collard! Mais pourquoi donc s'etait-il prive de ce sympathique serrement de main qui nous eut rajeunis tous deux de trente annees?

Par quel sentiment de honte mal entendue s'etait-il si obstinement derobe a mes yeux, aux yeux d'un compagnon de son enfance?

Oh! sans doute, de peur que mon orgueil ne lui fit an reproche d'etre le parent et l'ami d'une femme dont j'avais ete moi-meme l'ami et qui etait presque ma parente.

Que tu connaissais mal mon coeur, pauvre coeur saignant, et comme je t'en voulais de ce doute desespere!

J'avais eprouve peu de sensations aussi navrantes que celle qui, en ce moment, m'inonda le coeur de tristesse.

Je voulais retourner a Smendou; je l'eusse fait si j'eusse ete seul; mais, en faisant cela, j'imposais deux jours de retard a mes compagnons.

Je me contentai de dechirer une page de mon album, et d'ecrire au crayon;

" Cher Maurice,

" Quelle folle et desolante idee t'a donc passe par l'esprit au moment ou, au lieu de venir te jeter dans mes bras, comme dans ceux d'un ami qu'on n'a pas vu depuis vingt ans, tu t'es cache, au contraire, pour que je ne te rencontraisse point? Si ce que je crois est vrai, c'est-a-dire que ta douleur vienne de l'irreparable malheur qui nous a frapes tous, par qui pouvais-tu etre console si ce n'est par moi, qui veux croire a l'innocence de la pauvre prisonniere, dont j'ai trouve le portrait suspendu a ta cheminee?

" Adieu! je m'eloigne de toi, le coeur gros de toutes les larmes enfermees dans le tien.

" Alex. DUMAS. "

En ce moment, deux soldats passaient; je leur remis mon billet a l'adresse de Maurice Collard, et ils me promirent qu'il l'aurait dans une heure.

Quant a moi, arrive au sommet de la montee, je me retournai, et je vis une derniere fois, dans le lointain, le camp de Smendou, tache sombre, etendue sur la rouge verdure du sol africain.

Je fis de la main un signe d'adieu a l'hospitaliere maison, qui s'elevait, pareille a une tour, et de la fenetre de laquelle l'exile suivait peut-etre notre marche vers la France.

Trois mois apres mon retour a Paris, je recus par la poste un paquet au timbre de Montpellier.

Je brisai l'enveloppe: elle contenait un manuscrit d'une petite ecriture, fine, reguliere, dessinee plutot qu'ecrite; plus, une lettre d'une ecriture ardente, fievreuse, pressee, arrachee, comme par secousses et comme dans des acces de Jeline a la plume qui l'avait tracee.

La lettre etait signee: " Marie Capelle. "

Je tressaillis. Je n'avais pas completement oublie la douloureuse aventure du camp de Smendou. Sans doute, cette lettre de la pauvre prisonniere etait le complement, la postface, l'epilogue de cette aventure.

Voici ce que contenait la lettre. Apres la lettre viendra le manuscrit.

" Monsieur,

" Une lettre que je recois de mon cousin Eugene Collard,--car c'est mon cousin Eugene Collard (de Montpellier), et non mon oncle Maurice Collard (de Villers-Hellon), qui a eu le plaisir de vous donner l'hospitalite au camp de Smendou,--m'apprend toute la sympathie que vous lui avez temoignee pour moi.

" Et cependant, cette sympathie est incomplete, car il vous reste un doute sur moi. Vous voulez croire a mon innocence, dites-vous?... O Dumas! vous qui m'avez connue tout enfant, vous qui m'avez vue dans les bras de ma digne mere, sur les genoux de mon bon grand-pere, pouvez-vous supposer que cette petite Marie a la robe blanche, a la ceinture bleue, que vous avez rencontree un jour cueillant des paquerettes dans les pres de Corcy, ait commis le crime abominable dont elle etait accusee? car, de ce honteux vol de diamants, je ne vous en parle meme pas. Vous voulez croire, dites-vous?... O mon ami, vous qui pouvez etre mon sauveur, si vous le voulez; vous qui, avec votre voix europeenne; vous qui, avec votre plume puissante, pourriez faire pour moi ce que Voltaire a fait pour Calas, croyez, je vous en supplie, croyez, par l'ame de tous ceux que vous avez connus et qui vous aimaient comme un enfant ou comme un frere, par la tombe de mes vieux parents, par celle de mon pere et de ma mere, je vous jure, mon ami, les bras etendus vers vous, a travers les barreaux de ma prison, je vous jure que je suis innocente!

" Pourquoi donc Collard ne vous a-t-il pas, ou pourquoi ne s'est-il pas, en vous parlant, assure de votre opinion sur la pauvre

prisonniere qui tremble en vous ecrivant? Ah! lui, sait que je ne suis pas coupable; lui, si vous doutiez encore, vous eut convaincu. Oh! si je pouvais vous voir, si jamais vous passiez a Montpellier,--car, que vous y veniez expres, je n'ai point cet espoir,--je suis bien sure qu'en voyant mes larmes, en entendant mes sanglots, en sentant mes mains brulantes de fievre, d'insomnie, de desespero, prendre vos mains, je suis sure que vous diriez, comme tous ceux qui me voient, comme tous ceux qui me connaissent: " Non! oh! non, Marie Capelle n'est point coupable! "

" Vous rappelez-vous, dites, que nous avons dine ensemble chez ma tante Garat, deux ou trois mois avant ce malheureux mariage? Il n'en etait point question encore. Oh! j'etais bien heureuse alors! heureuse comparativement; car, depuis la mort de mon cher grand-pere, je n'ai jamais ete heureuse.

" Eh bien, Dumas, rappelez-vous l'enfant, rappelez-vous la jeune fille; la prisonniere est aussi innocente que l'enfant et que la jeune fille; seulement, elle est plus digne de pitie, car elle est martyre.

" Mais ecoutez bien une chose dont je ne vous ai point encore parle et dont il faut que je vous parle. Ce qui me desespero, ce qui m'etendra bientot morte dans une des etroites cellules de la mort ou dans une des cellules horribles de la folie, c'est l'inutilite de l'existence, c'est le doute de moi-meme, c'est tour a tour ma confiance dans ma force et ma mefiance dans les moyens de la reveler. " Travaillez, " me dit-on. Oui; mais la publicite est aussi necessaire aux germes de l'esprit que le soleil a ceux des moissons. Suis-je ou ne suis-je pas? Pauvre Hamlet, qui met en doute la justice humaine! Est-ce ma vanite qui m'egare dans des sentiers qui ne devaient pas etre les miens? N'est-ce pas seulement dans le coeur de mes amis que j'ai de l'esprit et du talent? Tantot je me surprands faible, hesitante, variable, femme enfin comme personne ne l'est, et je m'assigne ma place au coin du feu; je reve des joies douces et pales, j'emprisonne dans mon coeur seul la flamme que je sens si souvent monter a mon front; je caresse le reve de devoirs si charmants et si ombrages par la solitude, que nul etre humain ne pourrait m'y venir chercher pour m'y faire ressouvenir du passe. Tantot c'est ma tete qui a la fievre; mon ame semble se presser aux parois de mon cerveau pour l'elargir; mes pensees ont une voix: les unes chantent, les autres prient, les autres se lamentent; mes yeux memes semblent regarder en dedans. Je me comprends a peine moi-meme, et cependant, grace a l'etat d'exaltation dans lequel je suis, je comprends tout, le jour, la nature, Dieu. Si je veux m'occuper des soins de la vie, si je veux lire, par exemple, eh bien, je suis obligee d'achever les pensees du livre qui me paraissent incompletes. Je les mene avec mon imagination ou mon coeur pour guide, je ne sais pas bien lequel, une etape plus haut que l'auteur ne les a conduites. Les mots, ceux-la memes qui n'ont que des significations vulgaires aux yeux des autres, m'ouvrent, a moi, des horizons sans bornes qui se creusent, s'allument et m'attirent invinciblement dans leurs lumineuses voies. Je me souviens de choses

que je n'ai jamais vues, mais qui, peut-etre, se sont passees dans un autre monde, dans une vie anterieure. Je suis comme un etranger qui, ouvrant un livre d'idiome inconnu, y trouverait la traduction de ses propres oeuvres, et qui continuerait a lire ainsi en lui-meme, non pas la forme, mais l'ame, mais la pensee, mais le secret de ces caracteres etranges qui restent des hieroglyphes indechiffrables a ses yeux.

" Si, au lieu de lire, je veux travailler a quelque ouvrage de femme, mon aiguille tremble dans ma main, comme si c'etait une plume aux mains d'un grand ecrivain ou un pinceau aux mains d'un grand peintre. Artiste jusqu'au fond de l'ame, il me semble alors que je mettrais de l'art jusque dans un ourlet.

" Enfin, si, au lieu de coudre et de lire, je continue a rever, si je m'abime dans une contemplation qui s'eleve jusqu'a l'extase, alors ma fièvre devient plus intense et se ravive, et ma pensee escalade les etoiles.

" Maintenant, comment decider,--tirez-moi de mon doute, Dumas,--comment decider lequel de tous ces etats est celui auquel Dieu m'a destinee? Comment savoir si ma vocation est la faiblesse ou la force? Comment choisir entre la femme de la nuit et celle du jour, entre l'ouvriere de midi ou la reveuse de minuit, entre l'indolente que vous aimez et la courageuse que vous avez bien voulu quelquefois louer et admirer? Ah! mon cher Dumas, ce doute de moi est le plus cruel des doutes! J'ai besoin d'encouragement et de critique; j'ai besoin que l'on choisisse pour moi entre l'aiguille et la plume; rien ne me couterait pour arriver au but si je me sentais des aides. Mais la mediocrite me fait horreur, et, s'il n'y a en moi _qu'une femme_, je veux bruler de vains jouets, et borner mon ambition a rester bien aimee et a savoir moi-meme sublimement aimer. Le mediocre dans les lettres, mon Dieu! c'est la roideur plate et vulgaire, c'est le corps sans l'ame, c'est l'huile qui tache quand elle n'eclaire pas.

" La grenouille de la Fontaine nous fait pitie lorsqu'elle creve d'orgueil en voulant imiter le boeuf; peut-etre nous ferait-elle envie coassant d'aise dans son palais de nenufars ou dans sa haute futaie de roseaux.

" Le travail latent et muet auquel je suis condamnee n'a pas seulement pour danger de me tromper sur ma valeur et de m'induire peut-etre dans des reves de la moins inexcusable vanite. Si j'ai du talent, il l'enerve et m'impose encore des doutes dont la paresse fait trop amplement profit. Je fais, je defais, je refais, je rature, je gratte, je brule a propos de rien. Il est vrai que, dans ma prison, j'en ai tout le temps; j'abandonne beaucoup et je termine avec une peine infinie. Sans doute, l'artiste doit etre severe pour son oeuvre et la mener aussi loin, vers la perfection, que ses forces le lui permettent; mais, a cote des grandes oeuvres, doivent s'executer a plume levee les causeries d'un jour, des etudes, des bagatelles enfin, travaux, ou plutot distractions intermediaires qui

reposent des grands travaux, qui utilisent le trop plein de la pensée, qui donnent enfin un corps à nos rêves du jour, plus douloureux souvent, par le malheur, plus réels que ceux de la nuit. Autrefois, la causerie charmante des salons gaspillait ce trop plein dont je vous parle; les hommes supérieurs allaient dans le monde semer les perles inutiles de leur esprit, et chacun pouvait les ramasser, comme les courtisans de Louis XIII faisaient de celles qui ruisselaient du manteau de Buckingham. Aujourd'hui, la presse a remplacé la causerie aristocratique: c'est sur elle, c'est en elle que s'abattent les pensées venues des quatre coins de l'horizon, c'est là que fleurissent ces impressions fugitives, nées de l'événement du jour, ces souvenirs, ces larmes que le lendemain ne retrouve pas, enfin ces fantômes diaphanes de la vie extérieure, si brûlants, mais si fragiles.

" Vous le voyez, Dumas, je me crois déjà libre, je me crois déjà auteur, je me crois déjà poète, je vis en liberté, j'ai de la réputation, du bonheur, et tout cela, tout cela grâce à vous.

" En attendant, laissez-moi vous envoyer quelques pensées fugitives, quelques fragments détachés, et dites-moi si la femme qui fait cela a l'espoir de vivre un jour honorablement de sa plume.

" Ami de ma mère, ayez pitié de sa pauvre fille!

" MARIE CAPELLE. "

On a lu la lettre de la prisonnière. Maintenant, on va lire les pensées que contenait le manuscrit joint à cette lettre.

SOUVENIRS ET PENSÉES D'UNE EXILÉE.

ITALIE.

" Italie, qui emprunte à deux mers la ceinture bleue des vagues pour voiler tes beaux flancs!

" Italie, qui, pour orner ta tête, possèdes le fier bandeau de toutes les neiges alpines!

" Terre doublée de volcans, terre revêtue de roses, je te salue, et je pleure rien qu'en pensant à toi.

" Ton ciel radieux d'étoiles, tes brises parfumées, dont une seule haleine effacerait un deuil; ton écrin de beauté, présent de la nature; ton écrin de génie, hommage de tes enfants; tes harmonies, tes joies et jusqu'à tes soupirs appartiennent aux heureux!

" Moi, je suis malheureuse, je ne te verrai plus!

" 1844. "

VILLERS-HELLON.

" Bon ange gardien des jours de mon enfance, toi que ma priere, le soir, appelait vers mon berceau, bon ange, aujourd'hui ma voix t'invoque encore! Va, retourne sans moi la ou je fus aimee.

"L'etang sert-il toujours de miroir aux tilleuls? Les nenufars d'or voguent-ils toujours sur les eaux a l'approche du soir? Bon ange, ta douce egide veille-t-elle toujours, pres de ces rives fatales, aux jeux des petits enfants?

" Vois-tu le tronc noueux de l'aubepine rose qui fleurit la premiere au retour du printemps? Chere aubepine... J'atteignais ses rameaux avec le bras de mon pere pour en saluer la fete de l'aieul bien-aime.

"Retrouves-tu les roses preferees de ma mere, les peupliers plantes le jour ou je suis nee? Nos noyers bordent-ils encore les chemins du village, et leur ombre voit-elle passer les pompes de Marie?

"Le temps respecte-t-il l'humble eglise gothique, dont l'autel est de pierre, dont le christ est d'ebene? Une autre, a ma place et en mon absence, suspend-elle en festons les bluets et les roses aux freles arceaux du sanctuaire?

"Bon ange, parmi les fleurs, sous un rideau de saules, vois-tu la tombe ou dorment mes morts tant pleures? Leur bonte leur survit, les pauvres les visitent, et mon ame s'envole de l'exil pour y prier.

"Je vais ou va la feuille que le tourbillon entraine.... Je vais ou va le nuage que la tempete emporte. En deuil de ma vie, morte a l'esperance meme, je ne reviendrai plus ou j'ai laisse mon coeur.

" Bon ange; seme les roses sur les tombes de mes peres! donne les parfums aux fleurs qui s'effeuillent a leurs pieds! Fais que ce soit moi qui pleure, non-seulement mes larmes, mais encore celle des vies soeurs de ma vie, afin que l'on reste heureux la ou je fus aimee! "

"O vous tous qui passez sur le chemin,
regardez et voyez s'il est une douleur
comparable a ma douleur."

JEREMIE.

AFFLICTION.

"Seigneur, voyez mon affliction! Je compte avec mes larmes les jeunes heures de ma vie. Je n'attends rien au matin, et, quand, apres l'ennui du jour, revient la tristesse du soir, Seigneur, je n'attends rien encore.

" Mon berceau fut beni. Je fus aimee, enfant. Jeune fille, je vis le respect des hommes s'incliner sur mon passage. Mais la mort prit mon pere, et son dernier baiser glaca le premier sourire sur mon front.

" Malheur aux orphelins!... Etrangers sur la terre, ils savent aimer encore et ne sont plus aimees. Ils rappellent aux hommes le souvenir des morts, et les heureux les jettent dans les luttes du monde sans meme les armer d'une benediction.

" Malheur aux orphelins!... Les nuages s'amassent vite sur ces pauvres existences que nul ne protege, que nul ne defend. A la veille de vivre, moi, je pleurais ma vie. A la veille d'aimer, helas! je portais deja le deuil de mon bonheur.

" Tous ceux qui m'etaient chers ont detourne la tete; ils se sont isoies dans un superbe mepris, Quand je criais vers eux, ils m'appelaient maudite, parce que je criais du fond de l'abime; et cependant, mon Dieu, vous le savez, vous, je n'ai point echange ma robe d'innocence contre la ceinture d'or du peche.

" Seigneur, mes ennemis m'insultent. Dans leur triomphe, ils bravent le remords et se rient de mes pleurs! Mon Dieu, hate pour moi le jour de la justice! Mon Dieu, daigne servir de pere a l'orpheline! Mon Dieu, daigne servir de juge a l'opprimee!"

(Deuxieme anniversaire.)

"Minuit, 15 juillet 1845.

" Les haleines de la nuit apportent les reves a l'homme et la rosee aux fleurs. Dans les bois, la source murmure un cantique au sommeil. Sous les lilas, le rossignol chante, et sa voix, qui dit a la rose: _Je t'aime!_ fait sourire l'esperance, fait pleurer le regret.

" A travers les nuages, la lune glisse et projette mille visions d'opale sur les pres. L'echo repond par un soupir au soupir qu'il ecoute. La pensee se souvient, le coeur aime, l'ame prie, et les anges recueillent, pour les confier a Dieu, nos plus nobles pensees, nos plus saintes prieres, nos plus chastes amours.

"J'aime le soir; j'aime les brises parfumees qui portent mes larmes aux morts, mes regrets aux absents.

" J'aime le soir; j'aime ces pales tenebres qui retranchent un jour aux jours de mon malheur. "

AMITIE.

" L'amitie consiste dans l'oubli de ce que l'on donne, et dans le

souvenir de ce que l'on recoit. "

" Fevrier 1847,

" Le soleil, astre roi du bonheur et du jour, eblouit les regards de l'homme.

" Les etoiles, douces filles de la solitude et de la nuit, attirent les pensees vers le ciel.

" Le soleil, c'est l'amour qui fait vivre.

" L'etoile, c'est l'amitie qui nous aide a mourir.

" Jeune, j'ai salue le bonheur, j'ai salue l'esperance. Aujourd'hui, je ne crois plus qu'en la douleur et qu'en l'oubli. Le temps a efface la chimere de mes reves. O mon etoile! o ma sainte amitie! je n'aime plus que toi!

" Toutes mes larmes se sechaient au rayon d'un sourire.

" Le sourire s'est eteint.

" Un coeur battait pour moi, et, seul contre la haine, savait bien me defendre.

" J'ecoute, la haine s'agite encore; mais le coeur ne bat plus. "

A A.G.

" Enfant, vous demandez pourquoi ma tete penche sur mes froids barreaux, et vers quelles regions ma pensee s'elance, a cette heure ou, le jour s'eteignant dans la nuit, la nature s'endort, et l'_Angelus_ chante l'hymne sainte de Marie.

" Mes pensees, oh! combien elles sont loin de la terre! Pour elles, plus d'esperances, pas meme un regret. Je suis morte ici-bas, et, pour revivre encore, je souffre, je pleure, je prie, et doucement aux mechants je pardonne, pour que Dieu, en m'aimant, benisse mon malheur.

" Je ne veux pas hair. L'amour, c'est l'harmonie qui fait vibrer nos ames au saint nom du Seigneur; l'amour, c'est notre loi et notre recompense; c'est la force du martyre, la palme de l'innocence.--Je ne veux pas hair; la haine eteint l'amour, et l'amour, c'est la vie.

" Jeune ame qui m'aimez, puissiez-vous etre heureuse! Ma priere vous garde, ma pensee vous benit. Esperez un bonheur, et, s'il faut que vos yeux connaissent aussi les larmes, helas! souvenez-vous que, sur la terre d'exil, le sentier le plus rude est celui qui conduit tout droit vers notre patrie du ciel.

" La vie est une epreuve: nous vivons pour mourir. Peu importe la vie, et, quand viendra le soir, si ma tete se penche tristement sur mes froids barreaux, enfant, ne pleurez pas, mon coeur est innocent; le ciel a des etoiles, et Dieu a la justice pour le triomphe de la verite! "

MORT.

" 2 novembre 1848.

" Heureux, vous calomniez la mort. Aveugles par la peur de la liberatrice, vous faites une homicide de la vierge des tombeaux. Vous lui donnez pour tunique la toile du linceul. Vous dites ses ailes si noires, son regard si terrible, qu'il petrifie vos joies.

" Mensonge, calomnie! La mort, C'est le repos, la paix, la recompense; c'est le retour au ciel, ou les larmes sont comptees. La mort, c'est le bon ange qui fait grace de la vie a toutes les ames en peine, a tous les coeurs brises.

" Souvent, quand vient la nuit, quand les heureuses femmes sourient avec amour a leurs petits enfants, moi qui ne suis pas mere, je t'appelle, je pleure, et, si j'avais des ailes, o Mort, je m'enfuirais vers toi.

" Tu ne m'effrayes pas; visite l'exilee, murmure a mon oreille les promesses d'en haut; confie-moi tes secrets, dis-moi les harmonies; viens, je t'ecoute. Dis-moi si, pour trancher nos existences, tu te sers d'un glaive, d'un souffle ou d'un baiser.

" Mort, tu n'as d'aiguillons que pour les coupables; Mort, tes desesperes n'atteignent que l'impie. Terreur du mechamment, refuge de l'opprime, si tu cites le crime au tribunal du Christ, Mort, tu ramenes au ciel l'innocence et la foi! "

Et maintenant, croyez-vous que le coeur ou sont ecloses ces pensees ait medite un empoisonnement? Maintenant, croyez-vous que la main qui a trace ces lignes ait presente la mort a un homme, entre un sourire et un baiser?

Oui?

Alors, comment Dieu n'a-t-il pas foudroye l'hypocrite, au moment meme ou elle le prenait a temoin de son innocence!

Arrivee, apres son jugement prononce, a Montpellier, le 11 novembre 1841, Marie Capelle en est sortie le 19 fevrier 1851, c'est-a-dire apres neuf ans et demi de captivite.

Ce sont ces neuf ans et demi de captivité que racontent, jour par jour, heure par heure, minute par minute, les Heures de Prison.

C'est dans ce livre, je ne dirai pas, dont nous rendons compte, on ne rend pas compte d'un pareil livre, on le lit et l'on dit aux autres: " Lisez-le! " c'est là que vous trouverez jaillissant, plaintive, à chaque ligne, une de ces grandes vérités morales que nos législateurs appellent un paradoxe: à savoir que la prétendue égalité devant la loi n'existe pas.

Egalité de la peine, bien entendu.

J'ai été lié avec le vieux docteur Larrey, celui que Napoléon, à son lit de mort, appelait le plus honnête homme de France, aussi lié qu'un jeune homme peut l'être avec un vieillard; eh bien, je comparerai l'inégalité de la punition morale à ce qu'il m'a dit de l'inégalité de la douleur physique.

Larrey était peut-être, depuis Esculape jusqu'à nous, l'homme qui avait coupé le plus de bras et le plus de jambes. Napoléon l'avait promené sur tous les champs de bataille de l'Europe, de Valladolid à Vienne, du Caire à Moscou, et Dieu sait la besogne qu'il lui avait donnée! Il avait amputé des Arabes, des Espagnols, des Français, des Prussiens, des Autrichiens, des Russes, des Cosaques.

Eh bien, il prétendait que la douleur n'était qu'une question de nerfs; que l'opération qui faisait jeter des cris aigus à l'homme irritable du Midi tirait parfois un soupir à l'organisation apathique de l'homme du Nord; que, couchés l'un à côté de l'autre sur leur lit de douleur, l'un mettait en morceaux, entre ses mâchoires crispées, un mouchoir ou une serviette, tandis que l'autre, fumant tranquillement, ne brisait pas même le tuyau de sa pipe.

À notre avis, il en est de même de la punition morale.

Ce qui est une simple punition pour une femme vulgaire, pour une organisation commune, devient une torture atroce, un supplice insoutenable pour une femme du monde, pour une organisation distinguée.

Remarquez que le crime chez madame Lafarge,--et, vous le voyez, je continue de me mettre au point de vue de la loi, qui a décidé que le crime existait,--remarquez, dis-je, que le crime a été commis par l'exaspération d'une extrême délicatesse, d'une aristocratie exquise.

Une jeune fille qui, comme les Monmouth et les Berwick, compte des princes, des rois même parmi ses aïeux, une jeune fille qui a été élevée dans la soie, la batiste et le velours, dont les petits pieds ont foulé, dès qu'ils ont pu marcher, les tapis ouates d'Aubusson, et les tapis autrement doux d'un gazon anglais dont un jardinier prévoyant a enlevé d'avance jusqu'au moindre caillou, jusqu'à la plus petite ortie, qui a toujours vu l'avenir comme un paysage d'Orient encadré dans les rayons d'or du soleil; figurez-vous cette jeune

fille, jetee tout a coup dans une condition inferieure, en face d'un homme sale, squalide, grossier, dans une habitation qui n'est qu'une ruine, et quelle ruine! non pas la ruine pittoresque des bords du Rhin, des montagnes de la Souabe ou des plaines de l'Italie, mais la ruine plate, humide et vulgaire de la fabrique; obligee de disputer aux rats, qui la visitent la nuit, les pantoufles brodees d'or, les cornettes garnies de dentelle qui se sont egarees avec elle dans cette espece de desert sauvage, inculte, inhospitalier, ou la pousse un des mauvais vents de la vie. Eh bien, ce milieu dans lequel grouille, respirant, parlant, agissant a son aise la famille Lafarge, il lui faut, a elle, un effort surhumain pour y vivre. C'est une lutte de tous les jours, c'est une deception de toutes les heures. La ou l'autre nature, la nature vulgaire, basse, commune, trouve le bien-etre, l'amelioration relative, sa nature a elle trouve le desespero. Puis un jour arrive ou la vertu de la femme est eteinte, ou la force de la chretienne est epuisee, ou la colombe devient vautour, la gazelle tigresse; ou l'on se dit: " Tout, tout, tout! la prison, l'exil, la mort, tout, plutot que cette vie impossible, ou la main de la fatalite a mis, non pas un mur de fer, de bronze ou d'airain, mais un lac, une mer, un ocean de boue entre moi et l'avenir! "

Et un sombre matin, un soir lugubre, le crime se trouve avoir ete commis, inexcusable aux yeux des hommes, mais peut-etre excusable aux yeux de Dieu.

Je demandais a un jure:

--Croyez-vous Marie Capelle coupable?

--Oui.

--Et vous avez vote pour la prison?

--Non.

--Expliquez-moi cela.

--Eh! monsieur, la malheureuse n'avait fait que se venger!

Le mot est terrible. Mais, en supposant Marie Capelle coupable, il resume bien, ce nous semble, les circonstances attenuantes au milieu desquelles il a ete commis.

Eh bien, voyez: la meme peine, la peine de la detention a perpetuite, est imposee a cette femme d'une organisation superieure, dont le crime meme est le fils de cette organisation; la meme peine est imposee a cette femme qui serait imposee a une vachere, a une balayeuse des rues ou a une revendeuse a la toilette.

C'est juste, puisque le Code porte: " Egalite devant la loi. "

Mais est-ce equitable? La est la question.

Marie Capelle sort de Tulle; Marie Capelle arrive a Montpellier, au milieu des populations qui se pressent autour d'elle, qui s'amassent autour de sa voiture, qui brisent ses glaces, qui lui montrent le poing, qui l'appellent voleuse, empoisonneuse, homicide. En arrivant a Montpellier, en entendant gronder la grille de la prison sur ses gonds, grincer dans les tenons les verrous des portes, elle s'evanouit, et cela pour se reveiller dans une cellule a la fenetre grillee, aux carreaux de pierre, au plafond de lattes, tremblant la fièvre dans un lit de fer, entre des draps grossiers et humides, sous une couverture de laine grise qui a deja use deux ou trois prisonniers sans que les prisonniers soient parvenus a l'user. Eh bien, cette chambre aux murs blancs, a la fenetre grillee, au pave de pierre, au plafond de lattes, c'est un palais pour beaucoup de pauvres gens; c'est un cachot pour elle. Cette couche de fer, ces draps grossiers et humides, cette couverture grise, usee, trouee, dans le tissu de laquelle le froid tue la vermine, c'est un lit pour la mere Lecouffe; c'est un grabat immonde pour Marie Capelle.

Ce n'est pas le tout. Cette femme, qui a autour d'elle la degradation, la misere, le froid, a au moins sur elle un peu de chaleur, du linge fin, des habits comme tout le monde? Elle peut croire qu'elle est la par hasard, qu'un jour cette porte massive s'ouvrira pour la laisser passer, qu'un jour les barreaux de cette fenetre s'ouvriront, sinon pour son corps, du moins pour son ame, qui aspire au ciel? Non, cette derniere illusion qu'elle doit a une chemise de batiste, a une robe de soie noire, a une collerette de linge blanc, a un ruban de velours mis dans ses cheveux, le reglement de la prison vient la lui oter.

Une soeur lui arrache son bonnet; deux autres veulent la revetir de la robe de bure, de la robe penitenciaire, de la robe de la prison.

Alors, comme Charles XII a Bender, elle se couche; elle declare qu'elle restera dans son lit, dans ce lit miserable ou elle a tant hesite d'abord a s'etendre; qu'elle vivra dans son lit, qu'elle mourra dans son lit, plutot que de revetir la robe infame.

Veut-on voir la lettre qu'elle ecrivait a cette occasion a son oncle, M. Collard, au pere de M. Eugene Collard, mon hote en Afrique? Tenez, la voici:

" Mon cher oncle, si c'est folie de resister a la force quand on est renverse, de combattre encore quand on est vaincu, de protester contre l'injustice quand nul ne l'entendra; si c'est folie que de vouloir mourir debout, quand, pour mesure d'une vie, il ne reste, hélas! que la longueur d'une chaine, plaignez-moi, mon oncle, je suis folle!

" J'ai passe toute la soiree d'hier et toute cette nuit a familiariser mon coeur et ma conscience avec le joug nouveau qu'on leur impose. Il est trop lourd; mon coeur et ma conscience se revoltent. J'accepterai de la loi des rigueurs qui peuvent me tuer plus vite, je n'en accepterai pas les humiliations, qui n'ont qu'un

but, me degrader et m'avilir.

" Ecoutez-moi, mon bon oncle, et, croyez-le, ce n'est pas devant la douleur que je recule.

" De mon lit a la cheminee, il y a seize de mes pas; de la porte a la fenetre, il y en a neuf, je les ai comptes. Ma cellule est vide; entre ses quatre murs froids et nus, entre son pave de gres et son plafond de lattes, il reste un lit de fer et un tabouret de bois.

" Je vivrai la...

" Du dimanche ou vous serez venu jusqu'au dimanche ou vous reviendrez, il y aura six jours de souffrances solitaires, pour une heure de souffrances partagees.

" Je vivrai ces six jours.

" Mais porter les insignes du crime, sentir se debattre ma conscience sous cette fatale robe de Nessus, qui ne s'attache pas au corps seulement, qui brule et qui tache l'ame?...

" Jamais!

" Je vous entends me dire que c'est l'humilite qui fait les martyrs et les saints.

" L'humilite, mon oncle, je la comprends dans les heros, je l'adore dans le Christ! Mais je ne donne pas ce nom a l'asservissement de ma volonte, a la violence, au sacrifice force, au renoncement de la peur. L'humilite, c'est la vertu du Calvaire, c'est l'amour des abaissements, c'est le miracle de la foi... Je m'honorerais d'etre veritablement humble; mais je rougirais de le paraitre, si je ne l'etais qu'a demi.

" Or, mon oncle, laissez-moi vous le dire, a cette heure, je ne suis pas assez forte pour m'elever si haut. J'ai des defauts, des prejuges, des faiblesses. Hier encore, enfant du monde, je n'ai point depouille toutes ses idees; je n'ai pas desappris toutes ses maximes. Je me preoccupes de l'opinion des hommes plus que je ne devrais peut-etre; j'ai la vanite de l'honneur humain;--mais je suis femme, tres-femme. J'ai du moins appris du malheur a ne pas mentir a moi-meme. Je me connais, je me juge, et c'est parce que je me suis jugee, que je repousse le vetement infame dont on a voulu me salir.

" A titre d'innocente, je ne dois pas le porter.

" A titre de chretienne, je ne suis pas digne encore de le revetir.

" Mon oncle, je veux souffrir... je le veux. Seulement, je vous en supplie, intervenez aupres du directeur pour qu'il m'epargne les tortures inutiles et les coups d'epingle anodins, les grandes

pauvretes et les petites miseres, qui semblent etre ici la trame meme de la vie des captifs. J'ai tant a souffrir dans le present, j'ai tant a souffrir dans l'avenir! Obtenez qu'on menage mes forces; hélas! je n'aurai pas trop de tout mon courage pour subir toutes mes douleurs.

" Adieu, mon cher oncle; écrivez-moi, ce sera fortifier mon ame; aimez-moi, ce sera faire vivre mon coeur.

" Votre MARIE CAPELLE.

" _Post-scriptum_--On pretend que la pensee d'une femme est toute dans le _post-scriptum_ de ses lettres. Je rouvre la mienne, mon oncle, et je vous dis: Je suis innocente! et je ne prendrai le vetement d'infamie que le jour ou il sera pour moi, non plus le signe du crime, mais celui d'une vertu."

Croyez-vous que la femme qui a écrit ces lignes ait plus souffert que les filles qu'on envoie a la Salpetriere, ou les voleuses qu'on renferme a Saint-Lazare?

Oui.

Croyez-vous, par exemple, que Marie-Antoinette; archiduchesse d'Autriche, reine de France et de Navarre, descendante de trente-deux Cesars, épouse du petit-fils de Henri IV, de Louis XIV et de saint Louis, emprisonnée au Temple, conduite a l'échafaud dans la charrette commune, exécutée sur la guillotine de la place Louis XV, en compagnie d'une fille publique, ait plus souffert que madame Roland, par exemple?

Oui.

Croyez-vous que, moi dont la vie est un incessant labeur, que moi qui, grâce a un travail de quinze heures par jour, travail nécessaire non-seulement a mon existence intellectuelle, mais encore a ma sante, ai produit huit cents volumes, fait jouer cinquante drames; croyez-vous que, si j'étais condamné a rester ce que j'ai encore de jours a vivre dans une prison cellulaire, sans livres, sans papier, sans encre, sans lumière, sans plumes, croyez-vous que je souffrirais plus qu'un homme a qui l'on refuserait plumes, lumière, encre, papier et livres, mais qui ne saurait ni lire ni écrire?

Oui, incontestablement oui.

Il y a donc égalité devant la loi, mais il n'y a pas égalité devant la punition.

Maintenant, les medecins, en inventant le chloroforme, ont supprime cette inegalite devant la douleur physique, qui preoccupait si fort le bon docteur Larrey.

Legislateurs de 1789, de 1810, de 1820, de 1830, de 1848 et de 1860,

n'y aurait-il pas moyen d'inventer quelque chloroforme intellectuel qui supprime l'inégalité devant la douleur morale?

C'est un problème que je pose, et qui mériterait bien, il me semble, de concourir au prix Montyon.

Maintenant, vous connaissez le théâtre où s'accomplissait ce drame de douleur morale: Marie Capelle elle-même vient de vous en faire la description.

Eh bien, dans cette chambre vide, dans ce lit où la prisonnière reste couchée toute la journée pour ne pas revêtir la livrée de la prison, voulez-vous la voir errant sur les limites de la folie?

Écoutez, c'est elle qui parle:

" L'automne a vu tomber la dernière feuille de sa couronne. Il fait froid, et, quoiqu'on allume un peu de feu dans ma chambre, mon mantelet de lit est insuffisant à me couvrir; il faut que je reste couchée tout le jour. C'est bien long, dix heures solitaires et innocentes! Je veux m'essayer à vivre quand tout repose et sommeille. La nuit est le domaine des morts... Je veux m'allier à ces âmes errantes qui frissonnent dans l'ombre, et qui empruntent aux vents les soupirs désolés que leurs voix ne peuvent plus gemir. Une langueur anxieuse s'est emparée de moi; je la bénirais si c'était le repos; mais ce n'est que le cauchemar de ma vie, ce n'est que le rêve de ma douleur. Il me semble parfois que mon moi sensitif et souffrant échappe à l'action de mon âme. Je me surprends à prononcer des mots qui ne sont pas l'expression de ma pensée. Des larmes m'étouffent; je veux pleurer, et je ris. Mes idées revêtent des formes vagues et fuyantes; je ne les sens plus jaillir de mon front; je les vois s'étirer, se trainer au dedans de mon cerveau; d'éclairs, elles se sont faites ombres. On dirait l'écho sans le son, on dirait l'effet sans la cause; on dirait presque... Non, je ne suis pas folle; non, ma peur ment, car les fous n'aiment pas, et j'aime; car les fous ne croient pas, et je crois! "

La torture alla jusqu'à l'agonie. Dans les premiers jours de février 1842, la prisonnière reçut l'extrême-onction, et vint frapper de sa main amaigrie à la porte du tombeau.

Le jour de la délivrance n'était pas venu, la porte resta fermée.

Enfin la rigueur des hommes se lassa.

Un matin, on annonça à la prisonnière qu'on lui accordait la faveur d'une autre cellule.

Elle vous a raconté la première, voici la description de la seconde:

" Ma cellule est carrée; une morte y respire. Je viens de dire à ma garde d'aller en droite ligne de la porte à la fenêtre et de compter

ses pas. Ses pieds sont grands; les miens, dans le meme espace, se placeront deux fois. J'appelle cela etre au large, et vous?

" Les murs ont ete passes a la chaux melee d'une pincee de noir. C'est de la verite locale.

" Voici le mobilier:

" A cote de la porte, une cheminee en tole dont le tuyau monte obliquement contre le mur, avec des airs de boa constrictor: c'est fort laid, mais c'est chaud.

" En face de la cheminee, une etagere qui attend mes livres; sous l'etagere, une table a deux fins; pres de la fenetre, une commode, et, vis-a-vis de la commode, mon lit cache sous une niche de percale liseree de gris.

" Plus, deux chaises et un fauteuil en chemise de toile.

" Voila tout. Mais n'est-ce pas du luxe pour une pauvre femme qui a passe pres de deux ans sans autre ameublement qu'une chaise.

" J'allais oublier ce que j'avais de plus precieux, la sainte et petite chapelle de mes souvenirs.

" Vers le milieu du lit, j'ai une statuette de la Vierge adossee au mur, sur une tablette recouverte d'un napperon blanc; de chaque cote sont suspendus les portraits, cercles en velours noir (l'or est prohibe) de mon pere, de ma mere, de mon aieule et de mon grand-pere.

" Devant moi, au-dessus de la cheminee, j'ai fait placer le crucifix qui etait d'abord a mon chevet; il faut que le regard divin m'aide a porter ma croix. Sous le crucifix se croisent pieusement deux branches de cypres, cueillies dans le cimetiere de Villers-Hellon.

" Le cimetiere de Villers-Hellon! o mes amis, ne me demandez plus rien... J'acheve avec des larmes ce que j'ai du commencer avec un sourire. On ne remonte pas longtemps le flot de la douleur! "

Les _Heures de Prison_ sont les battements du coeur de la prisonniere pendant ces neuf annees.

Maintenant, ce n'est plus elle qui va parler; ce sont les voix qui murmureront autour de sa seconde et derniere agonie, qui soupireront sur sa tombe.

D'abord, c'est son bon oncle, M. Collard, le pere d'Eugene, vieillard de soixante-quinze ans.

Ecoutons-le.

" Dans les premiers jours d'octobre 1848, dit-il, un deperissement

notable se manifesta dans la sante de la prisonniere. La fièvre ne la quittait plus. Son medecin, si bon, si devoue, fit part de ses craintes au prefet. Quatre professeurs de la faculte de medecine furent charges de visiter la malade et de constater son etat. Ils conclurent a la mise en liberte, comme la seule chance de guerison.

" Ce rapport resta sans resultat. Cependant le mal empirait rapidement. Apres quinze ou seize mois d'attente, une nouvelle expertise eut lieu. Les conclusions furent les memes, et peut-etre plus pressantes encore. Enfin, la translation de la prisonniere a la maison de sante de Saint-Remy fut ordonnee.

" Elle y arriva le 22 fevrier 1851, accompagnee de ma fille.

" Il n'etait plus temps!

" Les bons et nobles offices du directeur, M. de Chabran, les soins incessants du medecin, le concours charitable de l'aumonier et de la soeur hospitaliere, la salubrite du climat, la beaute du lieu, tout fut impuissant: la maladie s'aggravait toujours.

" Averti de l'imminence du danger, je me rendis en toute hate a Paris. J'etais porteur d'une supplique pour le prince-president: j'en fis une autre que je signai. Je me placai sous le patronage d'un homme eminent dont je souffre de taire le nom, et, trois jours apres, une lettre m'apprit que ma fille allait etre libre.

" Ma joie devait etre plus courte que ma reconnaissance. Arrive en trente-six heures a Saint-Remy, je pressai entre mes bras, non plus une femme, mais un squelette vivant que la mort venait disputer a la liberte.

" Le 1er juin 1852, l'infortunee posait son pied libre dans ma demeure. J'avais mes deux filles avec moi. Le 7 septembre, l'une mourait aux eaux d'Ussat, l'autre lui fermait les yeux.

" L'humble cimetièrre d'Ornolac a recu les restes de la morte; une croix renversee couvrira sa tombe: qu'on ne me demande plus rien. "

Et, en effet, le noble vieillard se tait; il ne donne aucun detail sur la mort de sa seconde fille. Ce n'est donc pas a lui que nous nous adresserons pour en avoir, nous n'en avons pas le courage; c'est au pretre qui a ferme les yeux de la mourante.

Au milieu des phrases de convention avec lesquelles un etranger parle toujours au coeur dechire de la famille, on reconnaitra les traces de cette influence etrange que Marie Capelle prenait sur tout ce qui l'entourait.

" Monsieur,

" Se suis charge, d'une mission bien penible au-pres de vous. L'interessante, l'excellente mademoiselle Adele Collard vient encore

une fois d'être frappée de la manière la plus cruelle dans ses affections les plus intimes; le bon Dieu vient d'exiger de son cœur le plus grand des sacrifices: sa chère et digne amie, la pauvre Marie Capelle, lui a été ravie comme par miracle. Je vous laisse à penser, monsieur, quel rude coup c'a été pour un cœur si aimant, si parfait, vous qui avez eu tant de fois l'occasion d'apprécier, depuis longues années, sa sensibilité et son affectueux et incomparable dévouement pour sa bonne cousine! Si les sentiments de religion qui l'animent ne l'eussent soutenue, je crois qu'elle n'aurait pas résisté à la douleur que lui a causée le terrible événement que je suis forcé de vous annoncer.

" Madame Marie Capelle, que j'ai eu l'honneur de voir souvent et qui avait, par ses vertus religieuses et ses autres qualités distinguées, captivé toutes mes sympathies, a rendu son âme à Dieu ce matin à neuf heures et demie. Elle a eu le bonheur de recevoir toutes les consolations que notre sainte religion puisse accorder. En ce moment suprême, elle a été admirable de résignation, de foi, de piété et surtout de charité. Jamais, depuis dix-huit ans que j'exerce le saint ministère, je n'avais eu le bonheur d'être si profondément édifié. Jamais on n'a été témoin de plus beaux et de plus pieux sentiments. Le bon Dieu a semblé vouloir la dédommager, à sa dernière heure, de tout ce qu'elle avait enduré de tourments et de souffrances pendant douze ans. Encore une fois, elle a été admirable aux approches de la mort.

" Soyez assez bon, monsieur et vénéré confrère, pour faire part de tout ceci à la bonne famille de cette pauvre mademoiselle Adele. Je n'ai pas besoin de vous prier de prendre vos précautions pour ménager la sensibilité louable de ses dignes parents. Vous êtes trop sage et trop prudent pour ne pas savoir ce que vous avez à faire à cet égard.

" Veuillez bien rassurer cette excellente famille sur la position de mademoiselle Adele. Nous tâcherons de contribuer tous de notre mieux à la lui rendre aussi facile que possible.

" Qu'on ne se mette pas surtout en peine sur la manière dont mademoiselle Adele se rendra à Montpellier. Sans difficulté d'abord, elle se rendra à Toulouse, ou elle ira descendre chez la cousine de madame Marie Capelle, et, de là, elle continuera sans peine son voyage pour se rendre au sein de sa famille.

" Sa santé est parfaite, et elle vous prie de faire agréer à sa famille l'expression de ses meilleurs sentiments.

" Pardon, monsieur, de mon importunité, et daignez recevoir l'hommage, etc.

" B...,

" Cure, aumônier des bains d'Ussat. "

" Ormolac, 7 septembre 1853."

Maintenant, voici la lettre de la personne dans les bras de laquelle Marie Capelle a rendu le dernier soupir, la fidele amie de la prisonniere, Adele Collard ayant ete forcee de la quitter deux heures avant sa mort.

Des les premieres lignes, vous reconnaitrez, non plus le pretre, consolateur par etat, mais la femme consolatrice par nature:

" N'est-ce pas qu'en voyant le long retard que j'apporte a vous ecrire [Footnote: La lettre est du 27 septembre, c'est-a-dire ecrute vingt jours apres l'evenement.], vous ne vous etes pas dit une seule fois qu'il pouvait y avoir de ma faute? Merci, chers amis. Si je vous connaissais moins, c'eut ete pour moi une souffrance de plus. J'eus, mardi dernier, la visite de M. D... La sensation que sa vue me cause toujours, l'operation douloureuse qu'il m'a fait subir, tout cela a fait de moi une bien pauvre femme, et, tous ces derniers jours, j'en etais a perdre a chaque instant connaissance. On trouve pourtant de l'amelioration dans la maladie principale. Dans trois mois, dit-on, il n'y aura plus a cauteriser. Si grande que soit ma confiance en M. D..., je vous avoue que j'ai peine a y croire.

" Mais parlons d'_elle_. Je l'ecoutais avec mon coeur, et ce souvenir sera pour moi ineffacable. C'etait vous sa seule douleur. Pour vous seule, elle regrettait la vie. " C'est la qu'est le sacrifice, " disait-elle. " Pauvre Adele, quand je songe qu'elle sera seule demain, sa vue me fait mal. Encore, encore un peu de vie, o mon Dieu! pour que j'aie mourir au milieu des miens pour que je rende la pauvre Adele a sa famille. Pour moi, je ne regrette pas la vie. Je serai si bien sous ma pierre! Comme on souffre pour vivre! comme on souffre pour mourir! Je ne murmure pas, o mon Dieu! je vous benis; mais je vous supplie, en m'envoyant le mal, envoyez-moi aussi le courage de le supporter. "

" Puis, comme les douleurs redoublaient:

" Mais c'est trop souffrir... c'est trop! Et pourtant, mon Dieu, vous savez bien que je n'ai rien fait. Oh!, mes ennemis, ils m'ont fait bien du mal; mais je leur pardonne, et demande a Dieu qu'il leur rende en bien toutes les douleurs qu'ils m'ont causees! "

" Puis c'etait vous, Adele, qu'elle appelait, qu'elle recommandait a tous. Puis c'etait une priere, et toujours la resignation la plus grande.

" Ai-je bien tout recueilli? Je n'oserais en repondre; je souffrais tant de la voir souffrir! j'etais si malheureuse de mon impuissance a la soulager! Et puis je sentais si bien tout ce que je perdais; j'etais si fiere de cette affection qu'elle me temoignait; je lui etais si reconnaissante de ce qu'elle avait su lire en moi ce qu'avec mon naturel timide je n'aurais jamais ose lui dire, a elle

si supérieure.

" Que vous êtes bonne de m'avoir envoyé ce précieux souvenir! Vous m'écrirez quelquefois, n'est-ce pas? Nous parlerons d'elle. Vous me parlerez aussi beaucoup de vous, comme à l'amie la plus vraie.

" Je vous prie d'offrir à votre bonne famille mes sentiments les plus respectueux.

" Ma sœur et ma mère me chargent de vous dire combien vous leur êtes sympathique! C'est que je leur ai dit quel ange vous êtes.

" À bientôt, n'est-ce pas, ma bonne amie? Je vous embrasse de tout mon cœur.

" CLEMENCE.

" Lundi 27. "

Un an après, c'est-à-dire le 20 septembre 1853, M. Collard recevait cette seconde lettre du brave curé d'Ussat.

Nous la citons entièrement; elle est caractéristique dans sa naïve bonté:

" Mon cher monsieur,

" La confusion que j'éprouve du long silence que j'ai gardé à votre égard ne saurait être égale que par la contrariété qu'il vous aura causée à vous-même. Vous devez m'avoir trouvé bien peu honnête de ne pas avoir répondu plus tôt à votre bonne lettre du 22 juillet. J'avoue que jamais accusation n'a été mieux fondée que celle-là. Cependant, quand vous aurez connu les raisons qui m'ont forcé à ce silence, vous conviendrez que je n'ai été que malheureux, mais pas coupable.

" À peine eus-je connu vos intentions, relativement aux objets que vous désirez placer sur le tombeau de la pauvre madame Marie, que je m'empressai de traiter avec Blazy pour la confection et le prix de la grille. Il voulut absolument cent vingt francs: je consentis à les lui donner. Il la fit pour le temps indiqué, et bien conformément au plan; elle fut aussi mise en place avant la fin de juillet.

" Le travail de cet ouvrier m'aurait parfaitement convenu, s'il n'avait usé de ruse en refusant de peindre la grille, alléguant qu'il n'avait été tenu de faire que ce qui avait été convenu; et parce que j'avais oublié de faire la réserve que le fer serait peint, afin qu'il ne s'oxydât point, il n'a point voulu mettre cette dernière main à son œuvre. Mais que cela ne vous tourmente pas; je la ferai peindre, et ce ne sera qu'une petite dépense de plus. Toujours est-il que je suis très-fâché contre Blazy, qui a manqué de

delicatesse en ce point.

" Quant a la croix, voila l'objet qui a cause toute ma douleur, et m'a empeche de vous donner plus tot de mes nouvelles.

" Pour qu'elle fut bien confectionnee, j'eus le malheur de m'adresser a un tres-habile ouvrier de Pamiers qui se trouvait a Ussat, vers la derniere quinzaine de juillet. Il fut convenu que je la lui payerais douze francs, a la condition qu'il la soignerait beaucoup, et qu'il me l'enverrait vers la fin de la semaine. Nous traitames le mardi; loin de la recevoir au temps indique, deux semaines apres, elle ne m'etait pas encore, arrivee. Contrarie de ce retard, je lui ecrivis par la poste pour la lui reclamer. Il me repondit qu'elle arriverait le samedi suivant, et que je la fisse prendre au bout du pont des Bains. Elle n'arriva pas plus cette fois-la que l'autre. Fache fortement de ce nouveau delai, je lui ecrivis une autre lettre, dans laquelle je lui exprimais toute mon indignation sur son manque de parole. Enfin, apres m'avoir fait enrager plus d'un mois et demi, il a fini par me l'apporter lui-meme, et, certes, celui-la n'a pas ete comme Blazy; il a fini son travail en tout point, et je puis vous assurer qu'il a fait une jolie piece. Elle est maintenant en place et produit un bel effet par l'originalite de la pose et par la confection de l'objet.

" A toutes ces contrarietes, je vais en ajouter encore une autre, ou plusieurs autres, desquelles vous allez prendre part. Je vous avais annonce que le saule plante par moi sur la tombe avait bien reussi, et qu'il etait tres-beau. Eh bien, il a fallu qu'il entrat pour sa part dans le chagrin que j'ai eprouve. Chaque etranger qui est venu visiter le tombeau, et tout le monde y est venu, le chemin d'Ornolac est constamment encombre, chaque personne, dis-je, a voulu avoir, son morceau du malheureux saule, et l'on a fini par le faire secher. J'ai eu beau adresser des prieres, j'ai eu beau me facher pour qu'on le respectat, menaces et prieres, tout a ete inutile. Les fleurs egalement ont ete enlevees; chacun a voulu emporter une relique. Mais que ceci ne vous afflige pas; au contraire, vous devez etre flatte de la veneration dont les depouilles de la pauvre defunte sont honorees. Le mal fait a l'arbre et aux fleurs est facile a reparer.

" Je planterai un nouveau saule et de nouvelles fleurs, et tout sera fini. "

Qu'ajouter a cela?

Les dernieres lignes ecrites par le digne M. Collard, par ce vieillard qui proteste, au nom de ses soixante-quinze annees et de ses cheveux blancs, contre le jugement qui a frappe sa niece.

" Et maintenant, veut-on savoir si j'ai cru cette femme coupable?

" Je reponds:

" Retenue prisonniere, je lui avais donne pour compagne ma fille.

" Devenue libre, je lui aurais donne pour mari mon fils.

" Ma conviction est la.

" COLLARD,

" Montpellier, 17 juin 1853. "

Marie Capelle est morte a l'age de trente-six ans apres douze ans de captivite.

JACQUES FOSSE

Il y a quelque chose comme trois ou quatre mois qu'ayant du prendre ma place a un grand diner que donnait la Societe de sauvetage, je fus empeche de m'y rendre par je ne sais quelle affaire.

Le lendemain matin, je vis entrer dans mon cabinet un homme de trente-quatre a trente-cinq ans, aux cheveux courts, aux traits vigoureusement accentues, aux membres musculeux.

--Monsieur Dumas, me dit-il, je devais diner hier avec vous; vous n'etes pas venu au diner. Je repars aujourd'hui, et je n'ai pas voulu repartir sans vous voir.

--A qui ai-je l'honneur de parler? lui demandai-je.

--Je suis Jacques Fosse, me dit-il, marchand de grains a Beaucaire, et sauveteur dans mes moments perdus.

En disant ces mots, il ouvrit son paletot et me montra sa poitrine, couverte de medailles d'or et d'argent qui lui faisaient comme une eclatante cuirasse, sur laquelle, suspendue a son ruban rouge, eclatait comme une etoile la croix de la Legion d'honneur.

Je suis peu sensible a l'entrainement des medailles, des croix et des plaques, quand je les vois sur certaines poitrines; mais j'avoue que, lorsque c'est sur la poitrine d'un homme du peuple qu'elles brillent, j'eprouve un certain respect, convaincu que je suis qu'il faut que celui-la les ait gagnes pour les avoir obtenues.

Je me levai donc comme je n'eusse certainement point fait devant un ministre, et j'invitai mon visiteur a s'asseoir.

Ce que j'appris de cet homme dans la conversation qui suivit, laissez-moi vous le dire, chers lecteurs. J'ai plaisir a vous raconter cette vie de lutttes, de travail et surtout de devouement.

Jacques Fosse naquit a Saint-Gilles;--a ce seul nom, vous vous rappelez Raymond de Toulouse et la belle eglise de Saint-Trophime.--Il naquit le 14 juin 1819; ce qui lui constitue aujourd'hui quarante ans, ou a peu pres.

Il etait fils de Jean Fosse et de Genevieve Duplessis.

Il perdit son pere en 1820. Il avait un an.

La veuve, sans fortune, quitta aussitot Saint-Gilles, pour aller habiter chez sa mere, a Beaucaire.

En 1822, elle se remaria, epousa un nomme Perrico, duquel elle eut douze enfants, dont trois sont morts.

En 1828, le beau-pere de Fosse devint infirme et cessa de travailler. Il y avait deja six enfants de ce second lit a nourrir.

La commença le travail du petit Jacques. Il avait neuf ans. Il s'en alla sur les routes avec un panier et une pelle; ramassant du crottin.

Le pain n'était pas cher a cette epoque. Le produit du travail d'un enfant de neuf ans suffit a nourrir toute la pauvre famille.

Certes, on ne vivait pas bien avec les douze ou quinze sous qu'il gagnait par jour; mais enfin on vivait.

Il fit ce metier pendant un an.

Mais, comme, a dix ans, il etait aussi fort qu'un enfant de quinze, il entra comme manoeuvre chez un macon.

Jusqu'a douze ans, il porta le mortier sur ses epaules.

En 1830, le 18 juin, il entend crier: "Au secours!" C'était le nomme Chaffin, un garcon de dix-huit ans, qui se noyait.

Fosse pique une tete du haut du quai, le ramene vers un radeau, manque de passer dessous, accroche une main qu'on lui tend, et, au lieu de passer sous le radeau, arrive a monter dessus.

Il avait onze ans. Ce fut son prospectus: courage et devouement.

Jamais programme ne fut mieux suivi.

En 1832, a treize ans, il commença a travailler dans les carrieres en qualite d'apprenti mineur.

Il y gagnait vingt-cinq sous par jour.

Deux ans il fit ce metier. Mais, comme le metier devenait mauvais, a quatorze ans il se fit portefaix sur le port.

A quatorze ans, Fosse portait sept cents.

Il y avait alors de grands mouvements a la foire de Beaucaire: elle durait deux mois, amenait cinquante mille personnes, et etalait un immense commerce de soie, de draperie et de cuir.

Pendant cette annee 1834, Fosse sauva trois personnes qui se noyaient dans le Rhone: un marchand de planches,--puis un soldat,--puis le fils d'un charcutier nomme Cambon.

Le soldat se noyait au vu de toute la compagnie, qui se baignait en meme temps que lui et n'osait lui porter secours. C'etait au-dessus de Beaucaire, au milieu de ce qu'on appelle le tourbillon du Rhone; le danger etait donc immense. Fosse ne s'y arreta point.--Par bonheur, le soldat, qui avait deja beaucoup bu, etait a peu pres evanoui.

Fosse le ramena au rivage au milieu des applaudissements de toute la compagnie.

Le jeune Cambon, que nous avons nomme le dernier, s'amusait, lui, en se balancant dans une nacelle; la nacelle chavira; il ne savait pas nager et allait tout simplement passer sous le bateau a vapeur, lorsque Fosse l'atteignit et le sauva.

Fosse, en prenant pied au fond du Rhone, avait touche un morceau de bouteille cassee et s'etait blesse a un doigt. Depuis ce jour, ce doigt est inerte, le nerf en a ete coupe.

En 1836, Fosse entra dans la compagnie des bateaux a vapeur, en qualite de pisteur. C'est le nom que l'on donne a ceux qui appellent et dirigent les voyageurs.

Dans le courant du mois de juillet, c'est-a-dire en pleine foire de Beaucaire, on vint appeler Fosse au moment ou il etait dans un cafe chantant.

Un ours et deux saltimbanques se noyaient.

Voici le fait:

Deux saltimbanques montraient un ours qu'ils faisaient danser.

Le menuet fini, les saltimbanques penserent que leur ours avait besoin de se rafraichir. Ils le menerent au Rhone.

Sollicite par la fraicheur de l'eau, l'ours ne se contenta pas de boire, il se mit a la nage, entrainant celui des deux saltimbanques qui tenait la chaine.

Le second saltimbanque voulut retenir son camarade, mais fut entraine avec lui.

Quand le premier lacha la chaîne, il était trop tard, il avait perdu pied. Ni l'un ni l'autre ne savaient nager.

Quant à l'ours, il nageait comme un de ses confrères du pôle.

Fosse courut d'abord aux saltimbanques.

Seulement, comme il craignait d'être saisi par quelque membre essentiel et paralysé dans ses mouvements en se jetant à l'eau, Fosse avait pris à tout hasard un cercle de tonneau; il présenta le cercle aux saltimbanques; un d'eux, en se débattant, s'y accrocha, et, comme le second n'avait pas lâché le premier, Fosse, en nageant vers le bord, les entraîna tous deux après lui.

Malgré cette précaution, l'un d'eux parvint à le saisir par la jambe; mais, heureusement, le nageur avait pied.

Il poussa les deux hommes sur la berge, et s'élança à la poursuite de l'ours, qui se gaudissait au beau milieu du fleuve.

Il s'agissait non-seulement, cette fois, de sauver l'ours, mais encore de l'empêcher de s'enfuir.

Ce n'était pas chose facile. Tout muselé qu'il était, l'ours se sentait en liberté, et tenait bravement le milieu du fleuve. Fosse s'élança à sa poursuite.

Lorsque l'ours vit approcher le sauveteur, il se douta que c'était à lui qu'il en voulait, et se retourna contre lui.

Fosse plongea et s'en alla chercher la chaîne de fer de l'animal, qui, entraînée par son poids, pendait de cinq à six pieds sous l'eau.

Il prit l'extrémité de la chaîne et nagea vers le bord, entraînant l'ours, qui résistait, mais résistait inutilement, entraîné qu'il était par une force supérieure.

Cependant Fosse fut obligé de revenir à la surface de l'eau pour respirer.

C'était là que l'ours l'attendait.

Il allongea sa lourde patte, dont Fosse sentit le poids sur son épaule.

Par bonheur, il avait eu le temps de respirer; il replongea, reprit la chaîne qu'il avait abandonnée un instant, et refit une dizaine de brassées vers le bord, entraînant toujours l'animal après lui.

Le même manège se renouvela dix fois, quinze fois, vingt fois, peut-être, Fosse plongeant, esquivant, à son retour sur l'eau, le coup de patte de l'ours, replongeant et tirant de nouveau l'animal à terre.

Enfin, il reprit pied, remit la chaîne aux mains des saltimbanques, et se jeta hors de la portée de l'animal, furieux et rugissant.

Il va sans dire que tout Beaucaire était sur les ponts et les quais pour assister à cet étrange sauvetage.

En 1839, Fosse sauva la vie à cinq personnes; deux d'entre elles étaient tombées dans le Rhône en franchissant la planche qui conduisait au bateau à vapeur.

C'étaient deux hommes de Grenoble, des marchands de bras de charrette.

Fosse entend crier, fait écarter la foule qui se pressait sur le quai, et, tout habillé, saute de douze pieds de haut.

Il fallait remonter le fleuve et aller chercher sous les bateaux ceux qui s'y noyaient.

Les deux marchands s'étaient cramponnés l'un à l'autre.

En ouvrant les yeux, Fosse les vit au fond du fleuve, se roulant et se débattant.

Il nagea droit sur eux; mais l'un le saisit par la jambe, l'autre par les épaules.

Tout empêche qu'il est par eux, il les traîne du côté du quai, s'accroche aux pierres saillantes, finit par sortir la tête hors de l'eau, et crie qu'on lui envoie une corde.

À peine en a-t-il saisi l'extrémité, qu'il y attache celui qui le tient par les épaules, puis l'autre, et crie:

--Tirez!

On les monta tous deux comme un colis. Celui qui lui tenait la jambe, étant resté le plus longtemps sous l'eau, était évanoui; l'autre avait conservé toute sa tête; aussi, à peine sur le quai, s'aperçut-il que son portemanteau était resté au fond du Rhône.

Ce portemanteau contenait quinze cents francs.

Fosse replonge, rattrape le portemanteau et reparait avec lui.

Le marchand, pour ce double sauvetage, offrit cinquante francs à Fosse.

Il va sans dire que celui-ci refusa.

Le 28 septembre de la même année, madame de Sainte-Maure, belle-mère de M. de Montcalm, arrivait de Lyon avec son fils; elle allait chez son gendre à Montpellier.

En passant du bateau au quai, son pied glissa sur la planche humide et elle tomba dans le Rhone.

Fosse plonge tout habille, passe avec elle sous le bateau, et reparait de l'autre cote.

Mais le Rhone est gros et rapide, il entraine le nageur et celle qu'il essaye de sauver.

Un nomme Vincent detache un batelet et rame au secours de Fosse.

Fosse s'accroche d'une main au bordage du batelet; de l'autre, il soutient madame de Sainte-Maure.

Le poids fait chavirer le batelet, qui, non-seulement chavire, mais encore se retourne.

Fosse laisse Vincent, qui sait nager, se tirer de la comme il pourra; il place madame de Sainte-Maure sur la quille du bateau, pousse le bateau vers la terre, et aborde a deux kilometres de l'endroit ou il avait saute a l'eau.

La, madame de Sainte-Maure est deposee dans la maison d'un constructeur de bateaux, nomme Raousse.

Les deux autres personnes sauvees par Fosse, en 1839, etaient un garcon cafetier de Beaucaire, et un nomme Soulier.

Peu de temps apres, Fosse fut mande chez M. Tavernel, maire de Beaucaire.

M. Tavernel etait charge de lui remettre une medaille d'argent de deuxieme classe, ou cent francs, a son choix; Fosse prefera la medaille; elle valait quarante sous.

Il avait deja sauve la vie a une quinzaine de personnes; une medaille de quarante sous pour avoir sauve la vie a quinze personnes, ce n'est pas trois sous par personne.

Fosse s'en contenta.

En 1840, il tomba a la conscription.

Mais, avant de se rendre au regiment, il sauva encore la vie a deux personnes: l'une se noyait dans le canal, c'etait une femme; l'autre dans le Rhone, c'etait un employe de MM. Cuisinier, negociants a Lyon.

Ces nouveaux sauvetages lui valurent une deuxieme medaille de seconde classe.

Designé comme canonnier au 6e d'artillerie, il arriva au corps le 1er septembre 1840.

Choisi pour faire partie du camp de Chalons, il fut envoyé à Strasbourg, où se réunissaient les hommes désignés pour Chalons.

Pendant son séjour à Strasbourg, il sauva deux chevaux et deux hommes du même régiment que lui. Malheureusement, sur les deux hommes, un seul arriva vivant à terre; l'autre a été tué d'un coup de pied de cheval.

Le marquis de la Place avait promis à Fosse, une fois au camp, de lui faire donner la croix par le duc d'Orléans; mais le camp n'eut pas lieu, à cause de la mort du duc d'Orléans.

En 1841, Fosse se trouva à Besançon: un soldat se noyait dans le Doubs; deux autres soldats s'élançaient à son secours; tous trois tombent dans un trou, tous trois allaient s'y noyer, quand Fosse les en retira tous les trois, et vivants.

Ce fut à ce propos qu'il obtint sa troisième médaille de deuxième classe.

En tirant de l'ill les deux canonnières et les deux chevaux, Fosse s'était ouvert le flanc avec une bouteille cassée.

Au mois de mai 1845, Fosse revint en congé à Beaucaire. La famille avait fort souffert de son absence: il se remit immédiatement au travail; elle s'était augmentée: Fosse avait maintenant à nourrir son beau-père, sa mère et neuf frères et sœurs.

Mais ce n'était plus le beau temps des portefaix: la foire de Beaucaire, à peu près morte aujourd'hui, de ce temps-là s'en allait mourant.

Il se fit scieur de long, et, admirablement servi par sa force herculeenne, gagna de six à sept francs par jour. Il profita de cette augmentation dans sa recette pour se marier.

En 1847, Fosse entra comme facteur chef à la gare des marchandises à Beaucaire; une des conditions de la place était de savoir lire et écrire. On demanda à Fosse s'il le savait; Fosse répondit hardiment que oui. Tout ce qu'il connaissait, c'étaient ses chiffres jusqu'à 100. Fosse prit deux professeurs: un de jour, un de nuit.

M. Renaud était son professeur de jour; il venait chez lui de midi à deux heures; Fosse lui donnait six francs par mois.

M. Dejean était son professeur de nuit; Fosse lui donnait douze francs.

Au bout de deux ans, l'éducation de l'écolier de vingt-huit ans était faite.

Dans ses moments perdus, Fosse continuait de sauver les gens.

Un marinier de Condrieux veut accoster le quai avec son bateau; en sautant de son bateau sur un radeau, le pied lui manque, il tombe dans le Rhone et passe sous le radeau.

Par bonheur, il y avait un trou au radeau.

Fosse, qui entend crier a l'aide, accourt; on lui explique qu'un homme est passe sous le radeau: il plonge par le trou et sort avec l'homme par l'une des extremités.

Au mois de juillet suivant, il sauve la vie a un garçon boulanger qui, en essayant de nager, avait perdu a la fois pied et tete.

Quelques jours apres, il se jetait dans le feu,--il faut bien varier,--pour tirer des flammes un enfant qui etait sur le point d'etre asphyxie. L'escalier etait en feu; il s'agissait d'aller chercher l'enfant au second etage, la compagnie des pompiers avait juge la chose impossible. Fosse, sans hesiter, se jeta dans les flammes, et cette chose jugee impossible, il la fit.

Le 20 avril 1848, Fosse fut nomme a l'unanimité porte-drapeau de la garde nationale de Beaucaire.

Quelque temps apres, il obtint l'entreprise des travaux de remblai sur les bords de la Durance.

Au commencement de 1849, il recut sa cinquieme medaille; mais tout cela ne satisfaisait pas son ambition.

C'etait la croix de la Legion d'honneur que voulait Fosse. Il part pour Paris, le 19 mai, se faisant a lui-meme le serment de ne pas revenir sans sa croix.

Il avait, en effet, la croix lorsqu'il revint a Beaucaire, le 15 juin suivant, c'est-a-dire pres d'un mois apres en etre parti.

A son retour, il crea un etablissement de bains sur le Rhone, et se mit a faire le commerce des vieilles cordes et des vieux chiffons.

Un etablissement de bains, c'etait le vrai port de notre sauveur!

Aussi, en 1849, sauve-t-il la vie a trois ou quatre personnes qui se noient dans le Rhone, et, entre autres, a un garçon confiseur et a un commis d'une maison de commerce.

En 1830, la compagnie du chemin de fer l'appelle a diriger le transport du charbon, entre Beaucaire et Tarascon.

Comme il n'y a que le Rhone a traverser pour aller d'une ville a l'autre, Fosse, tout en dirigeant son charbon, continue a tenir son etablissement de bains, et a faire son commerce de vieilles cordes et de vieux chiffons. Cela dure jusqu'en 1854.

Le 30 janvier 1852, il recut une medaille en or de premiere classe.

Le 1er octobre 1852, il fut nomme membre de la commission chargee de l'examen des machines a vapeur, et obtint par le prefet un bureau de tabac.

Le 1er janvier 1853, Fosse est nomme par le ministre des travaux publics maitre du port a Beaucaire.

Dans le courant de l'annee, Fosse sauve encore deux personnes qui se noient dans le Rhone: un maquignon, nomme Saunier, et un danseur espagnol qui croyait se baigner dans le Mancaarez.

En 1854, le cholera se declare en pleine foire de Beaucaire; Fosse soigne les malades et essaye de soutenir ses compatriotes par son exemple.

Mais compatriotes et etrangers prennent peur et s'enfuient. Fosse achete, au prix qu'ils veulent les lui vendre, tous les bois des fuyards; et, tout en se conduisant avec son courage habituel, realise un benefice considerable.

Possesseur d'un petit capital, Fosse donne sa demission de maitre du port, et met de cote le commerce de bois pour le commerce de grain.

Son dernier acte comme maitre du port fut de sauver un bateau de vin charge pour la Crimée. Ce bateau venait de Macon: il se heurte a une jetee sur la digue de Beaucaire, et se brise par le milieu. Sur quinze ou seize cents pieces de vin dont il etait charge, il ne s'en perdit qu'une quarantaine.

Fosse sauva le reste.

Au milieu de tout cela, un enfant se noie dans le canal; Fosse sauve l'enfant.

Au mois de mai 1836, le Rhone monte si rapidement et si obstinement, que l'on comprend que l'on va avoir a lutter contre un de ces debordements terribles qui portent la desolation sur les deux rives du fleuve. Pour etre libre de ses actions, Fosse envoie femme et enfants a l'hotel du Luxembourg, a Nimes.

Le Rhone monte toujours, et atteint une hauteur de vingt-trois pieds au-dessus de son cours ordinaire.

Cet evenement coïncidait avec un envoi de grains d'Odessa. Les grains arriverent a Marseille; mais, quelle que fut la necessite de sa presence dans cette derniere ville, Fosse resta a Beaucaire.

C'est que Beaucaire etait cruellement menacee.

L'eau passait par la porte Beauregard, malgre tous les obstacles qu'on lui opposait, Fosse eut l'idee de boucher la porte avec des sacs de

terre.

Il travailla vingt-quatre heures avec de l'eau jusqu'à la ceinture.

De Boulbon a la montagne de Cannes, l'inondation avait deux lieues d'étendue, et, a la surface de l'eau, flottaient des berceaux d'enfant, des toits de maison, des meubles de toute espece.

Le prefet arrive, et demande des nouvelles du village de Vallabregues, completement enveloppe d'eau, et avec lequel toute communication est interrompue.

--Vous voulez des nouvelles, monsieur le prefet? dit Fosse. Vous en aurez, ou je ne reviendrai pas.

Fosse, sauf de mourir, venait de promettre plus qu'un homme ne pouvait faire. C'était une seconde representation du deluge. Vallabregues est a six kilometres en amont de Beaucaire. Impossible de remonter l'inondation: elle suivait le cours du Rhone, charriant des debris de maison, des arbres arraches, des barques a moitie sombrees.

Il prend le convoi du chemin de fer a la station du Graveron avec le commissaire central de Nimes, M. Christophe; il se met en route avec lui pour Boulbon. Au quart du chemin, M. Christophe, qui s'est demis le pied et qui boite encore, casse la canne sur laquelle il s'appuie.

Le trajet dura de neuf heures du soir a cinq heures du matin;--cinq heures.--On allait a Boulbon a vol d'oiseau, sans suivre la route, a travers rochers et ravins. Pendant pres de la moitié du chemin, Fosse porta M. Christophe, qui ne pouvait pas marcher.

L'eau etait deja a Boulbon lorsque Fosse et son compagnon y arriverent.

Or, Boulbon est a une lieue de Vallabregues, et, de Boulbon a Vallabregues, c'était, non pas un lac, mais une inondation furieuse, pleine de courants, de tourbillons et de remous.

Le maire et le conseil municipal etaient en permanence.

Fosse requit un bateau. On lui en amena un qui pouvait contenir huit personnes. Il y monta avec le commissaire central et se lanca au milieu du courant.

Il fallait tout le courage et toute la force du celebre sauveteur pour eviter ou repousser tous ces debris flottants sur cette mer ou l'on ne voyait apparaitre que des cimes d'arbre et des toits de maison; de temps en temps, des branches d'un de ces arbres ou du toit d'une de ces maisons, retentissait un coup de feu, signal de detresse. Fosse ramait du cote ou on l'appelait, recueillait le naufrage dans sa barque et continuait son chemin.

Enfin on arriva a Vallabregues; on ne voyait plus que les etages

superieurs des maisons et le clocher. Un homme, qui etait a sa croisee et qui avait de l'eau jusqu'a la ceinture, apprend a Fosse, que tous les habitants etaient refugies dans le cimetiere: c'etait le point le plus eleve du pauvre village.

Fosse dirigea son bateau a travers les rues inondees, et arrive au lieu indique. Quinze ou dix-huit cents personnes avaient ete chercher un refuge au milieu des croix et des tombeaux; le cimetiere etait le seul endroit de la ville qui ne fut pas inonde. Il etait minuit.

Ces dix-huit cents personnes etaient la, sans pain, depuis vingt-quatre heures.

Il n'y avait pas de temps a perdre pour leur porter secours.

Fosse laisse avec eux le commissaire central, afin qu'ils sachent bien qu'ils ne seront pas abandonnes, abandonne son bateau au cours de l'eau, aborde a l'extremite de l'inondation, et court a Nimes, ou l'attendait le prefet.

--Je vous donne carte blanche, repondit celui-ci; mais alimentez-les.

Aussitot Fosse lance des requisitions de pain et de vin, et organise un convoi qui suivra la montagne, remontera plus haut que Vallabregues et descendra ensuite comme Fosse a fait lui-meme.

Le 1er juin, il arriva a Vallabregues avec une barque pleine de vivres.

Pendant huit jours, il fit le service des approvisionnements, que nul n'osait faire.

Le 3 juin, monseigneur l'evêque de Nimes voulut accompagner Fosse, afin de porter des paroles de consolation aux pauvres inondes.

Fosse le prit dans sa barque, et, comme, chemin faisant, Sa Grandeur manifestait quelque crainte sur la fragilite de l'embarcation:

--Bon! monseigneur, repondit Fosse, qu'avez-vous a craindre, vous qui ne quittez ce monde que pour aller directement au ciel? Par malheur, je n'en puis dire autant. Aussi, je vous recommande mon ame.

On arriva sans accident.

Monseigneur Plantier a consacre cette dangereuse navigation par cette lettre qu'il ecrivit a Fosse, en maniere d'attestation:

" En 1856, le Rhone etait horriblement deborde. De Beaucaire, nous voulumes aller a Vallabregues, village de notre diocese, situe sur la rive gauche du fleuve. Nous desirions en consoler les habitants, chasses de leurs domaines, et forces de se refugier sur une pointe de terre, par une inondation sans exemple. La navigation qui devait nous mener jusqu'a eux n'etait pas sans danger. M. Fosse, de Beaucaire,

s'est offert a nous conduire, et nous a conduit, en effet, avec la meme intrepidite qu'il avait deja deployee en mille autres circonstances perilleuses.--C'est une attestation que nous nous plaisons a lui donner, autant par justice que par reconnaissance.

" HENRY, eveque de Nimes. "

L'inondation continuait: le 10 juin, une commission d'ingenieurs se rendit a une breche en aval de Beaucaire, afin d'etudier les moyens les plus prompts de reparer la chaussee et d'arreter la chute des eaux dans la campagne.

La commission, a la tete de laquelle se trouvait le prefet, consulta Fosse, afin de savoir si la chute d'eau de cinq ou six metres qui se precipitait en cet endroit permettait la manoeuvre d'une barque.

--On peut voir, repondit simplement Fosse; seulement, il me faut deux hommes de bonne volonte.

Deux pilotes se presenterent.

La possibilite de la manoeuvre, malgre la chute d'eau, fut demontree.

Les deux pilotes, pour avoir aide Fosse en cette circonstance, recurent tous deux la medaille en or, et de premiere classe.

Pas une seule fois, pendant tout le temps des inondations, ou tous les jours Fosse risquait sa vie, pas une seule fois il ne s'inquieta des pertes que subissait son commerce, completement abandonne par lui.

Le 19 aout 1856, il recut une nouvelle medaille d'or de premiere classe.

Le 7 juin de l'annee suivante, un incendie eclata dans la grande rue de Beaucaire.

Fosse fut, comme toujours, un des premiers sur le lieu du sinistre.

Il entendit les spectateurs dire qu'une femme etait dans la maison.

Il etait impossible de monter par l'escalier, qui etait en flammes.

Fosse applique une echelle a la facade de la maison, entre par une fenetre, brise les portes, et enfin trouve une femme etendue sans connaissance sur le carreau.

Il la prend dans ses bras, traverse les flammes qui, derriere lui, se sont fait jour, regagne son echelle, depose la femme entre les mains des spectateurs émerveillés, remonte, malgre les instances de tous, dans la maison, pour voir s'il n'y a plus personne a sauver, et n'en redescend que lorsqu'il s'est bien assure qu'elle est deserte.

Alors il demanda des nouvelles de la femme; il etait arrive trop tard,

elle etait deja asphyxiee: Fosse n'avait sauve qu'un cadavre.

Le 15 janvier 1858, se promenant dans la rue de l'Arbre, a Marseille, il entend crier: " A l'assassin! "

Il se retourne et aperçoit un homme a figure suspecte, courant comme une trombe et renversant tout ce qui se trouvait sur son passage.

Fosse etend la main sur le fuyard, lutte avec lui et le terrasse.

C'etait un forcat evade qui, depuis sa fuite du bagne, avait deja commis bon nombre de vols.

Fosse le remit aux agents de la police, doux comme un mouton. Cette metamorphose s'etait operee lorsqu'il avait senti craquer ses os entre les mains de Fosse.

Fosse, en sa qualite de membre de la Societe des sauveteurs de France, se rendit a Paris a la fin de l'an dernier.

Une reunion des sauveteurs de tous les departements devait avoir lieu le 16 decembre.

Ce fut alors que je le vis.

Fosse fut, de la part de cette Societe, l'objet d'une veritable ovation: le president de la Societe le proclama le premier sauveteur de France, et fit inserer dans _l'Illustration_ un portrait de lui, suivi de l'enumeration de ses actes de courage et de devouement.

J'envoie cet article a l'impression; mais, avant qu'il soit imprime, je m'attends a recevoir le recit de quelque nouveau sauvetage de Fosse. Si cela arrive, chers lecteurs, vous le trouverez en post-scriptum.

LE CHATEAU DE PIERREFONDS

Pierrefonds est un pays que j'ai decouvert en rodant autour de Villers-Cotterets, vers 1810 ou 1812.

Christophe Colomb de huit a dix ans, je faisais trois lieues et demie en allant, trois lieues et demie en revenant, total: sept lieues, pour aller jouer une heure dans _les ruines_.

Et les fortes tetes du pays disaient:

--Voyez, le paresseux, il aime mieux vagabonder sur les grandes routes que d'aller au college. Il ne fera jamais rien.

Je ne sais pas si j'ai fait grand'chose; mais je sais que j'ai

diablement travaille depuis.

Il est vrai que ce travail n'a pas eu un brillant resultat: j'eusse mieux fait, je crois, au lieu d'entasser volumes sur volumes, d'acheter un coin de terre, et d'y mettre cailloux sur cailloux. J'aurais au moins aujourd'hui une maison a moi.

Bah! n'ai-je pas la maison du bon Dieu, les champs, l'air, l'espace, la nature, ce que n'ont pas, enfin, les autres qui ne savent pas voir ce que je vois.

Je lisais dernièrement, dans un petit volume dont les critiques n'ont point parle, probablement a cause de sa haute valeur, de fort beaux vers, qu'il faut que je vous dise, chers lecteurs.

Ils sont intitules: _Le Partage de la Terre_.

Les voici:

Alors que le Seigneur, de sa droite feconde,
Eut, dans les champs de l'air, laisse tomber le monde;
 Qu'il eut trace du doigt,
Comme fait le pilote a la barque qui passe,
La route qu'il devait parcourir dans l'espace,
 Il dit: " Que l'homme soit! "

A sa voix s'agita la surface du globe;
La terre secoua les plis verts de sa robe,
Et le Seigneur alors vers lui vit accourir,
Comme des ouvriers demandant leur salaire,
De l'equateur en flamme et des glaces polaires,
Ces atomes d'un jour, qui naissent pour mourir.

" Cette terre est a vous, dit le Maitre supreme,
Ainsi que fait un pere a ses enfants qu'il aime;
 Les lots vous sont offerts.
Chaque homme a droit egal au commun heritage;
Allez! et faites-vous le fraternel partage
 De la terre et des mers."

Alors, selon sa force ou bien son caractere,
L'homme, petit ou grand, prit sa part de la terre:
Le noble eut le donjon aux gothiques arceaux,
Le laboureur le champ ou la riviere coule,
Le commercant la route ou le chariot roule,
Le nautonnier la mer ou glissent les vaisseaux.

Deja, depuis longtemps, le prince avait le trone,
Le pape la tiare et le roi la couronne;
 Et le patre craintif
Sur les monts gazonneux les troupeaux qu'il fait paitre;
Quand, venant le dernier, le Seigneur vit paraître
 Un homme a l'oeil pensif.

D'un reve sur son fronton voyait flotter l'ombre
Il marchait lentement, triste sans etre sombre;
Parfois il s'arretait pour cueillir une fleur;
Enfin, au pied du trone il releva la tete,
Et dit, en souriant: " Moi, je suis le poete;
N'avez-vous rien garde pour votre fils, Seigneur? "

Dieu dit: " Tu viens trop tard! " Lui repondit: " Peut-etre!
--Non: tu vois qu'ici-bas toute chose a son maitre,
De son avoir jaloux;
Mais ou donc etais-tu, tete en reves feconde,
Quand on faisait sans toi le partage du monde?
--J'etais a vos genoux!

" Mon regard admirait la splendeur infinie;
Mon oreille ecoutait la celeste harmonie;
Pardonnez donc, mon pere, a l'esprit contempteur
Qui, perdu tout entier dans l'immense mystere,
S'est laisse prendre, helas! sa part de cette terre,
Tandis qu'il adorait son divin Createur.

--Et pourtant tout est pris, dit le Maitre sublime,
La cote et l'Ocean, la vallee et la cime:
Que veux-tu! c'est la loi.
Mais, en echange, viens, en tout temps, a toute heures,
Je te garde, mon fils, place dans ma demeure,
Et mon ciel est a toi. "

Vous voyez que la part du poete est encore la meilleure.

Puis il a les ruines.

Revenons aux notes.

Ce sont de magnifiques ruines que celles de Pierrefonds,--les plus belles de France, peut-etre, sans en excepter celles de Coucy.

Elles dominent un petit lac que j'ai connu etang, mais qui a fait son chemin comme celui d'Enghien, et qui s'est fait lac a la maniere dont beaucoup de gens se font nobles. Elles couronnent un charmant village, plus charmant autrefois, quand ses maisons etaient couvertes de chaume, qu'il ne l'est aujourd'hui avec ses villas couvertes d'ardoises. Enfin, elles sont situees entre deux des plus belles forets de France, c'est-a-dire entre la foret de Compiègne et la foret de Villers-Cotterets.

Le chateau dont elles sont les restes a ete bati par un de ces hommes qui, l'on ne sait trop pourquoi, laissent a la posterite un souvenir sympathique.

Louis d'Orleans, premier duc de Valois, le commença en 1390 et

l'acheva en 1407.

Les Arabes disent: " La maison achevee, la mort y entre. " Aussi laissent-ils toujours quelque chose a faire a leurs maisons, d'ou il resulte que, d'habitude, leurs maisons tombent en ruine sans avoir ete achevees.

Le chateau de Louis d'Orleans acheve, les Bourguignons voulurent y entrer. C'etait a peu pres la meme chose que la mort. Mais aux Bourguignons on pouvait resister, quoique ce fut difficile; et Bosquiaux, capitaine orleaniste, defendit bravement Pierrefonds.

C'etait au plus fort des guerres entre le duc d'Orleans et Jean, surnomme par ses flatteurs Jean Sans-Peur. C'etait Jean Sans-Foi qu'il eut fallu l'appeler.

Singuliere epoque que cette epoque. Le roi etait fou, le royaume etait fou.

Lequel avait donne sa folie a l'autre? On ne sait.

Les familles des vieux barons croises etaient eteintes, ou a peu pres. On cherchait, sans les pouvoir trouver, les grands fiefs souverains des ducs de Normandie, des rois d'Angleterre, des comtes d'Anjou, des rois de Jerusalem, des comtes de Toulouse et de Poitiers. A la place de cette puissante moisson fauchee par la mort, avait surgi une noblesse douteuse, aux ecussons surcharges d'armes parlantes ou d'animaux monstrueux, et entourees de devises qui rendaient plus contestable encore la noblesse qu'elles etaient chargees de soutenir.

Puis les costumes, comme les blasons, etaient devenus etranges, inouis, fantastiques.

Il y avait les hommes-femmes, gracieusement attifes, trainant des robes de douze aunes.

Il y avait les hommes-betes, aux justaucorps brodes de toutes sortes d'animaux.

Il y avait les hommes-musique, qui pouvaient servir de pupitre aux menestrels et aux troubadours.

Il y a, au catalogue imprime de la collection de M. de Courcelles, une ordonnance de Charles d'Orleans, le fils de celui dont nous nous occupons, qui autorise a payer une somme de deux cent soixante-seize livres sept sous six deniers tournois pour neuf cents perles destinees a orner une robe.

Voulez-vous savoir ce que c'etait que cette robe, chers lecteurs?

Le voici:

" Sur les manches est escript de broderies tout au long le dict de la

chanson _Madame, je suis plus joyeux_, et notte tout au long sur chacune desdites deux manches, cinq cent soixante-cinq perles, pour servir a former les nottes de ladite chanson, ou il y a cent quarante-deux nottes. C'est assavoir, pour chaque notte, quatre perles en quarre. "

Mais ceci n'était rien, et, quoique les pretres prechassent contre ces modes insolites, leurs anathemes etaient reserves surtout a ceux et a celles qui mettaient pour leurs toilettes le diable a contribution.

Il y avait des cornes partout.

Les femmes, grace a leurs hennins, les portaient sur la tete; les hommes, grace a leurs poulaines, les portaient aux pieds.

La crinoline, que nos modernes coquettes portent a leurs jupons, les femmes du XIVe siecle la portaient a leur bonnet.

" Les dames et demoiselles, dit Juvenal des Ursins, menaient grands et excessifs etats et cornes merveilleuses, haultes et larges, et avaient de chaque cote, au lieu de bourrees, deux grandes oreilles si larges, que, quand elles voulaient passer l'huis d'une porte, il fallait qu'elles se tournassent de cote et baissassent. "

Or, au nombre des plus elegants cavaliers faisant la cour a toutes ces belles dames, grasses, decolletees et cornues, etaient le jeune roi Charles VI et son frere, plus jeune encore, le duc Louis d'Orleans.

Le premier, le roi, venait d'epouser son impudique Bavaroise Isabeau; le second, Louis, venait d'epouser sa douce et fidele Valentine de Milan.

Elle lui avait apporte en dot Asti, avec quatre cent cinquante mille florins.

L'autre avait apporte a son epoux l'adultere, la guerre civile, la folie.

Le pauvre jeune roi etait pourtant bien gai, bien heureux, bien courtois, ne demandant qu'a rire et a s'amuser.

Après son mariage, il avait fait son tour de France, et, gai compagnon du trone qu'il etait, sa royale chevauchee. Il partait de Paris, ou l'on venait de celebrier l'entree de la reine, entree depuis quatre ans; mais, pour ce coeur joyeux, pour cet esprit couleur de rose, tout etait matiere a fete. Le vin et le lait avaient coule dans Paris par la bouche de toutes les fontaines; aux carrefours, les freres de la Passion avaient joue de pieux mysteres; a la rue Saint-Denis, deux anges avaient pose une couronne sur la tete de la reine; au pont Notre-Dame, un homme etait descendu par une corde tendue aux tours de la cathedrale, avec deux flambeaux a la main; et, pour mieux voir, pour mieux entendre, pour mieux etre partout, le roi et son frere Louis d'Orleans s'etaient meles a la foule des bourgeois, et, trop

presses d'être au premier rang, avaient reçu des sergents maints bons horions dont ils montrèrent le soir les marques aux dames de la cour.

Paris s'était fort rejoui de cette entrée de la reine. On lui avait promis une diminution d'impôts: tout au contraire, il fallait payer la fête; ce fut Paris qui la paya; en outre, on décréta les pièces de douze et de quatre deniers, avec défense de les passer sous peine de la corde. Or, s'était la monnaie du peuple, le seul argent du pauvre, de sorte que le pauvre, c'est-à-dire le peuple, ne sachant plus comment ni avec quoi acheter du pain, puisque sa monnaie n'avait plus cours, cria famine, dans ces mêmes rues où les fontaines faisaient jaillir la veille du vin et du lait.

Le prétexte de ce voyage à travers la France, ce fut d'aller à Avignon s'entendre avec le pape sur les moyens d'éteindre le schisme.

Le véritable motif, c'était le plaisir.

Or, pour que le plaisir fut complet, le roi Charles VI ne prit ni ses deux oncles, deux illustres voleurs, les ducs d'Anjou et de Berry, ni la reine, qui trouva moyen de se faire, dans un autre genre, une illustration non moins grande que ses deux oncles.

D'abord, on s'arrêta à Nevers, où l'on fut reçu par le duc de Bourgogne,--pas le duc Jean, mais son père, avec lequel on était en paix.

Puis on gagna Lyon, la ville demi-italienne; on y passa quatre jours en jeux, bals et galanteries.

Enfin, on arriva à Avignon, chez le pape. Avignon était devenue une seconde Rome, aussi dissolue que la première, où Giotto peignait, où Pétrarque chantait, où Vaucluse murmurait. On était à la source des indulgences, comment n'eut-on pas péché? Pas une jeune et jolie Avignonnaise qui ne se souvint de ce passage, dit Froissard.

Le schisme ne fut pas éteint du tout; mais le pape donna au duc d'Anjou le titre de roi de Naples, et, au roi Charles, la disposition de sept cent cinquante bénéfices.

On passa en Languedoc.

La commencerent de s'éteindre les bruits joyeux des instruments, et les cris, les plaintes, les murmures, les remplacèrent et les couvrirent.--Le pauvre Languedoc était non-seulement ruiné, pressuré, mangé, mais encore dépeuplé par le duc de Berry, son gouverneur. Quarante mille habitants avaient émigré dans l'Aragon. Avidé et prodigue, il prenait aux uns pour donner aux autres. Son bouffon, d'une seule fois, avait touché deux cent mille livres. Puis il aimait les châteaux aux tourelles anciennes, et faisait creuser ces dentelles de pierre que les églises du XIV^e et du XV^e siècle jetaient comme un mantelet sur leurs épaules. Il aimait les précieux manuscrits, les brillantes enluminures, les miniatures à fond d'or, et il jetait l'or

aux architectes et aux artistes. Cet or, il fallait le prendre quelque part, et le bon gouverneur du Languedoc prenait ou il le trouvait. Enfin, il venait d'avoir une dernière fantaisie, non moins coûteuse et bien autrement folle que les autres: à soixante-six ans, il avait épousé une enfant de douze, la nièce du comte de Foix.

Il fallait une justice à ce pauvre peuple. Le roi, tandis qu'il était retenu pendant douze jours à Montpellier " par les vives et frisques demoiselles du pays, auxquelles il donnait, dit Froissard, annelets et fermaillets d'or, " ordonna d'arrêter et de faire le procès de Bétisac. Bétisac était lieutenant du duc de Berry; il fut reconnu coupable et condamné à être brûlé vif. Le roi quitta son harem de Montpellier pour l'aller voir brûler vif à Toulouse.

Le duc de Berry, le véritable dilapidateur, sentit-il la chaleur du bucher? J'en doute.

Pendant qu'il était en train, le bon roi Charles, qui venait de faire justice, fit faveur: il accorda aux abbayes de filles de joie que leurs pensionnaires ne portassent plus de costume, sauf une jarretière d'autre couleur que leur robe, au bras.

Comment n'eut-on pas adoré un pareil roi, qui brûlait les voleurs et qui habillait les filles de joie comme les honnêtes femmes?

Il était si las de fêtes, qu'il évita celles qu'on lui préparait à son retour. Sa rentrée fut tout simplement un steeple-chase. Il gagea avec son frère que, partant au galop en même temps que lui, il arriverait avant lui. C'est le roi qui gagna.

Pauvre roi, ce fut sa dernière chance au jeu. À vingt-deux ans, il avait tout usé; à vingt-deux ans, la tête était morte et le cœur vide.

À vingt-trois ans, il était fou.

Ses deux oncles prirent le royaume. Louis, qu'il venait de faire duc d'Orléans, prit sa femme.

Il est vrai que la prenait à peu près qui voulait.

Par malheur, le beau jeune prince ne se contenta point de la femme de son frère Charles le fou. Il prit encore celle de son cousin Jean de Bourgogne.

L'anecdote est-elle vraie? On dit qu'un soir que Jean de Bourgogne et Louis d'Orléans avaient soupe ensemble, il passa une singulière idée dans l'esprit fantasque du jeune prince.

C'était de faire voir au mari trompé le corps de sa femme, moins la tête. Ce corps était charmant, et Jean de Bourgogne envia fort le bonheur du duc d'Orléans.

Eugene Delacroix a fait un charmant petit tableau de ce fait, qui n'a jamais acquis une valeur historique, et auquel on attribua cependant la mort du duc d'Orleans.

Nous croyons que les causes d'antagonisme politique etaient suffisantes entre les deux princes, sans qu'on y melat une jalousie amoureuse.

En somme, les deux cousins etaient fort brouilles, lorsque le vieux duc de Berry, croyant faire merveille, decida le duc de Bourgogne a faire une visite a Louis d'Orleans.

Celui-ci etait malade a son chateau de Beaute, charmant sejour, comme l'indique son nom, perdu dans les replis de la Marne, belle et dangereuse riviere, sur les bords de laquelle Fredegonde eut un palais, et du sein de laquelle un pecheur, raconte Gregoire de Tours, retira le corps du jeune fils de Chilperic, noye par sa maratre.

C'etait a la fin de l'automne, les feuilles tombaient.

C'est l'epoque des sombres pressentiments; Louis avait ete visite de l'esprit de Dieu; depuis quelque temps, il pensait beaucoup a la mort.

Il avait de sa main, et fort chretienement, fait un testament ou il recommandait ses enfants a son ennemi le duc de Bourgogne. Il y demandait d'etre porte a son tombeau sur une claie couverte de cendres.

Il avait eu non-seulement des pressentiments, mais encore une vision.

Une nuit que, loge au couvent des Celestins, il allait a matines, il rencontra la Mort en traversant un dortoir; l'ange sombre tenait une faux a la main, et, avec cette faux, elle lui fit lire sur la muraille cette inscription latine: *_Juvenes ac senes rapio_*.

Il fut dans ces circonstances que le duc de Befry eut l'idee de reconcilier ses deux neveux.

Au commencement de novembre, il conduisit, comme nous venons de le dire, le duc de Bourgogne au chateau de Beaute, ou Louis le recut courtoisement; puis il les fit communier le 20 et les invita a diner pour le 22.

Le 20, ils avaient partage l'hostie; le 22, ils partagerent le repas.

Depuis le 17, le duc de Bourgogne avait tout prepare pour l'assassinat du duc d'Orleans.

Je ne sais, chers lecteurs, si ce que j'ai vu il y a deux ou trois ans existe encore aujourd'hui, au milieu des bouleversements dont Paris est le theatre.

Ce que j'ai vu, c'était une petite tourelle qui s'élevait au coin de la vieille rue du Temple et de la rue des Francs-Bourgeois.

Cette petite tourelle, légère, élégante, gracieuse, et qui contrastait fort avec la lourde maison à laquelle elle était accrochée, cette petite tourelle, noire et lézardée aujourd'hui, était blanche et neuve lorsqu'elle vit s'accomplir l'événement que nous allons raconter.

Elle fermait de ce côté le grand enclos de l'hôtel Barbette, occupé alors par la reine Isabeau.

Cet hôtel s'élevait dans un quartier peu fréquenté à cette époque, hors de l'enceinte de Philippe-Auguste et entre les deux juridictions de la Ville et du Temple.

Il avait été bâti par le financier Étienne Barbette, dont il avait gardé le nom. Étienne Barbette était maître de la monnaie sous Philippe le Bel, le roi de France qui a le plus travaillé à la monnaie de son pays, non pas pour la rendre meilleure et plus pure, bien entendu.

En général, lorsqu'on refond les monnaies, ce n'est point pour en enlever l'alliage.

Ce même hôtel, quatre-vingts ans après la mort d'Étienne Barbette, appartenait à un autre parvenu, le grand maître Montaigu.

Montaigu était des bons amis de Louis d'Orléans. Ce dernier obtint de lui qu'il cédât son hôtel à la reine Isabeau, qui détestait l'hôtel Saint-Paul, où elle était sous les yeux de son mari.

Tout au contraire, la voluptueuse Allemande adorait son petit logis; elle l'avait embelli à l'intérieur, agrandi au dehors, étendu jusqu'à la rue de la Perle.

Elle y était accouchée, le 10 novembre, d'un fils qui était mort en naissant; le peuple avait fort murmuré; on la savait depuis fort longtemps éloignée de son mari, et l'on avait attribué au duc d'Orléans les honneurs de cette intempestive fécondité.

On avait été jusqu'à faire un crime à la mère de cette douleur; on avait trouvé qu'elle avait pleuré cet enfant plus qu'on ne pleure un enfant d'un jour.

C'était injuste: un enfant n'a point d'âge pour la mère; c'est son enfant, c'est-à-dire la chair de sa chair, voilà tout.

Nous avons dit que, dès le 17, Jehan de Bourgogne avait décidé l'assassinat du duc d'Orléans.

Depuis longtemps, il le méditait.

Dès la Saint-Jean, c'est-à-dire quatre mois auparavant, il cherchait

dans Paris une maison pour y dresser son guet-apens; un de ses agents etait en course a cet effet, et, comme cet agent etait cleric de l'Universite, il donnait pour pretexte a cette location le besoin qu'il avait d'un magasin ou mettre le vin, le ble et les autres denrees que les clerics recevaient de leur pays et avaient le privilege de vendre sans droits.

Le 17, la maison etait trouvee et livree.

C'etait la maison de l'_Image Notre-Dame_, situee vieille rue du Temple, et ainsi nommee d'une image de la Vierge incrustee dans une niche au-dessus de la porte.

L'homme qui devait frapper etait un valet de chambre du roi; l'histoire n'a pas conserve son nom.

L'homme qui devait trahir etait Raoul d'Auquetonville, ancien general des finances, que le duc avait chasse autrefois pour malversation.

Le 20, nous l'avons dit, les deux princes avaient communie a la meme hostie. Le 22, nous l'avons dit encore, ils avaient dine a la meme table.

Le mercredi, 23 novembre, le duc d'Orleans avait soupe chez la reine, et soupe gaiement, afin d'adoucir sa douleur, lit le religieux de Saint-Denis,--_dolorem studens mitigari_,--lorsque tout a coup le valet de chambre du roi, celui qui s'etait charge de trahir, vint dire au prince que le roi le demandait a l'instant meme.

Le duc avait six cents chevaliers qu'il pouvait reunir, et dont il pouvait se faire une escorte dans les occasions d'apparat; mais, pour aller chez la reine, visite mysterieuse, il ne prenait d'ordinaire qu'un ou deux pages et quelques valets. Aussi l'assassin avait-il compte sur cette circonstance, et avait-il decide que ce serait a la sortie du duc d'Orleans de l'hotel Barbette qu'il accomplirait son crime.

Il etait huit heures lorsque cette fausse nouvelle, qu'il etait attendu par le roi, parvint au duc d'Orleans.

De l'hotel Barbette a l'hotel Saint-Paul, il n'y avait qu'un pas; aussi le duc d'Orleans, comptant revenir chez la reine, y laissa-t-il une partie de sa suite.

Il sortit, n'emmenant avec lui que deux ecuyers montes sur le meme cheval, un page et quelques valets portant des torches.

C'etait de bonne heure pour un homme de cour, habitue, comme Louis d'Orleans, a faire de la nuit le jour; mais c'etait tard pour ce quartier sombre, solitaire et retire.

Cependant le duc ne songeait a rien, ou, s'il avait quelque pensee, c'etait une pensee joyeuse. Il s'en allait par la vieille rue du

Temple, un peu en arriere de ses gens, chantonnant a demi-voix une gaie chanson, et jouant avec son gant.

Deux personnes le voyaient, et remarquaient ces details sans se douter que ce joyeux jeune homme,--le duc d'Orleans etait jeune encore, ayant trente-six ans a peine,--sans se douter que ce joyeux jeune homme allait au-devant de la mort, qui, quelque temps auparavant, lui etait apparue.

Ces deux personnes etaient un valet de chambre de l'hotel de Rieux, et une pauvre femme nommee Jacqueline Riffard, dont le mari etait cordonnier, et qui logeait dans une chambre du meme hotel.

Jacqueline le suivit quelque temps des yeux au milieu de la nuit, enviante probablement le sort de ce riche qui avait des torches pour l'eclairer dans l'obscurite. Puis, comme elle quittait la fenetre pour aller coucher son enfant, elle entendit crier: " A mort! a mort! "

Elle revint aussitot vers la fenetre, son enfant entre ses bras.

Le prince etait deja precipite de son cheval. Il etait a genoux dans la rue, et sept ou huit hommes masques frappaient sur lui a coups de hache et d'epee.

Et lui criaient:

--Qu'est ceci? d'ou vient ceci? Que me voulez-vous?

Et, pour parer les coups, il mettait sa main, en avant.

Mais un coup d'epee lui abattit la main, en meme temps qu'un coup de hache lui fendait la tete.

Alors il tomba; mais on continua de frapper. La pauvre femme qui voyait celle boucherie criaient de toutes ses forces:

--Au meurtre!

Un des assassins tourna la tete, la vit a sa fenetre, et, avec un geste de menace:

--Tais-toi, lui dit-il, vilaine femme!

Elle se tut, epouvantee, mais continua de regarder. Alors, de l'_Image Notre-Dame_, elle vit sortir un homme de haute taille, avec un chaperon rouge abaisse sur les yeux; cet homme se pencha vers le duc, et, apres l'avoir examine avec soin, dit;

--Eteignez tout et allez-vous-en; il est mort.

Pour plus grande surete, un des assistants donna encore un coup de masse au pauvre duc; mais celui-ci ne fit aucun mouvement.

Seulement, pres de lui, un enfant, tout ensablante, se souleva, et, sans penser a lui-meme;

--Ah! monseigneur mon maitre!... dit-il.

Un coup de pommeau d'eepe le recoucha mort a cote du mort.

C'etait le page, un blond enfant d'Allemagne donne au prince par Isabeau.

L'homme au chaperon rouge avait eu raison de dire qu'on pouvait eteindre les torches et s'en aller.

Louis d'Orleans etait mort en effet, et bien mort.

Le bras droit etait coupe a deux endroits, au poignet et au-dessous du coude. La main gauche etait detachee et avait vole a dix pas de la; la tete etait fendue de l'oeil a l'oreille en avant, et, derriere, d'une oreille a l'autre.

La cervelle en sortait.

Au milieu de la consternation et de la terreur generales, ces pauvres restes furent portes, le lendemain, a l'eglise des Blancs-Manteaux.

Et maintenant, pourquoi la France a-t-elle tant aime et tant regrette ce beau prince? Qu'avait-il fait, le debauche, l'amoureux, le prodigue, pour meriter une pareille affection? Vivant, il avait terriblement vexe le peuple et avait ete bien souvent maudit par lui.

Mort, tout le monde le pleura.

La France la premiere.

" Si l'on me presse d'expliquer pourquoi je l'aimais, dit Montaigne, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en repondant: " Parce que c'etait lui; parce que c'etait moi. "

Interrogeons la France a l'endroit de son deuil, eile repondra comme Montaigne:

-Je l'aimais.

La France, si souvent maratre, fut pour lui tendre mere. Elle aimait celui-ci, mele de bien et de mal qu'il etait, et quoique ses defauts et ses vices l'emportassent sur ses vertus.

Il faut dire que ses defauts etaient charmants et ses vices aimables. L'esprit etait leger, mais gracieux et doux; derriere l'esprit etait le coeur, un coeur bon et humain.

Puis ce fut le pere de Charles d'Orleans, le prince poete, le

prisonnier d'Azincourt; ce fut le pere de Dunois, cet illustre batard qui, avec Jeanne d'Arc, chassa l'Anglais de la France; ce fut l'aieul de Louis XII, qu'on appela le Pere du peuple.

Puis les larmes de sa femme, a qui il avait tant fait verser de larmes, firent beaucoup pour lui; quand on la vit, vetue de deuil, tenant d'une main son fils, de l'autre Dunois, demander justice au roi, a la France, a Dieu, tous les assistants eclaterent en sanglots.

Les pleurs appellent les pleurs.

Et moi-meme, apres cinq siecles, ce n'est point sans une certaine tristesse que je regarde les ruines de ce chateau, mutile comme celui qui l'a bati; ces tours sont ouvertes comme l'etait son front; ces murailles sont trouees comme l'etait sa poitrine; ces debris sont disperses comme cette main, ce morceau de bras et cette cervelle qu'on ne rejoignit que le lendemain au pauvre corps auquel ils avaient appartenu.

C'est que celui qui a renverse ce chateau, qui a eventre ces tours etait un rude lutteur.

Lui aussi, avec sa robe rouge, s'est penche sur le cadavre de la feodalite qu'il avait egorgee, et, comme Jean de Bourgogne, il a dit:

--Eteignez tout, et allez-vous-en; elle est morte.

Ce lutteur, c'etait le cardinal de Richelieu.

A l'epoque ou, tout enfant, je venais de Villers-Cotterets a Pierrefonds pour jouer deux heures dans les ruines, je ne savais pas ce que c'etait que Louis d'Orleans qui les avait baties,--ce que c'etait que de Rieux qui les avait tenues au nom de la Ligue,--ce que c'etait que le comte d'Auvergne qui les avait prises,--ce que c'etait, enfin, que le cardinal de Richelieu qui les avait faites.

Mais ces ruines ne m'en paraissaient pas moins splendides.

Elles appartenaient alors a M. Radix de Sainte-Foix, qui les avait achetees quinze cents francs a M. Canis, qui, lui, les avait achetees de M. Longuet, lequel les avait achetees de la Nation, laquelle les avait confisquees a la maison d'Orleans.

Ce n'est qu'en 1813 qu'elles firent retour a l'Etat, achetees par l'empereur a M. Heu, qui les tenait de M. Arnould, gendre et heritier de M. de Sainte-Foix.

L'empereur les paya deux mille sept cent cinquante francs.

Elles etaient alors a peu pres inconnues, et le chemin n'etait pas meilleur pour y venir de Compiègne que pour y aller de Villers-Cotterets.

Arrive a Pierrefonds par un chemin a peu pres impraticable, il fallait monter aux ruines par un sentier a peu pres impossible.

A cette epoque, il n'y avait pas d'escalier pratique au sommet des tours, pas de harpe eolienne vibrant au faite des donjons.

Les chemins n'en etaient pas ratisses, les murs epoussetes, les cours esherbees.

C'etait quelque chose de sauvage et de rude comme le spectre du moyen age.

Les premiers qui decouvrirent Pierrefonds, apres moi, bien entendu, furent des paysagistes: mon vieil ami Regnier, Jadin, Decamps, Flers.

On se montrait les uns aux autres les etudes faites, on se renseignait, on s'orientait, et, la boussole d'une main, la palette de l'autre, on arrivait a doubler le cap de Prelaville ou le promontoire de Rhetheuil, et l'on se trouvait en face des ruines.

Il y avait alors a Pierrefonds une seule auberge: _Au Grand Saint-Laurent_. Le saint y etait represente sur son gril au moment ou il prie qu'on le retourne sur le cote gauche, se trouvant assez cuit sur le cote droit;-ce qui etait l'embleme du sort reserve aux voyageurs.

Un jour, vint un artiste qui, trouvant sans doute un peu trop vif ce feu de l'hotel, acheta un terrain et se fit batir une maison.

A partir de ce moment, Pierrefonds fut un pays decouvert.

Cet artiste, c'etait M. de Flube.

Comme tous les artistes, il avait dit: " Je vais poser la ma tente pour un mois ou deux mois, et y depenser cinq cents francs. "

Il y est depuis trente ans et y a depense cinq cent mille francs.

Vers ce temps, un second hotel s'etablit, faisant concurrence a celui du _Grand Saint-Laurent_, aujourd'hui disparu, de telle facon, que, moins heureux que l'ancien chateau, il n'a pas meme sa ruine.

Ce second hotel existe encore; aujourd'hui comme alors, il s'appelle l'_hotel des Ruines_.

Il etait signale par un drapeau blanc, qui devint tricolore en 1830.

Le drapeau surmontait cette inscription:

CONNETABLE-TERJUS
_Montre les ruines
Aux amateurs._

Vous le voyez, des 1828, la civilisation avait penetre a Pierrefonds.--On montrait les ruines!

Bienheureux temps ou j'allais les voir et ou personne n'etait la pour me les montrer!

Peu a peu la lumiere et la vie penetrerent a Pierrefonds. Pierrefonds n'etait qu'un village, il devint un bourg.

Ce village avait un etang, cet etang devint un lac.

Bien plus, sur ce lac, M. de Flube fit construire un brick de cinq ou six tonneaux.

Ce brick s'appela _l'Artiste_.

Alors s'eleva un troisieme hotel, destine a faire concurrence a l'_hotel des Ruines_, comme l'_hotel des Ruines_ avait ete destine a faire concurrence a l'_hotel du Grand Saint-Laurent_.

Il fut inaugure sous la denomination expressive d'_hotel des Etrangers_.

Donc, les etrangers commencent a affluer a Pierrefonds, puisqu'un speculateur hardi n'hesitait pas a ecrire sur le fronton du nouvel edifice:

HOTEL DES ETRANGERS.

Sur ces entrefaites, M. de Flube, dans un des voyages d'exploration qu'il fit aux environs de sa propriete, decouvrit une source d'eau sulfureuse.

Des lors, Pierrefonds etait complet:

Historique par ses ruines,

Pittoresque par sa position,

Sanitaire par sa Source.

Plusieurs flacons bouches avec soin furent envoyes au ministre de l'agriculture, dans le departement duquel se trouvent les eaux minerales.

Ces eaux furent decomposees par M. O. Henry, le fameux decompositeur d'eaux; il declara que la source de Pierrefonds, comme celles d'Engbien, d'Uriage, de Chamouni, etc., etc., devaient leur sulfuration a la reaction de matieres organiques sur les sulfates, et devaient

être rangées parmi les eaux hydrosulfatées-hydrosulfuriques-calcaires.

Des lors, elles eurent leur brevet d'eaux sanitaires et furent rangées dans la catégorie des eaux aristocratiques et sentant mauvais.

Ce fut alors que M. de Flube, pour donner toute facilité aux malades de venir prendre les eaux, fit bâtir des bains et convertir sa maison en un hôtel qui a pris le titre d'«_hôtel des Bains_».

Un autre hôtel vint, brochant sur le tout, et s'intitula «_grand hôtel de Pierrefonds_».

La route de Compiègne à Pierrefonds se macadamisa; celle de Pierrefonds à Villers-Colterets se pava.

Le chemin de fer du Nord, qui avait déjà établi des trains de plaisir pour Compiègne, n'eut que cette petite adjonction à faire: «_et pour Pierrefonds_».

Pierrefonds, qui, il y a trente ans, était une solitude dans le genre de celle des pampas ou des montagnes Rocheuses, est donc aujourd'hui une colonie d'artistes, de voyageurs, de touristes et de malades, située à l'extrémité d'un des faubourgs de Paris.

Pierrefonds a une salle de spectacle où viennent jouer les acteurs de Compiègne, une salle de concert où viennent chanter les acteurs de Paris.

Enfin, Pierrefonds, parvenu au dernier degré de la civilisation, vient d'avoir son feu d'artifice.

--Oui, direz-vous, un feu d'artifice, c'est-à-dire quatre chandelles romaines et un soleil cloué contre un arbre.

Non pas, chers lecteurs, un véritable feu d'artifice avec ses feux du Bengale en manière de prologue, ses cinq actes et son épilogue.

Son épilogue était un magnifique bouquet.

Le tout apporte, ordonne, tire par Ruggieri.

Racontons comment s'accomplit ce grand événement.

Après avoir passé quelques jours à Compiègne, chez mon ami Vuillemot, le meilleur cuisinier du département, dans la collaboration duquel je compte faire, un jour, le meilleur et le plus savant livre de cuisine qui ait jamais été fait, j'étais venu finir je ne sais plus quel roman ou quel drame au «_grand hôtel de Pierrefonds_», ou je ne pensais pas le moins du monde à un feu d'artifice, je vous jure.

Un matin, deux jeunes gens se présentent chez moi avec une liste de souscription.

Il s'agissait d'illuminer les ruines avec des feux du Bengale, le soir du dimanche suivant.

Je donnai mon louis pour la contribution a l'oeuvre pittoresque.

Ils me remercièrent et descendirent l'escalier. Ils n'étaient pas encore au premier étage, qu'il m'était venu une idée. Je les rappelai.

--Messieurs, leur demandai-je, sans indiscretion, ou allez-vous acheter vos artifices?

--A Paris.

--Chez qui?

--Chez Ruggieri.

--Attendez.

J'écrivis une lettre.

--Tenez, leur dis-je, remettez cette lettre a mon ami Desire.

--Qu'est-ce que votre ami Desire?

--Ruggieri en personne. Non-seulement je contribue au feu d'artifice, mais encore je fournis l'artificier.

Les deux jeunes gens resterent stupefaits.

--Comment! me demanderent-ils, vous croyez que M. Ruggieri se derangera?

--J'en suis sur.

--Pour nous?

--Pour vous un peu, beaucoup pour moi.

Ils se retirerent en hochant la tete.

Et, moi, je me remis a mon travail en murmurant:

--Je crois bien qu'il se derangera! il se derangeait bien, ce cher ami, pour venir me faire des feux d'artifice a Bruxelles, et m'illuminer le boulevard de Waterloo et la foret de Boitsfort, Je crois bien qu'il se derangera!

Tout a coup, je me mis a rire tout seul. Cela m'arrive quelquefois, plus souvent meme que lorsque je suis en compagnie.

Je me rappelais comment, dans la foret de Boitsfort, non-seulement l'artifice, mais encore l'artificier avaient pris feu, et combien peu

il s'en était fallu que Buggieri ne s'évanouit en flamme et en fumée comme sa marchandise.

Vous comprenez bien, chers lecteurs, que le bruit s'était rapidement répandu que M. Alexandre Dumas avait écrit à M. Ruggieri, et que M. Ruggieri devait venir.

Il se manifestait dans tous les environs un mouvement inaccoutumé.

Des paris s'étaient ouverts:

Ruggieri viendra-t-il?

Ruggieri ne viendra-t-il pas?

On accourut me demander:

--Est-il bien vrai que M. Ruggieri viendra?

--Pourquoi cela?

--Parce que j'écrirais à un cousin à Attichy, à mon frère à Villers-Cotterets, à mon oncle à Vic-sur-Aisne.

--Écrivez à votre oncle à Vic-sur-Aisne, à votre frère à Villers-Cotterets, à votre cousin à Attichy.

--Et il viendra, nous pouvons y croire?

--Aussi certainement que s'il était arrivé.

Et chacun partait en criant:

--J'écris qu'il viendra.

Mais, me direz-vous, chers lecteurs, comment pouviez-vous répondre avec une pareille certitude?

Est-ce que je ne connais pas mon artiste? Vous croyez que Ruggieri fait des feux d'artifice parce qu'il est artificier?

C'est tout le contraire.

Il est artificier parce qu'il fait des feux d'artifice.

Ce n'est pas un état qu'il fait, c'est un plaisir qu'il se donne.

Les ruines de Pierrefonds à illuminer, et Ruggieri ne viendrait pas!

Allons donc! vous ne connaissez pas Ruggieri.

Le dimanche, à midi précis, on frappa à ma porte.

--Entrez, Ruggieri! crierai-je.

Et Ruggieri entra.

Il y a entre nous autres une franc-maçonnerie d'art qui fait que nous pouvons répondre les uns des autres.

Une heure après, on savait, à trois lieues à la ronde, que Ruggieri était arrivé, qu'il y aurait feu d'artifice sur la pelouse et illumination des ruines.

À sept heures du soir, dix mille personnes attendaient au bord du lac.

À huit heures et demie, le canon du brick donna le signal.

C'était une véritable nuit de feu d'artifice, noire, sombre, sans étoiles, à ne pas voir le bout de son nez.

Bientôt, à bord d'une barque invisible jusque-là, un feu rouge s'alluma.

La barque glissa sur le lac, éclairant ses rameurs, en se reflétant dans l'eau.

Les premiers cris de joie commencèrent.

Ce premier feu éteint, une autre barque lui succéda à un autre endroit avec un feu vert.

Puis une troisième avec un feu blanc.

Puis ce troisième feu s'éteignit comme les deux autres, et, cette fois, tout rentra dans l'obscurité.

Tout à coup, les dix mille spectateurs poussèrent un grand cri.

Les ruines comme un spectre gigantesque, semblaient sortir de la montagne et se dresser dans la nuit.

La pâle apparition dura dix minutes.

Après le premier cri poussé, chacun s'était tu.

L'apparition évanouie, les bravos éclatèrent.

Trois fois le fantastique mirage se renouvela, et, chaque fois, avec une teinte différente.

Pour mon compte, je n'ai rien vu de plus merveilleux.

Songez-y donc: un lac, des ruines et Ruggieri!

Le feu d'artifice tire, la dernière fusée éteinte, la dernière boîte à feu brûlée, on fit irruption dans le parc de M. de Flube.

C'était à qui remercierait le grand artiste auquel on devait cette magnifique soirée.

Je le trouvai soucieux au milieu de son triomphe.

--Qu'avez-vous donc? lui demandai-je.

--Je ne connais pas bien les ruines, de sorte que je n'en ai pas tiré tout le parti possible, répondit Ruggieri. Mais, ajouta-t-il, je reviendrai.

S'il revient et que je sois encore à Pierrefonds, chers lecteurs, je vous promets de vous en faire part à temps, pour que vous puissiez venir.

LE LOTUS BLANC ET LA ROSE MOUSSEUSE

Dans un de ses spirituels feuilletons du *«Siècle»*, Alphonse Karr écrivait, il y a quelque temps, ce qui suit, à propos d'une fleur dont j'avais orné la serre de Regina de Lamotte-Houdan, l'héroïne des *«Mohicans de Paris»*:

" J'étais bien surpris qu'Alexandre Dumas, le brillant auteur de tant de volumes, ne m'eût jusqu'ici fourni que deux fleurs pour mon *«jardin des romancier»*.

" Mon jardin des romanciers est un jardin que j'ai composé des arbres et des fleurs que les écrivains contemporains, trop à l'étroit dans le monde réel, ont placés dans leurs livres.

" Ce jardin doit à madame Sand un chrysanthème à fleurs bleues;

" À Victor Hugo, un rosier de Bengale sans épines;

" À Balzac, l'azalée grimpante;

" À Jules Janin, l'oeillet bleu;

" À madame de Genlis, la rose verte;

" À Eugène Sue, une variété de cactus qui fleurit en plein air sous le climat de Paris;

" À M. Paul Feval, une variété de mélèzes qui gardent leurs feuilles pendant l'hiver;

" A M. Forgues, une jolie petite clematite rose qui grimpe et fleurit sur les fenetres du quartier Latin;

" A M. Rolle, un camellia a odeur enivrante;

" A Dumas, deja nomme, une certaine tulipe noire qui, venue de graine, fleurit l'annee meme du semis, et qui, de ses caieux, produit des fleurs qui ne lui ressemblent pas. De plus, un tournesol qui s'ouvre le matin et, consequemment, se ferme le soir.

" Dumas vient d'enrichir le jardin d'un _lotus blanc_ comme la neige, a petales transparen_tes_ (lui ont fait dire les imprimeurs.)

" Ah! mon cher Dumas, c'est sans contredit une de tes plus belles creations.

" Recevons donc solennellement ton lotus blanc a petales transparents dans le jardin des romanciers.

" L'ancien lotus, represente dans les monuments egyptiens sur la tete d'Osiris, etait rose ou bleu, suivant Athenee.

" Les Chinois representent le lotus avec des fleurs pourpres sur leurs papiers de tapisserie, dont les fleurs, qui ont passe longtemps pour des reves, ont fini par venir dans nos climats.

" M. Savigny, qui a fait l'expedition d'Egypte, et le savant maitre M. Porret, le declarent rose. Theophraste est du meme avis, ainsi que Barthelemy. L'empereur Adrien ayant tue un lion a la chasse, un poete essaya de lui faire croire qu'un _lotus rose_ qu'il lui presenta devait son coloris au sang de ce lion.

" Le seul botaniste qui se rapproche un peu de ton avis sur le lotus est M. Lemaout, qui, a la page 319 d'un tres beau volume edite par Curmer, parle du *Nymphaea lotus*, qui est, dit-il, le lotus des Egyptiens; il le represente comme blanc avec un bord rose. C'est le lotus le plus blanc dont il ait jamais ete fait mention, et il n'est pas si blanc que le tien, que tu donnes comme aussi blanc que la neige de l'Himalaya. D'ailleurs, a la page 322 du meme volume, M. Lemaout n'est plus du tout de ton avis, ni de son avis de la page 319.

" Le _Nelumbo_, dit-il, est le lotus sacre qui couronne le front d'Osiris; il a la fleur rose.

" Nulle part il n'est question du lotus a petales transparents ni a petales feminins. Ce lotus t'appartient donc entierement; on ne l'a jamais vu, ainsi que la tulipe noire, que dans tes livres.

" Je suis dans mon droit en te faisant cette chicane, comme l'etait le savetier qui critiqua la chaussure representee par ce peintre de l'antiquite: *Ne sutor ultra crepidam*. J'admire le reste comme je le dois.

" ALPHONSE KARR. "

Reponse d'Alexandre Dumas.

Tu comprends, cher ami, combien je suis sensible a l'honneur que tu me fais en me placant en si bonne compagnie; mais cet honneur, non point par fierte, mais par honnetete, au contraire, je suis force de m'y soustraire.

J'ai enrichi, dis-tu, ton _jardin des romanciers_ d'un lotus blanc comme la neige qui couronne le sommet de l'Himalaya, et c'est a ce lotus de mon invention que je dois d'etre presente par toi au chrysantheme a fleurs bleues de madame Sand, au rosier sans epines de Victor Hugo et a l'azalea grimpante de Balzac.

Cher ami, tu sais bien que l'homme n'invente pas. Helas! je suis homme, et n'ai pas meme invente le lotus blanc.

C'est Dieu, le grand inventeur de toute chose, qui a encore invente celle-la.

Et je vais t'en donner la preuve, contre-signee par M. Belfield-Lefevre.

Ecoute ce que dit, dans le _Dictionnaire de la Conversation_, article _lotus_, ce savant botaniste:

LOTUS, LOTOS.

" Les ecrivains de l'antiquite, naturalistes, historiens et philosophes, font frequente mention d'une espece vegetale, qu'ils designent sous le nom de _lotos_...

" 1 deg. Plante arborescente.

" 2 deg. Plante aquatique.

" Trois especes vegetales distinctes qui croissaient dans les eaux du Nil et y formaient des bouquets de verdure, etaient designees et venerrees par les anciens Egyptiens, sous le nom de lotos.

" La premiere de ces especes, surnommee par quelques naturalistes anciens, le _cyamue aegyptiacus_, a ete decrite par Herodote sous le nom de _lis rose_. Sa racine, epaisse et charnue, servait d'aliment; sa fleur avait deux fois la grandeur de celle du pavot, et son fruit, que l'on comparait a un rayon circulaire de miel, renfermait, dans des alveoles creusees a sa face superieure, une trentaine de

feves arrondies. Il y a tout lieu de croire que cette plante aquatique, qui a aujourd'hui completement disparu des eaux du Nil et qu'on ne retrouve que dans l'Inde, n'est autre que le *_nymphaea nelumbo_* de Linne, le *_nelumbium speciosum_* de Wildenow.

" La deuxieme espece,--attention, mon cher Alphonse, *_nous brulons_*, comme on dit dans les jeux innocents;--la deuxieme espece offrait, selon Herodote, des racines tubereuses et charnues; des fleurs GRANDES ET BLANCHES comme celles du lis, des fruits semblables a ceux du pavot et renfermant une multitude de grains dont on faisait une sorte de pain. Au coucher du soleil, elle fermait sa corolle et se retirait sous les eaux, pour ne reparaitre a la surface qu'au retour de cet astre. Cette espece, differenciee de l'espece precedente, et par la forme de la racine, et par la COULEUR DE LA FLEUR, et par la structure du fruit, etait, suivant toute probabilite, le *_nymphaea lotus_* de Linne, QUI CROIT ENCORE AUJOURD'HUI dans les eaux du Nil.

" Enfin, une troisieme espece croissait dans le Nil, et se distinguait de la precedente par ses feuilles non dentees, et par ses fleurs plus petites et d'une belle teinte bleue; c'est la plante que les Arabes designent sous le nom de *_linoufar_*. "

Tu vois, cher ami, que je suis, a regret, oblige de sortir de ton paradis terrestre, a moins que, comme Adam, mon aieul, je ne veuille m'exposer a en etre chasse.

Et cela m'est d'autant plus penible, que les honneurs de ce jardin embaume m'eussent ete faits par une rose que tu viens d'inventer, et qui, a l'heure qu'il est, est le plus bel ornement de ce fantastique parterre, par la ROSE MOUSSEUSE.

Dans le meme feuilleton ou tu me chicanes sur mon lotus blanc, tu disais, cher ami, passant de la botanique au Code penal, du *_jardin des romanciers_* au palais de justice:

" Un magistrat a rendu aux roses un hommage que je ne puis passer sous silence. Un gredin emerite, galerien evade, paraissait devant le tribunal. Il avait un habit noir, une chaine a son gilet, des gants de couleur claire, des cheveux gras et frises, et une ROSE MOUSSEUSE ornait sa boutonniere..."

Excuse-moi, mon cher Alphonse; je connais la rose du Caucase, la rose du Kamtschatka, la rose bractiolee de Chine, la rose Turneps, de la Caroline, la rose luisante des Etats-Unis, la rose de mai, la rose de Suede, la rose des Alpes, la rose de Siberie, la rose jaune du Levant, la rose de Nankin, la rose de Damas, la rose du Bengale, la rose de Provence, la rose de Champagne, la rose de Saint-Cloud, la rose de Provins, la rose MOUSSUE meme; je connais enfin les trois mille varietes de roses du *_Bon Jardinier_*, mais je ne connais pas la ROSE MOUSSEUSE.

Est-ce une rose nouvelle, cher Alphonse, que tu aurais obtenue en l'arrosant avec du vin de Champagne MOUSSEUX Ai-Moet ou Clicot?

C'est possible, apres tout.

En ce cas, si ce n'est point par trop indiscret de te demander une pareille faveur, a la seve d'aout, c'est-a-dire a l'epoque ou ta rose _mousseuse_ MOUSSERA, envoie-m'en quelques greffes pour un jardin que je suis en train de faire sur ma fenetre.

Replique d'Alphonse Karr.

Tu m'as bien l'air, mon cher Dumas, de vouloir t'echapper de mon jardin des romanciers.

Tu n'as pas espere que je te laisserais ainsi partir sans faire quelques efforts pour te retenir;--comme j'ai fait, il y a quelques annees, dans ce petit jardin au bord de la mer, ou nous avons passe ensemble quelques bonnes heures etendus sur l'herbe.

Tu pretends avoir prouve que tu n'as pas invente de " lotus a petales transparents, blancs comme les neiges de l'Himalaya. "

Voyons ta preuve.

C'est une preuve par champions comme l'ancien jugement de Dieu.--Voyons donc les champions:

Pour le lotus blanc. _Contre le lotus blanc._

Theophraste.

Herodote.

Athenee.

Porret.

Belfield-Lefebvre . . . Barthelemy.

Savigny.

Lemaout, p. 319 . . . Lemaout, p. 322.

Alexandre Dumas . . . Alphonse Karr.

Je ne veux pas abuser de l'avantage du nombre; je ne compterai pas les champions;--je les peserai: d'abord, tu produis un ancien, c'est-a-dire une de ces opinions quasi religieusement respectees, des notre enfance, sous peine de pensums.

Je sais qu'Herodote a une grande reputation de veracite.

Aussi je lui oppose deux anciens,--Theophraste, qui a fait une histoire des plantes, et un peu notre Labruyere, et Athenee, un grammairien, et ensuite un savant moderne et vivant;--je mets trois

savants dont un est mort, ce qui lui donne un eminent avantage,--les morts ne genent personne, et on se sert d'eux contre les vivants qui vous genent.

--Mes deux anciens valent-ils ton ancien? Mes trois savants, dont un vivant, valent-ils ton savant vivant?

A M. Lemaout, p. 319, j'oppose M. Lemaout, p. 322;--il y a equilibre.

L'equilibre est plus difficile a etablir entre A. Dumas et A. Karr.

Mais je vais diminuer deux de tes champions et m'augmenter de ce que je leur oterai.

D'abord, Herodote, malgre une veracite reconnue, commet une erreur dans le passage que tu cites de lui; il affirme que le lotus descend sous l'eau au coucher du soleil.--C'est une chose que l'on dit generalement de tous les nymphaeas;--mais il y a vingt ans que je les regarde, et j'affirme qu'ils ne redescendent sous l'eau que lorsqu'ils ont perdu leur fraicheur, et vont s'occuper de murir leurs graines; un soir, en effet, le nymphaea, qui comme le dit Herodote, renferme chaque soir sa corolle, redescend sous l'eau, c'est vrai, mais il ne remonte pas le lendemain.--La fleur pense, comme la marquise de Lambert, qu'il faut quitter les salons quand on ne peut plus les orner; elle va, loin des yeux, s'occuper dans la retraite de sa future famille.

Or, un temoin qui commet une erreur sur un point connu, rend tres-suspect son temoignage sur un point en litige.

D'autre part, je t'ai compte comme nul le temoignage de M. Lamaout; mais il ne t'appuie qu'a moitie; son _lotus_ de la page 319 est blanc et rose;--il ne ressemble donc pas " aux neiges de l'Himalaya, " --mais a une glace de chez Tortoni,--creme et framboise.

Et je ne parle pas des Chinois, qui sont de mon avis;--les Chinois, ce grand peuple de faience qui est en train de se casser.

Elle est belle, ta preuve!

Supposons cependant que tu aies prouve que le _lotus_ " est blanc comme la neige de l'Himalaya. "

Tu resterais encore avoir invente _lotus_ a petales transparents,--car tous les autres ont la feuille epaisse et mate:--ca serait deja bien gentil!

Remarque que, plus genereux que toi, je ne te reproche pas d'avoir dit petales transparen_tes_; toi qui me tances si rudement pour une rose mousseuse, que dirais-tu, si je repondais: " Mousseuse? Faute d'impression comme transparen_tes_."

Mais non, j'ai ecrit _mousseuse_, et je vais me defendre sur ce point, maintenant que je t'ai un peu replante dans mon jardin,--me reservant

de t'y planter definitivement tout a l'heure.

Et, d'abord, je n'ai pas invente la rose mousseuse;

--Mille, jardinier anglais, a invente la _rosa muscosa_; mais madame de Genlis, qui l'a apportee en France, a cause de quoi il lui sera beaucoup pardonne, la produisit sous le nom de rose _mousseuse_,--voir dans ses Memoires;--lis-les, pendant que je relirai les tiens, je serai venge.

A cheval donne, on ne regarde pas a la bride; on ne chicana pas madame de Genlis sur le nom qu'elle donnait a cette belle fleur, et ce nom fut accepte; pas plus qu'on ne la chicana sur le nom de Pamela,--qu'elle a bien donne a cette belle lady Fitz-Gerald, qu'elle avait egalement rapportee d'Angleterre, en meme temps que la rose ... moussue.

Tu partages l'opinion des Arabes, qui poussent si loin l'hospitalite et la generosite, qu'ils disent qu'on peut voler pour donner. Tu depouilles cette pauvre vieille pour orner ton ami.

Je suis bien de ton avis, moussue serait mieux que mousseuse,--mousseuse est une faute de francais; aussi, desormais, je dirai rose moussue; c'est par lachete que je prononçais mousseuse. Je me disais: " Il faut hurler avec les loups. " Ces jardiniers, et quels jardiniers!--tu vas le voir tout a l'heure,--disent rose mousseuse.

Tu me rirais au nez si je te disais: le dictionnaire de l'Academie accepte rose mousseuse, en protestant, il est vrai, mais il l'accepte;--mais ecoute un peu si ceux qui disent rose mousseuse ont le droit d'avoir voix au chapitre.

M. Hardy, qui a cree trois roses au moins, la _rose Hardy, le triomphe du Luxembourg, et madame Hardy_,--la plus belle des roses blanches,--dit rose mousseuse.

De meme que:

M. Vibert, auquel on doit _Cristata, Adele Mauze, Jacques Laffitte_;

M. Laffay,--le pere du _prince Albert_, de la _duchesse de Sutherland_, de la _rose de la Reine_ et de la _rose Louis-Bonaparte_, qui, nee en 1842, etait alors dediee au roi de Hollande;

M. Portmer, qui a obtenu de semis la _rose duchesse de Galliera_, et une autre qui me fait l'honneur de porter mon nom,--de meme qu'une rose nee chez M. Van Hout, de Gand, qui a mis au jour, en outre, la _marbree d'Enghien_ et _Narcisse de Salvandy_, le plus beau des Provins.

M. Van Hout met sur ses catalogues: rose mousseuse;

Comme M. Oudin, de Lisieux, qui a vu naitre dans son jardin la belle

rose _genie de Chateaubriand_;

Comme feu Despres, auquel on doit la _noisette Despres_ et la _baronne Prevost_;

Comme M. Guillot, qui a produit recemment le _geant des batailles_;

Comme M. Beluze, qui, pres de Lyon, a gagne de semis la splendide rose _souvenir de la Malmaison_.

Remarquons en passant que la rose est un peu bonapartiste, par mauvaise humeur, sans doute, contre le lis, que l'on a cru longtemps etre son rival et son competeur dans " l'empire de Flore. "--Ce n'est ni toi ni moi.

Et Margotin, et Leveque, et Souchet, et Verdier, ces autres maitres des roses, ils disent rose mousseuse.

Et Bixio, donc, ton ami Bixio, dit rose mousseuse dans sa _Maison rustique_.

Ce seraient de terribles autorites contre nous deux.

Bah! nous acceptons d'autres fautes,--Veux-tu que nous acceptions celle-la?

Orgue:--masculin au singulier, feminin au pluriel; ce qui amene la phrase: un des plus belles orgues.

Hymne:--masculin dans les livres, et feminin dans les livres de messe.--Boileau dit: _un hymne vain_;--et l'Academie: _apres que l'hymne fut chantee_.

Pendant vingt ans, en Normandie, j'ai appele fosse la berge du fosse, ou plutot la terre sortie du fosse, c'est-a-dire ce qui en est le contraire, sous peine de ne pas etre entendu.

Si, a Genes et a Nice, on appelait l'heliotrope autrement que vanille, on ne saurait pas ce que vous voulez dire, et pourtant l'heliotrope n'est pas la vanille.

Heliotrope me rappelle tournesol;--c'est le meme mot.--Et, tant pis pour toi, nous allons en reparler tout a l'heure.

Revenons un peu au " lotus a petales transparents, blanc comme les neiges de l'Himalaya. "

Je suppose, malgre l'avantage remporte par mes champions, qu'un des lotus est blanc.

Eh bien, tu n'aurais pas eu le droit encore de dire: blanc comme le lotus.

Car il y a, tu ne le nies pas, des lotus roses, des lotus bleus et des lotus blancs,--pretends-tu.

J'ajouterai qu'il ressort de notre debat que, si le lotus blanc existe, c'est le plus rare et le moins connu des trois.

Prendrais-tu la rose pour type du jaune?

Dirais-tu: jaune comme une rose?

Cependant il y a des roses jaunes, _chromatella, persian-yellow, noisette Despres, ophyree, solfatara, la pimprenelle jaune_, etc.

Parce qu'il n'est pas logique de prendre une exception pour type.

Je suis bien bon de te retenir dans mon jardin par les longs blizomes, par les racines de ton " lotus a petales blancs et transparents. "

Mais, malheureux, tu y es plante irrevocablement depuis quatre ans, par ta fameuse " tulipe noire; " tu y vegetes par ton " tournesol qui s'ouvre le matin et se ferme a la fin du jour. "

Notons que tu n'as pas repondu sur ces deux points.

Ah! tu veux t'en arracher, t'en sarcler comme une mauvaise herbe en m'y plantant moi-meme.

Tu ne peux pas plus t'en deraciner que les soeurs de Phaeton ne purent se deraciner de leurs peupliers, Syrinx de ces roseaux, et Daphne de son laurier.

Tu resteras dans mon jardin des romanciers, et tu en feras malgre toi le plus bel ornement.

Je te serre bien cordialement les deux mains.

Alphonse KARR.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, BRIC-àBRAC ***

This file should be named 7brcb10.txt or 7brcb10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7brcb11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7brcb10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext04> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext04>

Or /etext03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!
This is ten thousand titles each to one hundred million readers,

which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July
10 1991 January
100 1994 January
1000 1997 August
1500 1998 October
2000 1999 December
2500 2000 December
3000 2001 November
4000 2001 October/November
6000 2002 December*
9000 2003 November*
10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement

disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement

copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses. Money should be paid to the:
"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

IN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical

medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word

processing or hypertext software, but only so long as

***EITHER*:**

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and

does ***not*** contain characters other than those

intended by the author of the work, although tilde

(~), asterisk (*) and underline (_) characters may

be used to convey punctuation intended by the

author, and additional characters may be used to

indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at

no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent

form by the program that displays the eBook (as is

the case, for instance, with most word processors);

OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at

no additional cost, fee or expense, a copy of the

eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC

or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this

"Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the

gross profits you derive calculated using the method you
already use to calculate your applicable taxes